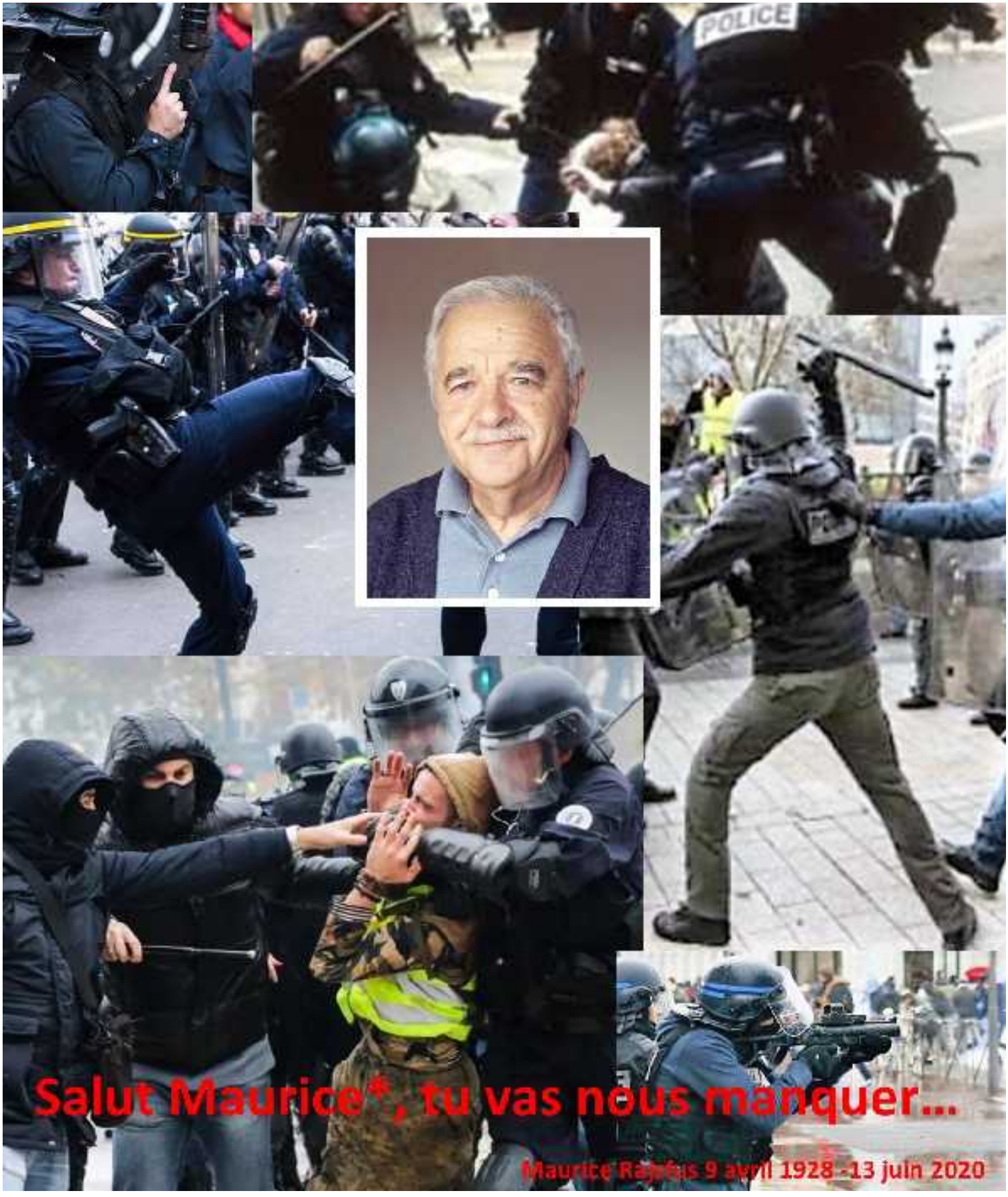
JUILLET/AOUT 2020 1819 4€

Le MONDE LIBERTAIRE

LE MENSUEL SANS DIEU NI MAÎTRE
DE LA FÉDÉRATION ANARCHISTE

Membre de l'internationale des fédérations anarchistes

https://www.monde-libertaire.fr



Salut Maurice*, tu vas nous manquer…

Maurice Rajsfus 9 avril 1928 -13 juin 2020

Vous recevez aujourd'hui ce numéro d'été du Monde Libertaire parce que vous êtes abonné-e-s ou bien parce qu'une personne bien intentionnée de votre entourage souhaite vous faire découvrir le journal mensuel de la Fédération Anarchiste.

Le Monde Libertaire est disponible par abonnement et est également en vente à l'unité sur le site du ML: www.monde-libertaire.fr/
Vous pourrez en parcourant le dépliant joint au journal, découvrir les différentes œuvres de la Fédération Anarchiste.

Pour faire découvrir le ML dans différents lieux, bibliothèques/ médiathèques, centres sociaux, lieux militants, salles de concerts, bistrots ou librairies de quartier, n'hésitez pas à contacter l'administration du Monde Libertaire pour mettre en place ce qui sera le mieux adapté: administration-ml@federation-anarchiste.org

Le MONDE LIBERTAIRE

BULLETIN D'ABONNEMENT

ADRESSE DE LIVRAISON

Nom :
Prénom :
Adresse :_____
_____
Code postal :
Ville :
Pays :
Courriel : @

JE CHOISIS MON ABONNEMENT

Tarif réduit, chômeurs-ses, étudiants-es France métropolitaine et DROM-COM. Gratuit pour les détenus-es

	Abonnement standard	Abonnement + soutien	Abonnement tarif réduit
UN AN, NUMÉRIQUE UNIQUEMENT	onze numéros 22€ ☐	onze numéros 42€ ☐	
UN AN, PAPIER + NUMÉRIQUE	onze numéros 44€ ☐	onze numéros 85€ ☐	onze numéros 22€ ☐
ABONNEMENT À DURÉE LIBRE, PAPIER + NUMÉRIQUE	Prélèvement automatique par trimestre 11€ ☐	Prélèvement automatique par trimestre 21€ ☐	Prélèvement automatique par trimestre 5,50€ ☐

J'autorise l'établissement tireur de mon compte à effectuer sur ce dernier les prélèvements pour mon abonnement au journal LE MONDE LIBERTAIRE. Je pourrai suspendre à tout moment mon service au journal par courrier ou par courriel: administration-ml@federation-anarchiste.org. ORGANISME CRÉANCIER -PUBLICATIONS LIBERTAIRES- 145 RUE AMELOT 75011 PARIS N°NATIONAL ÉMETTEUR: 58 50 98

OFFRE D'ESSAI TROIS MOIS PAPIER + NUMÉRIQUE 6€ ☐

Votre compte à débiter
Titulaire :
Adresse :_____
_____
IBAN :
Votre établissement bancaire
Nom :
Adresse :_____
_____
Date et signature obligatoires
Merci de joindre un RIB

ÉTRANGER Tarif réduit, chômeurs-ses, Gratuit pour les détenus-es

Uniquement virement ou PayPal	Abonnement standard	Abonnement + soutien	Abonnement tarif réduit
UNION EUROPÉENNE & SUISSE (si paiement €)	onze n° papier + numérique 49€ ☐	onze n° papier + numérique 89€ ☐	onze n° papier + numérique 24€ ☐
RESTE DU MONDE	onze n° papier + numérique 65€ ☐	onze n° papier + numérique 105€ ☐	onze n° papier + numérique 32€ ☐

J'envoie ce bulletin sous enveloppe affranchie avec mon règlement à:

Les Publications Libertaires
145 rue Amelot 75011 Paris
Mon règlement:

- ☐ Par chèque bancaire, libellé à l'ordre de «LES PUBLICATIONS LIBERTAIRES»
- ☐ Par virement bancaire: IBAN FR76 4255 9100 0008 0015 1423 617 BIC CCOPFRPPXXX
- ☐ Par prélèvement pour les abonnements à durée libre en remplissant le coupon d'autorisation.

3 Édito
3 Oubli facheux

TERRAINS DE LUTTES

4 Maurice Rajsfus
5 À tout hasard…
5 One-man-show
6 On veut pas d'applaudissements !
6 Implacable 1
7 Pas pleurer !
7 Implacable 2
7 Piqûre de rappel
8 Par le fait : s'affranchir et agir

HISTOIRE

10 Espoirs déçus

PASSE-PORTS

11 Athénée des imparfaits

RÉFLEXIONS

13 Post-fascisme ou capitalisme vert ?
16 Levons le voile sur les think tanks
18 Big Brother, (le Grand Frère)
19 Oui à la lutte des classes, non à la lutte des générations !
21 Les vieux et vieilles : culture ou no culture ?
22 Sortie de crise
22 Ça vole bas
23 Révolution has come
24 Et après ?
24 Jean-Mimi vs Édouard
25 Brève (1) pour la réhabilitation d'une pensée non institutionnelle
26 L'art et la manière de brosser dans le sens du poil
27 Mémoires numériques
28 Pluie de milliards
29 Le capitalisme patriarcal
30 Télétravailler

CULTURES

31 Nouvelle encyclopédie anarchiste
32 Folgorite
32 Mémoires d'Abel Paz (1921-1936)

LA FÉDÉ

33 Bad Rabbit
34 ANNUAIRE DES GROUPES ET LIAISONS DE LA FEDERATION ANARCHISTE

Le Monde Libertaire 145 rue Amelot 75011 Paris.
Direction de la publication: Claudine Annereau
Prix de vente au n° : 4€
Dépôt légal 44145 1er trimestre 1977
N° ISSN: 0026-9433
Commission paritaire: 0624D80740
Numéro d'imprimeur: 19070146
Imprimé par: Corlet Imprimeur
ZI Rue Maximilien-Vox
14110 Condé-sur-Noireau
Ce numéro comporte pour les abonnés un dépliant, une affiche et un autocollant

EDITO

« *Ils ont un drapeau noir en berne sur l'espoir…* ». Nous ne donnerons pas dans le monochrome, n'en déplaise à Soulage. Nous avons voulu un numéro d'été riche en lumière, en couleurs. Alors ce dossier consacré à l'art dans l'anarchie, à l'anarchie dans l'art, à l'art narchie… Pour vous accueillir, Paul Signac et sa toile « *Au temps d'harmonie : l'âge d'or n'est pas dans le passé, il est dans l'avenir.* ». Son histoire ? Fin du XIXe siècle, de nombreux artistes partagent les idées anarchistes. Paul Signac, en réponses aux attentats, décide de peindre une toile où seraient représentés les idéaux anarchistes. Et ce sera une toile de 4m par 3. L'art, comme l'anarchie, se nourrit de patience, commencée en 1893, elle ne sera achevée qu'en 1895. Dans le même temps, Signac propose à son ami le peintre Henri-Edmond Cross de réaliser une toile sur le même thème. Et ce sera « L'air du soir » (1893-1894). Entre le premier coup de pinceau de Signac et la fin de sa toile, le 25 juin 1894, à Lyon Sadi Carnot est assassiné. Viendra la 3e loi scélérate, loi du 28 juillet 1894, qui interdira toute propagande anarchiste. Le tableau de Signac devait initialement s'intituler *Au temps d'anarchie…*

Mais revenons au dossier. Nous n'avons, bien sûr, pas exploré toutes les formes d'art possible, l'art n'a pas de limites. « *Dis-donc, il y a un trésor dans la maison d'à côté. / - Mais, il n'y a pas de maison à côté ! / - Alors nous en construirons une.* ». Pas de limites… Un mathématicien dirait de « moins l'infini » à « plus l'infini ». Nous ne soutiendrons pas les artistes du « moins l'infini » qui tirent l'esprit humain vers le bas, le normalisé, le courtisé, l'inféodé, l'institutionnalisé ou le simple foutage de gueule. Nous rejoindrons les autres « *Il y a vingt mille ans qu'ils sont à leur fenêtre, / Il y a vingt mille ans qu'ils crient dans le désert !* »

Un compagnon, à la fin de son article, fait un rappel que je lui emprunte « **Extrait des Principes de base de la Fédération Anarchiste** - Nos objectifs - : Les anarchistes luttent pour une société libre, sans classe ni États, ayant comme buts premiers : "... L'égalité dès la naissance des moyens de développement, c'est-à-dire **d'éducation** et **d'instruction** dans tous les domaines de la science, de l'industrie et des **arts**."

Bernard.

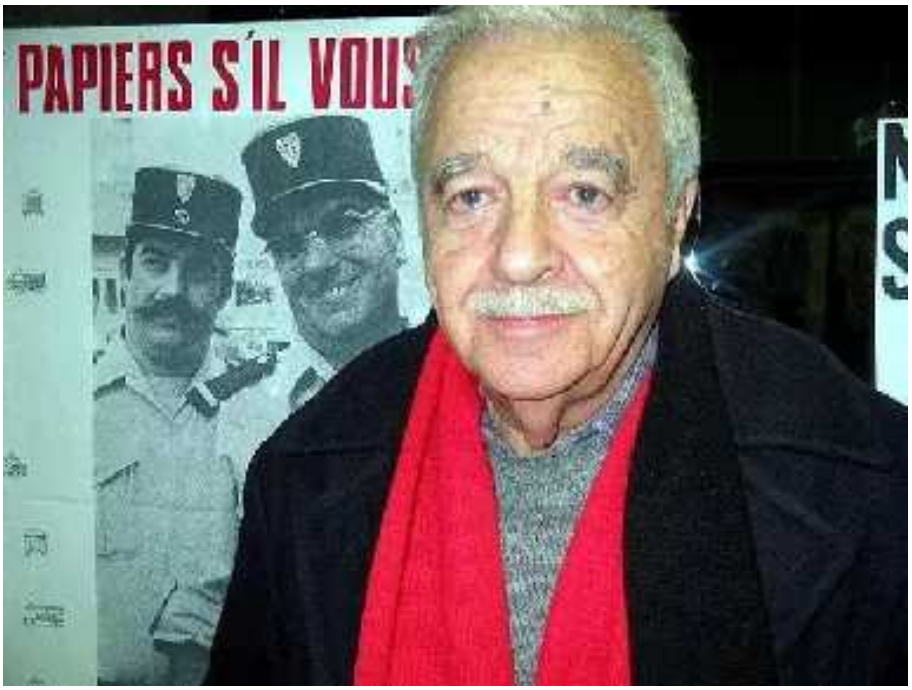
« […] Ils vous tendent leurs mains et vous donnent le bras
Vous les laissez passer, ils ne sont pas à vous
Les artistes. […] »

OUBLI FÂCHEUX

Dans le *Monde libertaire* de juin nous avons omis de signaler que l'article « *Un virus révélateur de la crise du capitalisme* » était extrait d'un tract rédigé par le groupe « La Révolte ». Voilà qui est fait.

MAURICE RAJSFUS

une discrétion de pâquerette dans une peau de militant acharné



Notre camarade Maurice Rajsfus, né en avril 1928 à Aubervilliers, vient d'éteindre sa flamme le 13 juin dernier.

Ses parents juifs-polonais étaient arrivés en France en 1920. En juillet 1942, alors qu'il était âgé de quatorze ans, un policier ancien voisin de palier de leur appartement de Vincennes, vint l'arrêter avec ses parents et sa sœur aînée Eugénie (16 ans), lors de la rafle du Vélodrome d'Hiver. Maurice a raconté cet épisode tragique de sa vie dans La rafle du Vel d'Hiv (Éd. Cherche-midi). Tandis que ses parents n'en revinrent pas et furent déportés, lui et sa sœur réussirent à échapper au pire grâce à un ordre aléatoire excluant les enfants de 14 à 16 de la déportation.
Épisode traumatisant s'il en est, Maurice qui ne l'a jamais oublié, a passé sa vie à dénoncer et combattre le fascisme et les violences policières.

Je l'ai connu à Ras-le-Front où j'ai découvert sa petite revue Que fait la police ? L'Observatoire des libertés publiques. Un petit quatre pages ronéoté que Maurice et son infatigable camarade de lutte fabriquaient et distribuaient à deux grâce à leur réseau antifasciste et à un agenda de militants (le tarif était d'autant de timbres que les moyens des abonnés pouvaient leur envoyer à la rédaction) qui augmenta au fil des années. Ce petit fascicule mensuel rassemblait toutes les dérives autoritaires faites par les "cognes" et qui fut bien utile à nous toutes et tous pendant de nombreuses années et notamment pour écrire les brèves de combat du Monde libertaire. Les camarades du CRML de cette époque ne peuvent pas l'avoir oublié.

Maurice était très proche des milieux anarchistes, notamment à son âge mûr. Il a écrit une quarantaine de livres (dont plusieurs édités aux Éditions du Monde libertaire) sur le génocide des Juifs en France et les violences policières sous Vichy et les violences contemporaines. J'en ai corrigé quelques-uns et me souviens des manuscrits tapés à la machine qu'il déposait à la librairie Publico à cet effet. Il n'était pas question pour Maurice de se mettre à la "bête Internet".
Il était également un grand habitué des studios de Radio libertaire et des débats à Publico. Il venait toujours fidèle, ainsi que sa discrète compagne aux Salons du livre libertaire de Merlieux organisés par le groupe Kropotkine de la FA. Infatigable jusqu'à la fin, il ne refusait jamais une invitation militante pour condamner les atteintes aux libertés de l'individu.

Mon meilleur souvenir restera le jour où nous avons mangé ensemble un boudin purée dans un petit bistrot près de la gare de l'Est. Maurice m'a tellement ému lors de ce déjeuner. Il passait de ses terribles souvenirs à l'évocation du projet que nous avions de rassembler autour de lui dans un écrit, le philosophe René Schérer et le poète Daniel Giraud afin de réaliser un petit fascicule sur la criminalisation de l'immigration. Entre ces deux sujets, Maurice n'eut de cesse de m'offrir un bouquet de blague juives.
Je me souviendrais longtemps de son petit rire, de son visage si doux, de sa petite moustache batailleuse et de ses yeux rieurs et si chaleureux et sa sempiternelle écharpe rouge.

Le débat qui suivit la publication du petit bouquin à Publico est aussi un de mes meilleurs souvenirs parmi tant d'autres. Maurice devisant avec mon ancien prof de philo René (98 ans aux prunes), l'un sur une onde, l'onde sur une autre et n'ayant de cesse de se céder mutuellement la parole avec une politesse d'un autre temps...
Il était très difficile de joindre Maurice dans les dernières années. Il s'était réfugié avec ses souvenirs et ses proches dans son petit home de banlieue. Mais tant qu'il en eût la force, Maurice continua à rester fidèle à tous ses amis qui regretteront longtemps sa gentillesse, sa générosité, son humilité et son infatigable combat contre toutes les injustices.

Patrick Schindler
groupe Botul FA

À TOUT HASARD…

Elle oscille sur son socle, tenue à bout de bras grâce à des piques. Je regarde les gens qui la tiennent, de très jeunes gens ou bien des hommes et femmes beaux à regarder, vêtus de noir, costumes, tailleurs. Une femme les dirige, engoncée dans une tunique indienne, un collant noir sur les jambes, l'air d'une danseuse. Je demande à la jeune japonaise en queue de cheval qui tient une oriflamme à la main sur lequel est écrit « Injustice », s'ils font partie d'une école, elle me regarde outragée, on est le Théâtre du Soleil. Bien sûr, que je suis bête, Ariane Mnouchkine, j'aurais quand même pu la reconnaître !

Ils s'avancent au sein de la foule, entraînés par une musique, qui parfois prend des allures d'opéra tragique de Purcell quand les sorcières se déchaînent mais ce n'est pas cela et le jeune homme qui bat son tambour en cadence avec les autres ne le sait pas quand je demande. Au-dessus de nous le ciel est radieux mais, à l'image de notre société, les nuages roulent et courent, et l'envahissent parfois, le ternissent. Je manifeste avec mes amis, prise dans la foule, par ce bel après-midi du 16 juin. Mais ils sont bien loin, mes amis et certains Gilets jaunes se déchirent, aux prises avec des infiltrés qui nous menacent de l'intérieur. C'est qu'une Assemblée des Assemblées des Gilets Jaunes se prépare et, sans doute, les instances gouvernementales sont à l'œuvre ! L'un est venu nous visiter, dans le petit bar où Moïse nous sert des bières fraîches et il a dit pis que pendre de tous. C'est sa tactique, paraît-il. Il l'a fait au sein d'un autre groupe, on l'a exclu et maintenant des Gilets jaunes amis de notre groupe, disent que nous sommes des staliniens. On se regarde les uns les autres, déroutés, qui es-tu, finalement, tu ne serais pas des RG ? C'est un peu triste. Comme dit notre italien gourou, un très vieux combattant du front, cette tactique est vieille comme le monde, appeler ses copains, dénicher des informations, les utiliser, et combattre, je veux dire la liberté.

C'est ce que nous dit cette action, sur la belle place des Invalides : tout à coup de petits vautours, tenus au bout de piques par les jeunes, se déchaînent contre la Justice. Les oiseaux noirs s'élancent en meute, s'abattent sur elle, la menacent, la piquent, la harcèlent, jusqu'à la faire tomber à terre, la traîner un peu dans la boue, comme le sera Farida… Elle mord presque la poussière mais heureusement elle se relève, mais se relève t-elle en fait ? Je ne sais pas. Le dénouement est ambigu. Est-elle vaincue, même si elle repart de nouveau fièrement, voile au vent, énigmatique proue de navire qui vogue sur l'océan de notre révolte, sur le champ de Mars transformé en champ de bataille, tandis qu'on avance, foule grondante, toujours en chantant, et que se profile au loin la Tour Eiffel, Paris aimé comme notre pays ou notre démocratie.

Nous marchons en avant pour elle, aussi pour notre liberté et pour ce peuple de l'hôpital vers qui on va quand on souffre, et qui nous soigne, nous a soignés, a assisté nos morts, les a veillés, nous a aimés, a attrapé la Covid en le faisant, comme cette Farida, justement. Ils revendiquent pour leur salaire, leurs conditions de travail mais aussi nos lits, prêts pour quand nous serons malades et mourrons - ou guérirons grâce à eux ? Ils manifestent, ils sont joyeux dans leurs blouses blanches, jeunes et heureux. Mais les policiers noirs les guettent, les black blocs vont les allumer, comme d'habitude, savamment, que les policiers laisseront faire, pour mieux ensuite mâter la foule. Ah, ça commence, le gaz arrive, on court, on lance un ou deux petits cailloux contre des boucliers en plexiglas, contre des fusils de flash-balls... Voilà ! On construit des Justices qui voguent au vent et nous entraînent, ces gens l'activent, c'est une voile blanche, la bateau file, mais nous, nous ne sommes que des casseurs !

On nous tire par les cheveux, on nous met du sang sur le front (« *votre sang, le nôtre : la même couleur* » qu'ils disent sur les pancartes), quatre hommes vont peser sur elle pendant qu'elle halète sous leurs coups, qu'on lui refuse sa Ventoline. Dites les gars, elle est toute petite, vous seriez pas un poil libidineux, à la malmener en tous sens, couchés à quatre sur elle ? Je hais ces robocops. Perso, j'ai vraiment peur d'être violée.

Mais non, c'est la liberté, n'ayez crainte, dit le président. Les jours heureux sont à venir. Le monde d'après sera plus beau. Plus tard, toutes les issues seront closes mais, dernière admonestation : « *rentrez chez vous, dispersez-vous* ». Une infirmière s'agenouille, elle voudrait qu'on la laisse passer, rentrer chez elle, fatiguée. Ils ne la regardent même pas. C'est ça la liberté, la justice... J'en ai assez, je suis triste. La Justice va-t-elle nous sauver ?

Anne Rocher

ONE-MAN-SHOW

Aux forces de l'ordre : « *une suspension **systématiquement envisagée** pour chaque **soupçon avéré** de racisme* » (Christophe Castaner lors du Conseil des ministres du 8 juin 2020).

« systématiquement » = à chaque fois, tout le temps
« envisagé » = parfois
« soupçon » = incertain, pas sûr
« avéré » = certain, sûr

C'est magnifique. Une vraie leçon de sémantique et de rhétorique ! Cela ne veut tellement rien dire, chaque mot contredisant le précédent – principe de l'oxymore, figure de style qui consiste à allier deux mots de sens contradictoires. On en reste baba. Quand l'obscurantisme gouvernemental est poussé au comble de l'absurde… On applaudit Monsieur Castaner pour son seul en scène exceptionnel. Désopilant à souhait !

#LaREMComedyClub
#FlouGouvernemental

ON VEUT PAS D'APPLAUDISSEMENTS !

C'est mon premier jour d'internat dans ce service de gériatrie à Paris. On se retrouve autour d'une table ronde avec les 10 autres internes, le directeur d'établissement et ma cheffe de service d'une soixantaine d'année à qui je demande :
Moi - Comment vous vous situez vis à vis du temps de travail des internes, lorsqu'on travaille 24h le week-end, ça représente 4 demi-journées, la semaine suivante il ne nous reste plus que 4 demi-journées à faire donc ? (Internes, nous avons 1 journée par semaine dédiée à notre formation, thèse, cours etc.)
Elle - Ah, non ! On ne fait pas ça ici.
Moi - Mais c'est la loi.
Elle - C'est la loi mais elle n'est pas toujours applicable, ici vous n'êtes pas assez nombreux donc on ne l'applique pas.
Moi - Vous connaissez les chiffres sur la santé mentale des internes (24% ont déjà eu des idées suicidaires), si la loi existe, c'est pour une bonne raison?
Elle - Si vous n'êtes pas là, c'est à nous de faire le boulot.
Moi - C'est nous qui faisons toutes les nuits et tous les week-ends, seuls, sans senior, on prend notre part du travail, derrière on vous demande le juste retour des choses. C'est-à-dire, récupérer nos jours de week-ends travaillés.
Elle - Écoutez, ici on le fait pas, c'est tout. Vous le saviez avant de venir.

A l'issu de ma première garde, un patient est décédé sous mes soins, personne n'est venu parler avec moi de sa prise en charge.

Le lendemain, j'avais un bouton de fièvre.
Le surlendemain, je pleurais sans aucune autre raison que la fatigue.
Deux jour après, j'avais le dos bloqué.

Le troisième jour, je l'écrivais par mail à l'autre chef de service. Assurer une semaine pleine après une semaine, sans week-end, de 70h (dont 12 de nuit) et le stress cumulé était trop difficile. Je n'ai jamais eu de réponse. Lorsque je l'ai croisé dans le couloir, je lui en ai parlé, elle m'a répondu « il faut avoir la frousse pour apprendre ».

Bibi
interne des hôpitaux.

IMPLACABLE 1
(ça, c'est ça de l'argument)

Le racisme ? Pas en France.
Bruno Retailleau a son argument pour affirmer et démontrer que la France n'est pas une nation raciste : la popularité de Yannick Noah et celle d'Omar Sy ! Sur l'antenne de radio Europe 1, le président du groupe des Républicains au Sénat développe son argumentation implacable : « *Pourquoi est-ce que pendant des années le Français préféré des Français, en tête du hit-parade, c'était Yannick Noah ? Omar Sy est un des acteurs préférés.* ***Si*** *les Français étaient* ***racistes****…* »
No comment.
#LRComedyClub
#HitParade
#LeRacismeOnConnaitPas
#SiCestPasDuPopulisme
#ÇaCestDeLArgument

PAS PLEURER !

Ce jour-là, je me suis réveillée
Il faisait beau, c'était l'été

La journée avait bien commencé
J'avais bu mon café
Dans le RER D

J'étais postée
Pour la journée
En UHCD
On était serrés
A peine quelques mètres carrés
Je n'avais pas de DECT
A quatre sur un téléphone on était serrés
A côté de moi il était placé
Et on me demandait de décrocher
Et il n'arrêtait pas de sonner
Et il n'arrêtait pas de sonner
De sonner
Sonner
Sonner

Mes collègues n'arrêtaient pas de parler
Je n'arrivais pas à me concentrer
Je ne m'entendais plus penser
Je n'arrivais pas à avancer

J'ai voulu pleurer

Je n'avais pas encore mangé
A 14 h 25 je me suis enfin levée
Dans mon élan net arrêtée
Par un proche de patient qui voulait me parler
J'ai écouté puis j'ai filé
J'ai couru vers les escaliers
Que j'ai montés sans respirer

Et quand au self je suis arrivée
On m'a dit que ça venait de fermer
Ils étaient désolés
Moi j'étais dégoûtée

Je me suis assise dans les escaliers
J'étais sûre que personne n'allait passer
Alors j'ai pleuré

Puis je suis retournée travailler
J'étais peut-être mal organisée
Mais j'avais fini ma journée

Il était 18 h 30 passées
Et ma garde avait commencé
En retard je suis donc arrivée
Aux urgences déjà bondées
Et je me suis fait engueuler
Par le senior assez énervé
J'ai tenté de m'expliquer
De dire que je n'étais pas en train de m'amuser
Que j'arrivais de l'UHCD
Où j'avais passé la journée
Mais ça l'a pas intéressé
« *Arrête de te justifier* »

J'ai dit que j'allais juste pisser
Mais mon chef a refusé
Il plaisantait, à moitié
Mais c'était trop pour cette journée
Et j'ai fini par m'énerver

J'ai voulu pleurer

A la chef de service je suis allée parler
Elle m'a dit d'aller me reposer
20 minutes et puis d'y retourner
Dans les toilettes je suis allée me cacher
J'en avais assez de cette journée
J'avais envie de hurler

Mais j'ai pleuré

Et puis j'y suis retournée
J'avais la nuit à affronter
Je retenais mes larmes de couler
Et l'ordinateur a planté
Cinq ou dix fois il a bugué
Dans l'imprimante, plus de papier
Et ma tête allait exploser
Encore une migraine cette saleté
Et en plus j'avais mal aux pieds

J'ai voulu pleurer

Mais trop de patients à ausculter
Trop de bilans à demander
Et trop de cases à cocher
Trop de gens à écouter
Trop de gens à consoler
Trop d'explications à donner
Je n'avais pas le temps de pleurer
Pas plus que de me coucher

J'étais fatiguée

Le lendemain je me suis cassée
J'ai repris le RER D
Mais il y avait un suicidé
On ne pouvait pas démarrer

J'avais le temps de pleurer.

IMPLACABLE 2

(on continue dans le top de la pertinence et l'irréfutable)

Sébastien Chenu, député du Rassemblement national (RN) a aussi son argument implacable et ultra pertinent pour démontrer que la France est un pays tolérant et pas du tout raciste. Sur l'antenne de France Info, l'élu du Nord explique que le fait que Sibeth Ndiaye soit la porte-parole du gouvernement est bien la preuve irréfutable que la France n'est pas raciste. « *Ça montre notre capacité d'assimilation* […] *Je combats madame Ndiaye parce qu'elle défend une politique qui fait du mal à la France. Je considère qu'elle n'est pas une bonne porte-parole. Mais il ne me viendrait pas à l'idée de dire que sa couleur de peau ne la met pas à cette place-là.* »
Pourtant l'idée a traversé l'esprit de Monsieur Chenu… Une fulgurance propre « aux élites » sans doute ! Qui plus est, Monsieur Chenu est vraiment trop gentil ; il laisse la critique facile et puérile à certains de ses collègues du RN qui ne manquent pas de rabrouer Madame Ndiaye non sur sa couleur de peau – ils ne sont pas si stupides – mais sur son attitude ou ses tenues vestimentaires…
Ça vole toujours très haut dans les « hautes sphères ». Au sommet du foutage de gueule.
#RNComedyClub
#LeRacismeOnConnaitpas
#SiCestPasDuPopulisme
#ÇaCestDeLArgument

LaREMComedyClub

PIQÛRE DE RAPPEL

Au lendemain de manifestations pour dénoncer « les violences policières », le ministre de l'Intérieur Christophe Castaner s'est engagé mercredi 3 juin à ce que « *Chaque faute, chaque excès, chaque mot, y compris des expressions racistes* » soient « *l'objet d'une enquête, d'une décision, d'une sanction* » dans la police. Hum… Et on fait quoi de Zemmour, chroniqueur gendarmant sous couvert de l'ordre moral judéo-chrétien sur CNews, chaîne qui lui accorde une tribune publique et quotidienne, véritable appel à la discrimination et à la haine. Petit rappel : Monsieur Zeymour a été condamné pour provocation à la haine raciale en mai 2018 et à 3000 euros d'amende – béni soit l'argent qui règle tout et met tout le monde d'accord –, sa demande de pourvoi en cassation rejetée en septembre 2019. En 2011, alors journaliste du *Figaro*, Eric Zemmour avait déjà été condamné pour provocation à la haine, après avoir déclaré à la télévision que « *la plupart des trafiquants sont noirs et arabes, c'est comme ça, c'est un fait* ».

Et ils coulèrent des « jours heureux »…
#UneEpoqueFormidable #LaREMComedyClub

PAR LE FAIT : S'AFFRANCHIR ET AGIR

Thiers… environ 12 000 habitants. Une ville minérale et dure. Des façades souvent modestes, grises, tristes derrière lesquelles survivent bon an, mal an, d'intenses paradis. Au coucher du soleil, les grandes baies cerclées de métal des ateliers qui soutiennent ses maisons s'illuminent et aveuglent le passant. De bas en haut, six-cents mètres de dénivelé... ça monte et ça descend. Abrupt. Et dans le creux de la Durolle, l'enfer des vieilles usines à cheval sur le torrent. La ville vit sur une rumeur vaguement déprimée, celle qui raconte qu'elle serait morte. Tout semble difficile ici. Surtout la joie et le partage.

Les populations se croisent et s'ignorent, les notables des temps anciens ont fui à Menton, Vichy ou La Baule, la classe moyenne éduquée « s'auto-satisfait » dans les inaugurations, les vernissages, et la politique policée dans un entre soi mortifère, les rares commerçants semblent hanter le centre ville, ensevelis dans de sombres conflits, les associations, nombreuses, comme autant de chapelles érigées pour quelques-uns, y sont sages, les couteliers puissants et organisés, les industriels commercent ailleurs et la misère, seule, parcourt ses rues autrement désertes... Pesante, souvent inscrite dans l'absence de sens, les monologues incompréhensibles, la folie. Le bas de la ville ruisselant sur la plaine, éclaté de grandes surfaces qui vendent encore moins cher, accueille dans les cités, d'autres parias venus parfois de loin et oubliés là.

Agir à Thiers, c'est s'attaquer aux rocs qui tiennent la ville abîmée encore debout, rapiécée, boudeuse, introvertie... La première chose que l'on vous demande ici, c'est si vous êtes Thiernois, de souche, précise-t-on et si vous ne l'êtes pas, c'est un péché quelque peu mortel. Ne pas déranger l'ordre établi... L'intelligentsia qui danse entre soi, les rares notables encore là, les commerçants qui se bataillent pour un bout de pavé, les industriels indifférents et la misère, méprisée, jugée, inquiétante qui rôde à la limite du supportable. Le politique, c'est ordinaire, obéit aux désirs étouffants des fournisseurs d'emplois locaux quelle que soit leur appartenance.

Une ville de province... Mais une ville-frontière entre hier, aujourd'hui et demain qui a oublié ces noyaux de résistance endormis depuis le siècle dernier.

La ville noire décrite par Georges Sand. Prémonitoire ?

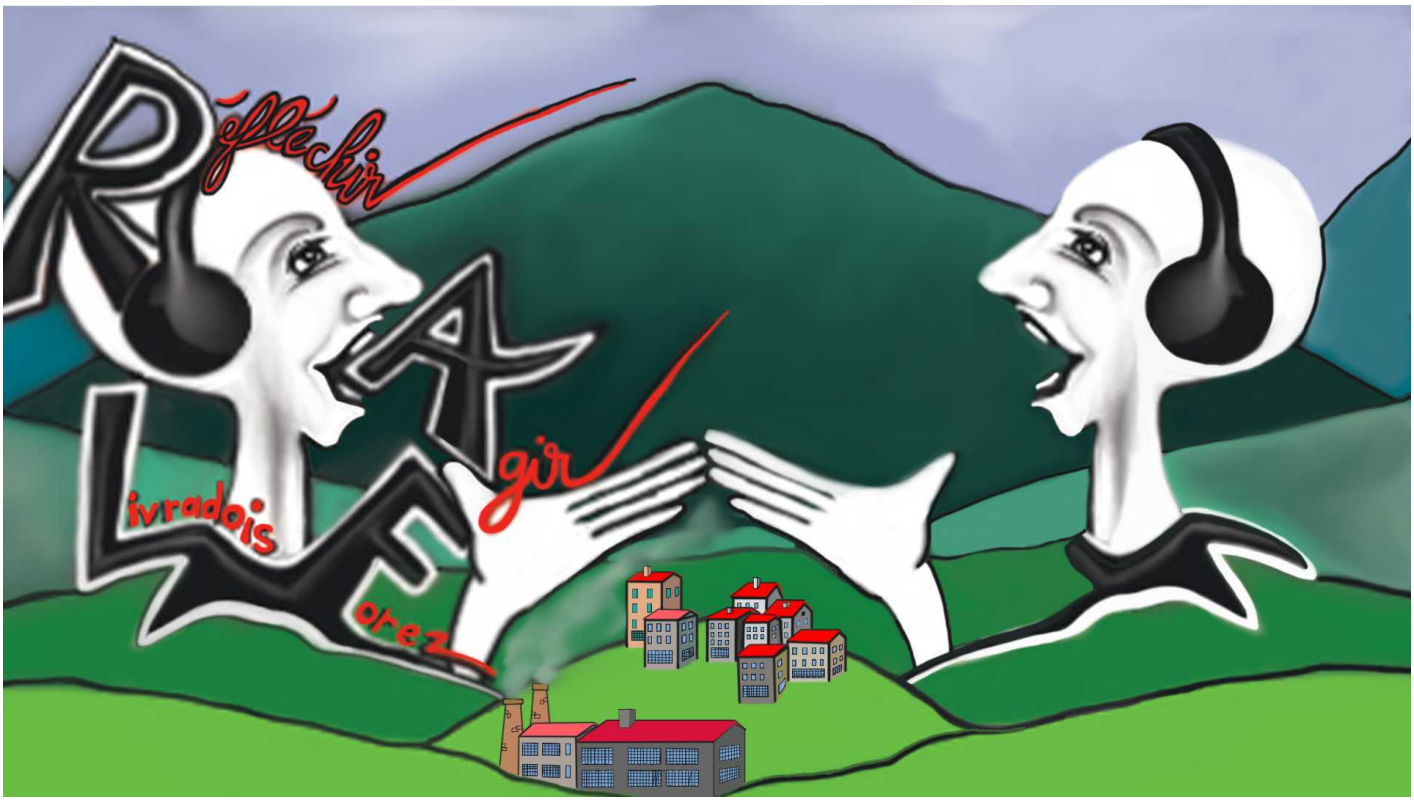
Ici comme ailleurs, les Gilets jaunes n'étaient pour tous que des alcooliques, des paumés, des illettrés, des fainéants etc... Ils se sont éteints comme on souffle sur une bougie. Ces empêcheurs de tourner en rond sur les ronds-points ne sont pas morts pour autant.

Nous avons choisi d'organiser les détresses, de nous attaquer aux rocs qui enferment la ville, de ne travailler qu'avec la marge et cependant de n'oublier personne y compris ceux qui, renfrognés, tournent le dos à d'autres possibles.

Durant la campagne électorale des municipales, nous avons écrit un projet de démocratie directe, libertaire que nous avons proposé aux listes qui ont accepté de nous recevoir. Nous, c'est une poignée d'électrons libres, de pièces rapportées hétéroclites certains d'ici, d'autres d'ailleurs.

Notre entrée en scène plutôt bien accueillie lors d'une réunion publique de campagne, auprès de la seule liste dont le candidat avait approuvé le projet sans restriction aucune, a provoqué une vague incrédule et immédiate au sein de la liste en question qui n'y était guère préparée. Notre engagement dans la campagne auprès d'une liste de « potentiels élus de transition » pour l'organisation d'une démocratie directe dans la ville s'est arrêté là.

Cependant, nous avons ouvert une voie, une brèche dans le discours ambiant et, durant le confinement qui a suivi, avec ceux que notre projet avait convaincu, nous avons créé un « discord » : RALF, Réfléchir et Agir en Livradois-Forez, et nous avons travaillé à différentes actions en affichant peu à peu et de plus en plus clairement notre adhésion à la pensée et l'organisation libertaire. Nous avons ainsi mis en place un plateau d'urbanisme populaire afin de recueillir les



vue partielle de la fabrique improvisée

attentes et les besoins quartier par quartier – nous n'en sommes qu'au balbutiement-, un autre sur la gestion de crise en collaboration avec une responsable de la cellule Covid-19 de Thiers, un plateau démocratie pour affiner l'organisation en assemblées de quartiers et coordination communale, un autre sur l'emploi autogéré et l'autosuffisance du territoire etc...

De ces rencontres virtuelles, ont émergé différentes actions dont la première, qui déterminera toutes les autres, a consisté à nous constituer en association politique. Il nous est alors apparu que nous devions nous inscrire dans un temps long et cependant dans l'urgence. Un paradoxe dont nous avons sans cesse les implications en tête.

A ce jour, suite à la plate-forme « gestion de crise » mise en place, nous revendiquons la gratuité des masques et l'une de nos actions a été de mobiliser autour de cette problématique durant le confinement. Nous disposons de locaux - ancienne usine - et nous avons immédiatement installé un atelier de confection dans lequel nous avons aussi cousu des sur-blouses pour les EPHADs qui en manquaient. Une façon comme une autre de rassembler, en travaillant ensemble, de faire langue commune. Ainsi, bien que les masques ne soient pas au premier chef de nos préoccupations, cette fabrique improvisée, quelque peu hors la loi durant cette période, nous a permis de rencontrer d'autres personnes, innocentes d'une certaine manière, peu impliquées en politique et qui viennent, en partie, aujourd'hui grossir nos rangs... Nous avons diffusé et partagé des films documentaires sur l'expérience anarchiste en Espagne, ou plus largement sur le travail, les moyens de productions et peu à peu ces femmes, encore des femmes... interrogent, s'inscrivent doucement dans le mouvement, réveillent en elles d'anciennes révoltes. Doit-on en être surpris ?

Avec le déconfinement, nous organisons avec elles, différentes interventions : une bibliothèque politique, mais aussi littéraire, de poésie, d'art, philosophique, vivante. Nous nous proposons de lire des textes dans la rue, sur le marché, devant les grandes surfaces et dans nos lieux.

Avant le confinement, nous avions déposé auprès des collectivités, un projet d'école libertaire – nommée *école d'Art libre* -, ouverte à tous - adultes et jeunes - sans condition et dans lequel, l'art et la créativité sont une entrée pour tous les autres apprentissages. Ce projet est en voie de réalisation et bénéficiera de subventions : TDM (agglomération de communes), département, État. Finances à sec obligent... Dans un second temps, nous imaginons un prolongement économique avec la transformation de l'association en SCOP ou SCIC puisque cette initiative compte sur un auto-financement à terme. Il s'agit de mettre en place au sein de l'école, une co-instruction populaire – ouvriers métallurgistes, du bâtiment, artistes, couturières, profs, etc... – pour ce faire, nous répertorions au moment des inscriptions les savoir-faire déjà présents chez chaque participant. Dans nos ateliers, nous en sommes à ce jour à la création d'une collection de vêtements transculturels, à la recherche artistique autour du décor pour lancer la collection - ateliers d'art -, d'une mise en scène pour la présenter... etc... l'école, modeste, fonctionne à ce jour sans financement en s'appuyant sur une autre association *L'Escalier*, créée il y a environ 10 ans afin de réunir artistes et public. C'est de l'école, dont nous espérons qu'elle provoquera une dynamique, que partiront toutes les actions du groupe.

Une autre intervention de rue est prévue sous forme d'un théâtre-forum autour du thème de la mort, histoire de remettre les pieds sur terre à nos vies.

A dire vrai, nous ne sommes pas encore assez nombreux et le confinement, en interrompant nos actions sur le terrain, n'a pas aidé, alors si de bonnes volontés veulent nous rejoindre sur des actions ponctuelles... nous prenons ! Nous avons, mais ça ce n'est pas nouveau, besoin de participation pas forcément financière - on accepte aussi...- mais en outils de production : fer à souder professionnels, machines à découper le métal, machines à coudre et à broder, surjeteuses de très bonne qualité, moule à béton... de matières premières : métal, sable, etc... en moyens humains, des intervenants ponctuels pour nous épauler sur une action ou de formateurs capables de répondre à un besoin exprimé précis: artistes plasticiens, danseurs, musiciens, ouvriers qualifiés, profs en retraite convaincus... Bref, si nous avons déjà quelques moyens sur place, pour être efficaces nous devons nous organiser plus large, plus fort et concentrer notre action : une réussite entraîne d'autres mobilisations. Or comme dirait Makhno : *« Organise-toi frère opprimé, fais appel à tous les hommes de la charrue et de l'atelier, du banc d'école du lycée et de l'université, sans oublier le savant, l'intellectuel en général, afin qu'il sorte de son cabinet et te porte secours sur ton pénible chemin... ».* (cf. *La lutte contre l'État et autres écrits)*

Alors, si aujourd'hui, nous sommes à nouveau contraints d'émettre des réserves sur ces intellectuels dont la mission est avant tout de rationaliser le discours du maître, tout comme Makhno, hier, nous misons sur le « un sur dix » qui saura s'en libérer.

Quoiqu'il en soit, c'est par là que nous avons choisi de commencer : s'instruire ensemble et réveiller les créativités.

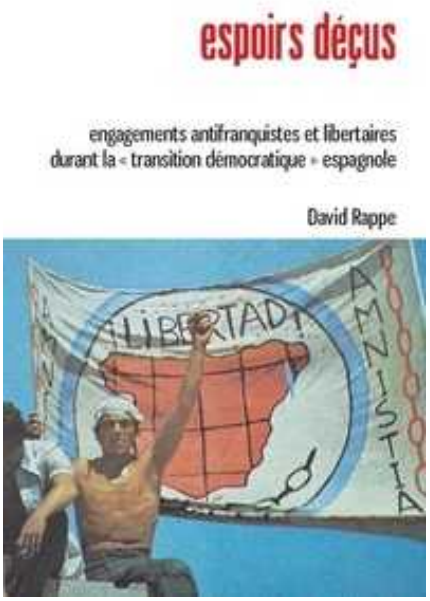
Et bien qu'une autre sorte de guerre se joue ici, il est question d'agir et de réussir sans conteste. D'installer une organisation vivante de ce que nous défendons.

Et comment convertir cet appel que nous ressentons dans la société toute entière sans reprendre ce bastion de l'instruction et de l'éducation aux dominants, en libérant de son emprise les populations volontaires, en les libérant en particulier de ce qui se joue dans leurs écoles, leurs lycées, leurs universités à savoir la mise au pas, l'obéissance, la soumission à l'ordre qu'il instaure par la hiérarchisation de la valeur des hommes et des femmes ?

Or, très clairement, « nous n'avons pas les mêmes moyens que nos ennemis... » Il nous faut donc aujourd'hui, dans cette V*ille noire*, lever un premier bataillon.

Patricia

ESPOIRS DÉÇUS



Espoirs déçus, c'est le titre du dernier ouvrage de Daniel Rappe (1). Espoirs déçus… Espoirs déçus en France dans un immédiat après-Mai 68 qui avait senti la poudre, mais surtout espoirs déçus en Espagne à la fin des années 70 où une CNT semblait renaître et se développer à toute allure avant de retomber à la même vitesse dans les querelles internes et scissions. De quoi s'agit-il dans ce livre ? De revenir sur la période dite « Transition démocratique » de l'Espagne post-franquiste et de la reconstruction de la CNT qui sortait de la clandestinité imposée par 35 ans de dictature.

Le fil conducteur choisi par Daniel Rappe pour son récit c'est le parcours de Bernard Pensiot, militant anarchiste français ayant contribué (et pas qu'un peu) à nombre d'opérations de soutien au mouvement libertaire espagnol.

Y'a pas le feu au lac

Bernard Pensiot, certains d'entre nous l'ont connu. Il y a cinquante ans au tout début des années 70, au sortir d'un Mai 68 prometteur que notre enthousiasme nous avait fait prendre pour une répétition générale du Grand soir, nous nous étions connus en suivant le cycle de « formation anarchiste » du groupe Louise-Michel auquel nous avons fini par adhérer ensemble. Militantisme classique, de base, avec diffusion de tracts, collages d'affiches, vente du *Monde libertaire* … Tout ça dans la gaîté, l'insouciance, mais soucieux de faire accélérer le cours de l'Histoire. Bernard lui, relativisait en ponctuant la moitié de ses phrases par un *« y'a pas le feu au lac »* accompagné d'un rire communicatif. Puis 2-3 ans plus tard il disparut de Paris et je ne devais apprendre que beaucoup plus tard qu'il était parti s'installer sous d'autres cieux militants du côté de Perpignan.

Période « espagnole »

C'est là qu'*Espoirs déçus* reprend le fil des années de militantisme de Bernard Pensiot, militantisme étroitement lié au mouvement libertaire espagnol en compagnie d'autres camarades dont Victor Simal, fils de réfugiés cénétistes catalans. Tous deux vont activement participer aux nombreux allers-retours entre la France et l'Espagne pour passer du matériel de propagande dans un sens, et exfiltrer des militants anarchistes espagnols pourchassés par le régime franquiste dans l'autre sens. L'aventure tournera mal et au début 1978, Bernard, Victor et d'autres sont arrêtés par la police espagnole, interrogés, torturés et finalement incarcérés à la prison « Modelo » de Barcelone. Là rapidement, ils participeront aux actions de la COPEL (Coordination des prisonniers en lutte). David Rappe nous conte en détail ces mouvements de révolte dans les prisons espagnoles, « l'autogestion » de la Modelo par ses prisonniers, les auto-mutilations, les grèves de la faim (trois pour Bernard et Victor), les échecs des tentatives d'évasions, puis finalement la libération « clandestine » de Bernard et Victor, résultat d'une transaction des avocats de la CNT avec l'État espagnol, moyennant une caution de 100 000 pesetas pour chacun, la « Justice » espagnole se débarrassant ainsi de ces deux Français dont l'incarcération sans jugement durant près de dix mois commençait à devenir gênante.

Retour en France

Bernard ne remettra plus jamais les pieds en Espagne. Retour à Perpignan où il continuera de militer dans le mouvement libertaire, avant de partir s'installer à Lyon à la fin des années 80, continuant de s'investir à la Fédération anarchiste, puis à la Coordination des groupes anarchistes jusqu'à sa mort survenue en 2018.

Espoirs déçus oui , surtout quand on lit les pages consacrées à la fin des années 70 en Espagne avec le formidable renouveau de la CNT mais aussi sa rapide dégringolade (querelles internes, incompréhensions et malentendus entre jeunes et vieilles générations, syndicalistes purs et activistes radicaux, scissions …) *Espoirs déçus* est précédé d'un avant-propos dû à la plume de Freddy Gomez qui nous propose une analyse de cette phase du mouvement libertaire espagnol et de cette période pour le moins agitée. Espoirs déçus, oui sans doute, mais le combat ne s'arrête pas là. Malgré toutes les vicissitudes, les temps mauvais, le capitalisme arrogant, il nous reste… l'espoir justement. En attendant des jours meilleurs, pour patienter plongez-vous dans ce livre.

Ramón Pino
Groupe Salvador-Seguí (FA)

---

1) *Espoirs déçus*, David Rappe, Atelier de Création Libertaire. 160 pages en vente à Publico.

ATHÉNÉE DES IMPARFAITS

En Italie comme ailleurs les anarchistes sont présents dans des structures d'éducation populaire et libertaire qu'ils créent et qu'ils animent. Ces expériences visent que, par l'exemple, les pratiques et les réflexions qui y sont produites, les modes d'organisation autogérée anarchiste prennent sens et puissent se diffuser afin de démontrer que l'anarchisme en actes est possible et viable. Et que si l'anarchie est une utopie, elle existe dans quelques lieux bien concrets. A nous d'en assurer le développement. Francesco Codello, militant anarchiste de longue date, relate ici les 20 ans du Laboratoire libertaire au cœur de l'Université des imparfaits.

Hugues, groupe Commune de Paris, traduction Toni - groupe Germinal - CIRA

En mai 2000, une conférence internationale sur le thème «anarchistes et Juifs» se tient à Venise, organisée par le Centre d'études libertaires de Milan avec la collaboration active de certains camarades des régions vénitienne et de Trévise. En plus de susciter un vif intérêt et une participation vraiment significative, cette conférence est en fait un nouveau stimulant et libère de l'énergie chez de vieux amis et compagnons qui se retrouvent après quelques années de relatif isolement. Ainsi de la Riviera del Brenta, de Padoue, de Mestre et Marghera, de Trévise, une quinzaine d'anarchistes de cette zone géographique créent un « laboratoire libertaire » qui se trouve initialement à Marghera dans des lieux précaires et, après quelques réunions vraiment « secrètes », avant qu'il soit décidé de se présenter au public en proposant une première intervention (16 décembre 2000), dans une salle louée par un comité de quartier de Mestre, sur un thème général mais sans ambiguïté : « La Pensée anarchiste », avec deux intervenants qui ont présenté deux interprétations différentes. Il s'agit d'offrir une lecture franchement antiautoritaire des phénomènes sociaux, culturels, politiques, économiques, etc. à un public populaire qu'on suppose intéressé par ces questions. Les débuts sont encourageants et la discussion interne de plus en plus animée et pleine de propositions et d'hypothèses de travail. Dès qu'il a été compris et vérifié que cette idée de laboratoire libertaire pouvait susciter un certain intérêt en dehors du groupe restreint des membres actifs, le problème s'est immédiatement posé de trouver un local et, compte tenu de l'âge des membres du collectif, de parler éventuellement avec un cercle de libertaires plus jeunes susceptibles de s'intégrer dans cette volonté de recherche et de débat. Cette idée se concrétise dès le 16 juin 2001, quand est loué un espace dans un lieu alternatif de Spinea (*Cabane et marionnettes* - animé par un groupe de jeunes compagnons et de compagnes) motivés pour s'engager sur ce chemin de discussion, d'approfondissement, de promotion de la culture libertaire. Cet espace reste disponible jusqu'au 25 mars 2003 et à l'intérieur se concrétisent diverses initiatives aussi bien de débat que d'expressions artistiques diverses et, surtout, se renforcent les relations internes entre les différents membres du collectif et les différents jeunes qui animent cet espace alternatif. Diverses initiatives sont prises en commun et se déroulent à la fois à l'intérieur de *Cabane et marionnettes* et dans des lieux extérieurs beaucoup plus vastes lorsque, en prévision d'un afflux important d'invités, une salle de conférence de Trévise est utilisée ainsi que d'autres sollicitées auprès de la mairie de Mestre. Entre le 31 octobre 2003 et le 16 avril 2008, les initiatives et rencontres du *Laboratoire Libertaire* deviennent nomades et se développent entre la Villa Angeli à Dolo (VE) et la maison, grâce à une grande salle disponible et accueillante, d'un compagnon dans Lancenigo (TV).

Après une période d'errance entre différents lieux, la nécessité de trouver un lieu permanent devient une priorité, compte tenu du bon accueil et de la participation continue et décidément nombreuse aux différentes initiatives. Le siège social est installé dans une maison située à Marghera (Venise) via Bottenigo 209, en face du siège historique de l'usine pétrochimique, dans un quartier ouvrier et populaire. L'espace est loué grâce à la disponibilité du propriétaire, un sympathisant, qui le met à notre disposition et nous permet de faire de nombreuses rénovations autofinancées et réalisées collectivement avec de vrais chantiers autogérés. C'est ainsi qu'est née *l'Université des imparfaits*, qui devient un lieu et un environnement ouvert et disponible pour diverses initiatives à la fois du *Laboratoire libertaire* et d'autres groupes culturels et thèmes originaux d'orientation libertaire. Le 13 décembre 2008, la première initiative publique qui inaugure également la maison a lieu à l'Université. Le sujet est « Guerre à la guerre » et les conférencières sont deux chercheuses et professeures d'histoire, de Venise et de Belluno. La zone dans laquelle se trouve le bâtiment est très dégradée mais en transformation et, progressivement grâce à notre présence, de plus en plus de personnes de différentes villes et villages surtout des provinces de Venise, Padoue, Trévise la découvrent et la fréquentent. En novembre 2017, les compagnes et les compagnons ont décidé de faire un nouveau saut qualitatif et d'acheter la bâtisse. L'argent pour l'achat est pour partie le résultat de dons et de souscriptions collectés auprès des compagnes et compagnons de l'*Université des imparfaits* et pour une autre de compagnons suisses. La décision d'acheter et d'assumer les coûts de restructuration que cela entraîne découle de la nécessité de pouvoir agir dans un espace qui échappe à une éventuelle ingérence ou contrôle des administrations, des politiciens, de l'hégémonie culturelle, bref, totalement exempt de la moindre forme de pouvoir susceptible d'être en mesure d'influer sur l'autonomie de notre chemin culturel.

Il y a maintenant plus de 200 initiatives promues qui ont donné lieu à des débats, des présentations de livres, des conférences, des séminaires, des projections, des concerts, des représentations théâtrales, des expositions, etc. Les thèmes ont été et sont multiples : politique, histoire, pédagogie, économie, psychiatrie, art, musique, philosophie, pensée anarchiste, religions et spiritualité, écologie, féminisme, décroissance, animalisme, etc. Rappelons également les conférences et séminaires qui ont représenté des moments de confrontation encore plus larges et plus ouverts avec des intervenants de différents pays (Espagne et France notamment): la conférence d'études contre la guerre (à l'occasion du centenaire du déclenchement de la Première Guerre mondiale), à Venise, les 20 et 21 septembre 2014 et les trois séminaires sur l'anarchisme, le post-anarchisme et le néo-anarchisme (4 et 5 juillet 2009), Le monde change: comment l'anarchisme a-t-il changé ? Convergences et divergences (7 et 8 mai 2016) et Pensée et action : l'anarchisme comme communauté militante et choix de style de vie (15 septembre 2018), le tout organisé en plein air dans le jardin de la maison. Ces dernières initiatives, menées conjointement avec le Centre d'études libertaires de Milan, ont représenté des moments de confrontation à plusieurs voix sur des thèmes historiques et des perspectives pour l'anarchisme, contribuant à marquer un pas en avant dans tout un domaine de la recherche historique et sur l'actualité de la pensée anarchiste grâce à l'apport d'intervenants différents tant par les origines géographiques (France, Espagne, Grèce, Suisse, Portugal ou des régions d'Italie) que

par leurs sensibilités culturelles libertaires. Depuis une vingtaine d'années, le *Laboratoire libertaire* organise le désormais traditionnel pique-nique à l'occasion du 1er Mai (à la campagne) qui voit la participation de quelques centaines de personnes de tout âge et représente une opportunité de rencontres et d'échanges d'idées, de retour sur des questions de la plus immédiate actualité, de diffusion de matériel anarchiste et de vente de livres, de musique et de poésie, ainsi qu'un important et agréable partage de nourriture et de boissons. Il y a quelques années, une chorale polyphonique s'est créée au sein de l'*Université* ; elle se produit périodiquement (sur le territoire) avec des chansons anarchistes, libertaires, antimilitaristes, socialistes et de révolte. Les salles de notre maison ont accueilli diverses autres initiatives et permis des événements et des réunions de divers groupes et associations qui se reconnaissent dans la pensée libertaire comme les ateliers d'auto-édition (organisés par la regrettée Claudia Vio), le cours de reliure, les spectacles de musiciens et comédiens, chanteurs de cabarets et chansonniers, diverses expositions d'art, groupes d'antispécistes et de végétaliens, petits marchés de produits naturels clandestins, etc.

Bref, l'*Université* est un véritable centre d'autoformation individuelle et collective, de promotion et de production de cultures libertaires, d'échanges et de recherches. Les différentes sensibilités, qui se reconnaissent toutefois dans une matrice anti-autoritaire commune, ont l'espace et le temps pour s'exprimer en ce lieu. La bonne pratique et l'habitude bien établie est la dimension de convivialité qui caractérise la fin de chaque initiative : des moments de partage agréable et stimulant (pour les palais raffinés) de nourriture et de boissons. Ce choix de clôturer nos soirées en partageant ce moment de plaisir s'est révélé particulièrement efficace pour créer une atmosphère de sociabilité et de communauté vraie et spontanée. Les initiatives proposées jusqu'à présent représentent, malgré leur diversité de thèmes et d'approches, un véritable héritage de documentation et de recherche qui ont permis à des personnes d'âge, de profession, d'intérêts, de curiosité différentes de se reconnaître dans un espace autogéré qui représente une spécificité et une particularité même au sein du mouvement anarchiste italien. Son caractère bien affirmé d'ouverture et de variété permet à de nombreuses personnes, même simplement curieuses, de se confronter à une pensée, libertaire et anarchiste, qui s'exprime de manière ouverte et non dogmatique, par rapport à d'autres cultures et d'autres origines, dans un espace de comparaison authentique et de recherche libre et anti-dogmatique. Bien que les thèmes et sujets traités jusqu'à présent soient très différents, ils peuvent toujours être tissés ensemble et analysés et disséqués logiquement, en suivant un fil rouge / noir qui les unit et les caractérise. Mais la variété des fils de discussion et de débat est une richesse authentique qui nous permet d'approcher et d'interagir avec de nombreuses femmes et de nombreux hommes à la recherche d'une solution libertaire aux multiples problèmes existentiels, sociaux, culturels, politiques, économiques, etc. auquel chacun doit faire face quotidiennement et tout au long de sa vie. A l'intérieur, une agréable bibliothèque de textes et publications anarchistes et libertaires est accessible et fonctionne. Le jardin qui enrichit la maison est de plus en plus un lieu propice à de nombreux moments conviviaux et de manifestations musicales et artistiques.

Compte tenu de l'écho que l'*Université des imparfaits* a maintenant eu et de la participation de plus en plus nombreuse d'hommes et de femmes d'âges et de professions différents, afin de pouvoir être toujours disponibles pour accueillir à la fois de nouvelles initiatives et un plus grand nombre de rencontres, les compagnons et les compagnonnes ont décidé, par auto-taxation, d'acheter une pièce adjacente et inhabitée pour agrandir l'espace disponible. Maintenant, avec cette nouvelle salle (achetée en janvier 2020), l'*Université* pourra multiplier ses initiatives et accueillir les groupes et les individus qui souhaitent proposer leurs activités et élargir les expressions libertaires encore plus que ce qui a déjà été fait jusqu'à présent.

Francesco Codello

www.ateneoimperfetti.it

POST-FASCISME OU CAPITALISME VERT ?

Historiquement, l'anarchisme a connu sa pire défaite en 1939 en Espagne, après celle de la Révolution russe. Les événements de Mai 68, mélange d'insatisfaction petite-bourgeoise et de colère prolétarienne, se sont déroulés dans une grande confusion. Le mouvement anarchiste, physiquement matraqué par les staliniens et totalement affaibli, a en partie raté le coche, de même que la sortie du franquisme en Espagne après 1976. Intellectuellement et politiquement, bon nombre d'anarchistes ont maintenu, et continuent de le faire pour certains, la fausse analyse de Marx d'une société coupée en deux, entre la bourgeoisie et le prolétariat (cf. le *Manifeste communiste* de 1848). Or cette idée édulcore la réalité sociale, car il existe plusieurs classes, plusieurs castes, des Églises, le patriarcat, le tout avec des intérêts plus ou moins convergents.

La vision du *Manifeste communiste* est dépassée

En outre, Marx et les marxistes voire certains anarchistes n'ont pas saisi l'évolution du système : fordisme, toyotisme, État-providence, classes moyennes, consumérisme, services publics… Ils ont annoncé la mondialisation du capital, mais sans en voir toutes les dimensions. Le citoyen chinois ou indien aspire désormais à un mode de vie comme un Européen ou un américain… Au moins l'eau courante, l'eau chaude, l'électricité…
La production manufacturière est éparpillée dans le monde, la classe ouvrière n'a jamais été aussi nombreuse, mais sa conscience de classe est faible collectivement. Le syndicalisme fondé sur une supposée unité objective de classe a trouvé ses limites en Europe. Désormais domestiqué, il a été dépassé en France par le mouvement des Gilets jaunes. Les camarades qui depuis trente ans essaient de rebâtir presque *ex nihilo* un syndicat révolutionnaire doivent se rendre compte qu'ils sont tombés sur un mur. En outre, ils se substituent finalement à une organisation anarchiste sans même en prendre le nom, souvent dans une concurrence aussi bornée que néfaste.
Non contente de se vautrer dans une social-démocratie accompagnant le néo-libéralisme, la gauche a tué l'idée même de la révolution puisqu'elle l'a salie dans tous les pays où elle est passée (Russie, Chine, Cuba, Vietnam, Cambodge…). Or si la révolution ne se décrète pas mais se fermente, elle n'en reste pas moins le moment clef où il faudra balayer cette pyramide d'institutions parasites ou incompétentes comme l'a encore montré la crise sanitaire. Nous savons également que le peuple est attaché au service public qu'il faut défendre contre son démantèlement, mais aussi contre sa techno-bureaucratisation qu'elle soit néo-libérale ou de gauche (fonctionnarisation à outrance, dépossession de l'initiative individuelle…).
La petite bourgeoisie, les classes moyennes et même une partie du prolétariat aspirent en Europe à un retour en arrière qui porte le nom de souverainisme de droite ou de gauche. En France, certains, comme Michel Onfray qui réunit l'ancien mitterrandiste Chevènement et le décroissant post-fasciste Alain de Benoist, nous refont le coup du Cercle Proudhon dont certains de ses membres avaient fini dans les bras de Vichy…
Les post-fascistes du RN n'arriveront toutefois au pouvoir que si le grand patronat le jugera utile, c'est-à-dire, en fait, quand la menace révolutionnaire sera trop forte ou quand l'Union européenne ne conviendra plus. Or le risque révolutionnaire en France paraît bien faible, d'autant que, avec les Gilets jaunes, l'insurrection qui est venue n'est pas celle qui était attendue. La situation est différente aux États-Unis, où Trump relève de la démagogie ultra-libérale (contrairement à un pays fasciste, la presse n'y est pas muselée), et au Brésil où Bolsonaro relève de l'armée.

Le projet écologiste de la bourgeoisie

Constatant le coût des des économies externes (pollution, etc.) et la nécessité de gérer au mieux les ressources naturelles, la grande bourgeoisie a compris depuis un demi-siècle qu'elle ne peut pas scier la branche écologique sur laquelle sont assis ses profits et ses pouvoirs. Sa mise en orbite de l'écologie vers un capitalisme vert remonte déjà à un demi-siècle. Nouvelle force, dont Élisée Reclus a entrevu l'apparition quand il dénonçait « *les prophètes de malheur* », l'écologisme s'est d'abord appuyé sur une contestation légitime des excès de la société industrielle et consumériste, en combinant plusieurs courants idéologiques et sociaux. Une nouvelle génération souvent composée de soixante-huitards a revendiqué avec raison une amélioration du cadre de vie, en luttant également contre le nucléaire civil et militaire. Elle a été rejointe par une génération plus ancienne avec ses héritiers, celle des naturalistes conservateurs sinon intégristes (Dorst, Hainard, Pelt…). Certains étaient liés à l'idéologie pétainiste de « *la terre qui ne ment pas, elle* » (Petitjean, chez qui se tient en 1976 la première réunion d'Ecoropa, la première organisation politique de l'écologisme…) (1) ou à l'antiproductivisme de L'Ordre nouveau des années 1930

(Rougemont, Chevalley…).
Ce courant composite est devenu influent car c'est le plus cohérent idéologiquement et le plus adapté à la course du capitalisme. Sa vision de la nature mélange habilement des sentiments romantiques et des raisonnements savants. Son scientisme hybride articule les experts, les « conseillers des princes » et les intellectuels moteurs du capitalisme vert, proches des cercles dirigeants. Doté d'oligarchies, comme le Club de Rome (2), l'écologisme a orienté les Nations-Unies dans sa direction grâce à la création du PNUE en 1972 avec Maurice Strong, roi du pétrole, grand prêtre des Sommets de la Terre aidé par le gaulliste Serge Antoine.
À la base, la section fondatrice des Amis de la Terre aux États-Unis (1969) est financée par Robert O. Anderson, un autre roi du pétrole cherchant à contrer le nucléaire. En accord avec lui, un autre milliardaire, Teddy Goldsmith, fonde la revue *The Ecologist* où, en 1990, il annonce qu'il ne nous reste que « *cinq mille jours pour sauver la planète* » (délai dépassé…). Les opportunistes, souvent d'anciens marxistes, y ont vu une nouvelle chance de carrière face à la démonétisation de la gauche et du marxisme. Mentalement, il leur a suffi de troquer la science marxiste pour une science néo-naturaliste, l'écologie adaptée au goût du jour. De politique, l'écologisme est devenu définitivement politicien avec le choix de la stratégie électorale et la conquête de l'appareil d'État. Mais à mesure qu'il s'institutionnalise, il doit convaincre ses marges radicales et activistes du bien fondé de son option, d'autant qu'il renonce aux deux principes qui l'ont initialement coagulé au cours des années 1970 : les oppositions à la guerre et au nucléaire. Il faut trouver alors un motif impératif, urgent, rassembleur. Il est là : sauver la planète.
Après l'angoisse de « l'hiver nucléaire » des années 50-60 arrive la crainte climatique. Surévaluée, elle renvoie aux seconds rangs les problématiques réelles (surpêche, micro-polluants, déchets nucléaires…). L'obsession climatique qui est l'obsession du carbone promeut en réalité la revalorisation du nucléaire et la compétition contre les « économies émergentes ». Elle s'appuie sur le GIEC, un organisme « intergouvernemental » décidé par un G7 en 1988.
La bourgeoisie a un projet politique : l'écolocratie planétaire. Son mondialisme assumé (pratiquement tous les penseurs écolo ont voulu et veulent un « gouvernement mondial » pour réguler la planète, c'est-à-dire la société, c'est-à-dire nous) s'affronte en partie au souverainisme. « Gouvernement » devrait effrayer les anarchistes, « gouvernement mondial » devrait les effrayer davantage, mais certains font preuve d'une mansuétude extraordinaire vis-à-vis des écologistes. Ils rappellent ces syndicalistes de base qui soutenaient la gauche malgré le goulag.
Le discours sur l'urgence finit aussi par encourager une géo-ingénierie dont la logique technicienne a été testée en grandeur nature dans d'autres domaines pendant la crise sanitaire (vidéo-surveillance, reconnaissance faciale, télé-travail, laisser-passer numérique…).

Pseudo-savants et vrais carriéristes

L'écolocratie petite ou grande s'appuie sur certains experts de la nature (environnement, protection animale…), mais qui sont souvent auto-proclamés. Citons-en deux : Pascal Canfin, diplômé en sciences politiques, ancien chargé de mission à la CFDT, ancien ministre socialiste puis directeur général de WWF France, poste qu'il a quitté pour LREM, parle régulièrement du climat. Laurence Tubiana, ex-militante de la LCR, économiste, donc pas davantage spécialiste du climat, a rejoint Macron qui lui a demandé de piloter la Convention citoyenne pour le climat avec l'aide de la Fondation Terra Nova. En est miraculeusement sorti un catalogue conforme au catéchisme écologiste, la seule mesure de rupture véritable ayant été écartée, à savoir la réduction drastique du temps de travail (CQFD).
Savants et pseudo-savants sont tout heureux de leur relégitimation. Sincères ou non, ils exagèrent les menaces, comme tout expert persuadé de sa vertu, pour mieux récupérer les budgets, les places ou la gloriole. Ils pavent la voie à une techno-bureaucratie verte que l'on peut qualifier d'« écolocrature ». Au-delà des louables déclarations d'intention, comme toute bureaucratie, elle a vocation à diriger, à gouverner et à réprimer.
Les médias dominants accueillent le discours sur « la planète est en danger » comme du pain béni, car, comme les gourous de la communication le proclament, « *une bonne nouvelle est une mauvaise nouvelle journalistique* ». Avec les prophètes de malheur et les nouveaux idéologues, ils doivent faire croire que « *nous sommes finis dans un monde fini* » et que « *la planète est foutue* ». Nous irions « *droit dans le mur* » « *vers l'effondrement* », mélange relooké de l'Apocalypse néotestamentaire et de la théorie marxiste d'un capitalisme s'effondrant sous le poids de ses contradictions.
Le vecteur est celui de la peur, du langage de la peur, de la menace de la peur. Partant de problématiques réelles, l'écolocrature, ses intellectuels et leurs petites mains plus ou bien informées dans un monde où le *zapping* et le *swipe* ont remplacé la lecture d'ouvrages ardus, extrapole. Elle veut effrayer. Greta Thunberg le clame au forum hyper capitaliste de Davos : « Je veux que vous ayez peur ».
La peur prétend secouer ainsi les consciences, mais, en réalité, elle anesthésie la masse (mais comment « lutter pour le climat » ?). Elle multiplie les interdictions et les mesures autoritaires sans jamais remettre en cause les fondements du capitalisme (la propriété des moyens de production et d'échange, la plus-value et le salariat, la concurrence, l'État). Elle prépare le terrain à la soumission généralisée comme celle qui s'est abattue en France pendant la crise sanitaire avec l'admission massive de mesures autoritaires débiles et indiscriminées (peur de la maladie, peur du gendarme, peur de la peur, autocensure…). Le prophétisme dystopique et le catastrophisme indifférencié reposent sur les mêmes ressorts que l'Apocalypse de Jean. Les Gilets jaunes y ont répondu en criant « la fin du mois avant la fin du monde ».

La planète n'est ni foutue, ni malade, en revanche l'humanité ne se porte pas bien

La densité humaine mondiale est en réalité ridicule. À côté des ressources fossiles épuisables, existent des ressources inépuisables. La terre est assez vaste pour abriter et nourrir l'humanité, comme le disait Élisée Reclus,

étant entendu qu'elle connaît encore une croissance démographique et que, fatalement, elle étend son écoumène. Elle n'est « une » que pour l'astronaute qui la voit de sa fusée, pour l'apparatchik qui siège aux Nations-Unies ou le trader qui envoie ses consignes à la nanoseconde. Pas pour l'habitant dans sa diversité géographique. Elle est multiple. L'astre ne se confond pas avec l'humanité. Le cosmopolitisme n'est pas géologique. La planète n'est pas malade, contrairement à ce qu'affirment certains charlatans qui osent même prendre sa température comme celle d'un corps humain. En revanche, la société souffre de ce que la logique du fric et du pouvoir lui impose.

La droite et la gauche ayant failli, l'écologisme ouvert ou larvé devient la nouvelle voie d'un capitalisme vert en Occident qui entre en compétition avec le post-fascisme. Il est à la société et à la politique actuelles ce qu'était le socialisme autoritaire des deux siècles précédents : des prétendus contestataires, en réalité les agents de l'adaptation capitaliste. Les anarchistes ne doivent pas retomber dans le même panneau en se pensant comme à la gauche écolo de la gauche, se retrouvant dans son sillage et finissant par la cautionner.

Bien sûr, dans les luttes concrètes, les militants peuvent se côtoyer. Mais, outre la nécessité de promouvoir des pratiques autogestionnaires et non politiciennes, c'est l'échelle de l'objectif qui est déterminante. S'en référer au « global », aux ours qui errent sur la banquise, revient à déplacer le problème, à quitter la réalité de l' ici et maintenant : or, dans ma commune, qu'est-ce qui ne va pas pour le cadre de vie, l'environnement, l'économie et la société ? Que puis-je faire là ?

Penser local, agir fédéral

Le slogan « *penser global, agir local* » brandi par les écologistes chrétiens René Dubos et Barbara Ward lors de la Conférence de Stockholm de 1972 a l'air sympathique et anodin. En réalité, en posant le mondial comme surdéterminant, il lui donne la plus grande place. Selon sa formulation hiérarchique, l'action locale doit s'orienter non pas sur elle-même ou pour elle-même (satisfaire les besoins concrets et immédiats), mais pour le global (« sauver la Terre » ou « la Planète »). Elle revient à légitimer une autorité mondiale, laquelle, dans le contexte étatique et capitaliste, ne peut être qu'autoritaire et surplombante.

La stratégie anarchiste peut être double. D'une part, lutter contre les écolocrates, dénoncer leur pseudo science, leurs propos moralisateurs et culpabilisants, leur soif de pouvoir. D'autre part, partir et repartir du « local », du bas vers le haut, sans oublier l'articulation fédérative sous peine de localisme ou de *patria chica*.

Cette implication passe par un combat pied à pied contre les dirigeants du capitalisme vert et leurs naïfs utiles, le même que celui que nos prédécesseurs ont dû mener pour démasquer le mensonge bolchevique quand bien même les délégations communistes ou socialistes revenaient de Moscou avec le sourire (« non, il n'y a pas de répression, pas de goulag, pas de famine, tous ceux qui disent cela sont des contre-révolutionnaires »). On attend aussi les manifestations de jeunes contre le service national instauré par Macron : ça, ce n'est pas l'hypothétique température de « la planète » d'ici 2050, c'est pour tout de suite.

Il faut aussi se réapproprier la réflexion sur la science, pratiquer une climatologie locale sensible aux aspérités du milieu. Promouvoir une forme d'éducation populaire fondée sur la pensée libre. Évacuer l'écologie discréditée au profit de la mésologie.

Les organisations anarchistes se veulent révolutionnaires, mais l'époque, en France, se contrefiche de la révolution. Celle-ci doit être l'issue logique et non le préalable dogmatique pour le peuple lassé des formules toutes faites, des promesses (hier, chez les socialistes « demain on rase gratis ») ou des prophéties (aujourd'hui, chez les écologistes, « demain vous allez mourir sous l'effondrement »). Relier les différentes initiatives locales vers une Fédération communaliste de base en est l'une des voies.

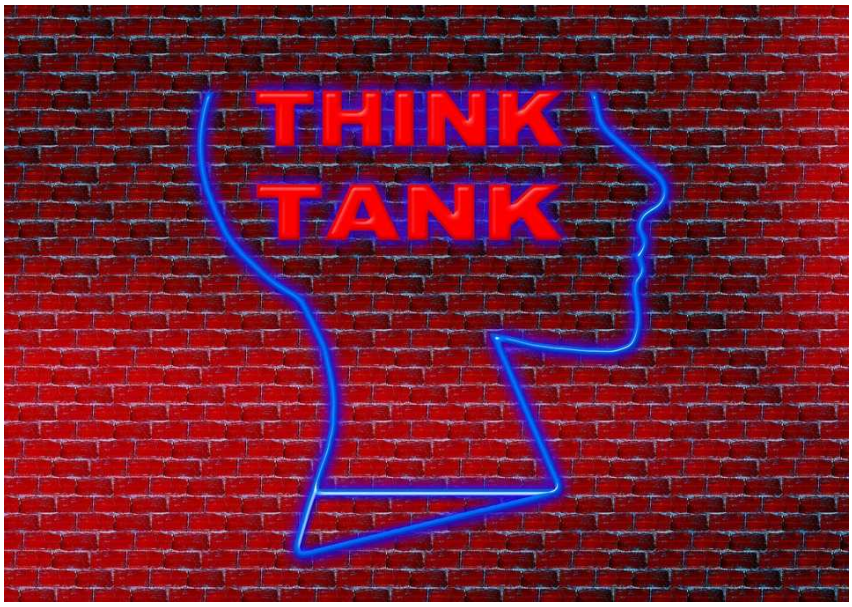
Philippe Pelletier

(1) Ecoropa comprend à l'origine Petitjean, Rougemont, Kressmann, Goldsmith, Siebker, Dumont, Charbonneau, Elllul, Domenach, Lalonde, Moscovici, Pelt.

(2) Cf. l'entrée « Club de Rome » dans le *Dictionnaire critique de l'anthropocène* qui vient de sortir chez CNRS Éditions.

LEVONS LE VOILE SUR LES THINK TANKS

Débutons par un petit peu d'étymologie et essayons de bien comprendre ce que sont réellement les think tanks.
La locution *think tank* est un anglicisme formé des mots *think*, signifiant dans ce contexte, penser et réfléchir, et *tank*, signifiant dans ce contexte aussi, réservoir. Littéralement, *think tank* donne donc, réservoir à penser, à réfléchir, ce que l'on traduit plus communément par cercle de réflexion ou laboratoire d'idées.
Un think tank est généralement une structure de droit privé (association, fondation, institut...), censée être indépendante de l'État, mais qui en accepte pourtant le financement pour un grand nombre comme nous allons le voir un peu plus loin. Déclaré à but non lucratif, l'activité principale d'un think tank est de produire des études et d'élaborer des propositions, le plus souvent dans le domaine des politiques publiques et de l'économie. Il réunit généralement, autour d'une personnalité ou d'un parti politique, un groupe « d'experts », de « sachants » ou d'autres quidams, sur une base non professionnelle, atteste-t-on.



La création de think tanks a véritablement décollé dans les années 60 pour atteindre son apogée dans les années 2000. Une certaine opacité rend difficile la production de chiffres exacts, mais on peut toutefois avancer qu'il y en aurait aujourd'hui près de 7000 à travers le monde, dont le plus grand nombre encore toujours aux États-Unis, talonné maintenant par la Chine. Suivent, la plupart des grandes puissances mondiales. La France se classerait au sixième rang mondial avec près de 200 think tanks. Et notons qu'avec la globalisation de l'économie, leur création s'est aujourd'hui généralisée de par le monde... sauf dans les pays pauvres !
Il existe différents types de think tanks qui ne poursuivent d'ailleurs pas tous les mêmes buts, et se trouvent de même intégrés par des personnes pouvant avoir des intentions assez diverses les unes des autres. À la différence des lobbies, auxquels ils ne souhaitent pas être comparés car ces derniers défendent bien souvent des intérêts privés et exercent pressions et influences, directement ou non, sur le pouvoir en place, les think tanks, eux, ne se contenteraient que d'une activité de conseil ne se bornant qu'au domaine public. Ainsi, il nous faut distinguer comme types de think tanks, ceux employant des chercheurs réalisant des études, tels La Fondation Carnegie pour le paix internationale ou l'IFRI (Institut français des relations internationales), ceux travaillant principalement grâce à des études commandées par les institutions publiques, telle la Rand Corporation, ceux voués à une cause produisant des études et promouvant des idées en lien avec les valeurs qu'ils défendent, telle Valeur écologie, ceux plus au moins liés aux partis politiques, telles Fondapol (Fondation pour l'innovation politique) ou l'IFRAP (Fondation pour la recherche sur les administrations et les politiques publiques) pour LR, et la Fondation Jean Jaurès ou Terra Nova pour le PS, et enfin, ceux catégoriels ou corporatistes, telle l'ANDRH (Association Nationale des DRH).
Le rôle principal de ces cercles de réflexion ou laboratoires d'idées serait de faire le lien entre le monde de la recherche et le monde politique, ou bien encore, de dresser des ponts entre le savoir et le pouvoir, et pas seulement en réalisant des études, mais aussi, en apportant des idées nouvelles ou en en adaptant d'autres déjà existantes aux besoins et aux contraintes du monde politico-économique. Ainsi, il nous faut distinguer différentes façons de faire. Nous avons les think tanks générant des idées et des options politiques, ceux fournissant un réservoir « d'experts » prêts à être employés par le gouvernement, ceux constituant un lieu où les décideurs peuvent débattre d'idées et tester de nouvelles approches, ceux ayant un rôle pédagogique, tant au niveau des élites que des citoyens, et contribuant à éclairer le débat public, et enfin, ceux consacrés aux relations internationales, cherchant à compléter les efforts officiels pour résoudre les conflits.

Passons maintenant au sulfureux sujet du financement des think tanks, en France.
Là aussi, il n'est pas toujours aisé d'obtenir des chiffres fiables tant les modes de financement restent le plus généralement assez flous, mais précisons que de nombreux think tanks sont reconnus d'utilité publique, ce qui leur ouvre le droit notamment aux subventions de l'État, aux dons et au mécénat. Beaucoup, pour ne pas dire le plus grand nombre, sont plus ou moins substantiellement financés par des subventions publiques ; citons, pour les plus importants, l'IFRI, la Fondation pour la recherche stratégique, la FNH (Fondation Nicolas Hulot pour la nature et l'homme), l'IRIS (Institut de relations internationales et stratégiques), la Fondation Jean Jaurès, la Fondation Robert Schuman, l'Institut Jacques Delors, et Fondapol. À l'inverse, un grand nombre de think tanks sont eux, exclusivement financés par des fonds d'origine privés, par choix ou par absence de subvention, la distinction n'étant pas toujours claire ; parmi les plus importants, citons, l'Institut Montaigne, l'Institut de l'Entreprise, l'IFRAP, la Fabrique de l'industrie, et l'AmCham (la Chambre de commerce américaine en France).
Il apparaît clairement que les subventions de l'État sont distribuées de manière opaque, discrétionnaire et arbitraire, et ne tenant le plus souvent pas compte du travail fourni. L'État, reconnaissant même il y a quelques années, qu'il n'existe pas de critères objectifs d'attribution de ses subventions. Dénoncée par certains, approuvée par d'autres, la distribution des deniers publics génère donc chamailleries et jalousies entre ces « boîtes

à idées et à talents », où les réseaux et le copinage agissent en sous-main.
Le financement privé des think tanks est constitué principalement de dons et legs, de revenus du mécénat, de ventes de publications, de partenariats, de conventions, de revenus de produits financiers, de cotisations et de prestations diverses dont les études notamment. Cet argent provient le plus souvent des poids lourds du CAC 40, bien heureux de trouver là un moyen d'alléger leur contribution fiscale puisque 60 % de leurs dons est déductible de leur impôt sur les sociétés. Elle est pas belle la vie entre capitalos ? Là aussi, gageons que la bataille fasse rage auprès des riches mécènes, entreprises ou particuliers peu importe, afin d'obtenir les précieuses pépètes qui feront fructifier la « boîte ».
Restons encore un moment sur l'aspect financier afin de constater que finalement ces think tanks, français ou pas, ne se veulent pas forcément non professionnels ou à but non lucratif, contrairement à ce que la plupart d'entre eux prétendent. En effet, car nombreux sont ceux qui ont recours au salariat ou rémunèrent des « experts » pour des études, et se font rémunérer pour des études ou reçoivent des contre-parties diverses. Les conflits d'intérêts planent donc dans ce brouillard. En outre, les grosses légumes des think tanks ne se gênent pas pour partir en voyage tous frais payés par la « boîte », voire par l'État, lors de colloques, séminaires, visites, conférences ou réunions.
Relativisons toutefois un peu puisque beaucoup de voix provenant des milieux politico-financiers dénoncent en France une pénurie de financement public et privé, et pointent du doigt le fait que les think tanks français restent de petites structures par rapport à leurs homologues américains et européens.
Bien évidemment, ce sont les politicard.es qui, en premier, trouvent utiles les think tanks et en font la promotion, en affirmant qu'ils sont faits pour intervenir dans le débat public et politique, et qu'ils représentent un terreau pour la démocratie ainsi qu'une source d'espoir pour l'avenir. De par leur proximité avec les élites politiques, économiques et administratives, ces « lieux de débat » ou « viviers d'idées », se révèlent en fait comme de formidables plateformes d'ambitions personnelles et de véritables sources d'influences, notamment avant, pendant et après les élections. Le pouvoir, ou ceux et celles qui le pourchassent, piochent allègrement dans ces « containers à idées et à spécialistes » . Contribuant à la circulation des élites et préparant leur retour lorsque leur parti n'est plus au pouvoir, ces « réservoirs de talents et d'experts » formatent les problèmes, noient le poisson et passent à côté de l'essentiel, sur les plateaux télés ou sur leurs sites Internet, sans jamais s'attaquer à la véritable cause des maux de notre monde puisqu'ils en vivent si bien, l'ultra-capitalisme globalisé qui détruit tout : nature, animaux, humains… au seul profit d'une minorité de nantis. Laissez-nous faire, nous, nous savons proclament-ils !
Relativisons là encore un peu en signalant que ce n'est pas autour des think tanks que gravite le plus d'argent et que leur influence réelle reste tout de même difficile à quantifier. Cependant, ajoutons aussi que certains d'entre eux n'apprécient pas vraiment que l'on mette le nez dans leurs affaires. Pour preuve, ces insultes et menaces que l'Observatoire européen des think tanks assure avoir reçues après la publication de son rapport 2016.
Terminons en évoquant brièvement Valeur écologie, le think tank de François Grosdidier, sénateur LR de la Moselle, briguant la mairie de Metz à l'heure où j'écris ces lignes, et dont nous vous avions déjà conté quelques-uns de ses méfaits en ces pages (1). Ce politicard de droite, ancien maire, ancien conseiller général et ancien député, se donnant une couleur verte au passage, se sert surtout de son think tank, dont il est le président, pour se faire élire. Rappelons que le sénateur, parmi les nombreuses casseroles qu'il traîne aux fesses, a été condamné en 2015 pour détournements de biens publics, et a été mis en examen l'année dernière pour prise illégale d'intérêts et détournements de fonds publics, car il aurait, en 2009 et 2011, alors qu'il était député, utilisé sa réserve parlementaire pour financer son think tank. Dans Valeur écologie, il conjugue naïvement, le bleu et le vert qui, dans la réalité, ne se marient pas. Vous trouverez notamment sur la page d'accueil de son site Internet, un texte faisant la complète apologie de l'énergie nucléaire, ainsi qu'une présentation dont je ne résiste pas à vous livrer ici un extrait : *Les deux plus graves catastrophes écologiques, Tchernobyl et la mer d'Aral, sont le résultat du collectivisme, pas du capitalisme.* [...] *Si l'écologie n'appartient pas à la droite, elle répond cependant à des principes de la droite dont je me revendique:* [...] Nous savons pourtant que, capitalisme écologique ou croissance verte, ne sont que de parfaits oxymorons.

Pour conclure, arguons que ces think tanks, qui ne sont pas une mauvaise idée au départ, se retrouvent dévoyés et corrompus par le système capitaliste étatique. Pas vraiment utiles au plus grand nombre et ni efficaces quant aux problèmes de notre planète, ne servant en réalité qu'aux puissants ou à celles et ceux qui voudraient le devenir, sachons nous en détourner, et préférons nos propres cercles de réflexion ou laboratoires d'idées : nos associations, nos collectifs, nos syndicats ou toutes nos autres formes d'organisations ne servant pas le pouvoir, mais le bien commun.

Frédéric Pussé,
Groupe de Metz de la Fédération Anarchiste

1) Voir l'article « Affaire Centre Jean-Marie Pelt / François Grosdidier », paru dans le ML N°1797 (Été 2018), également disponible sur notre site.

BIG BROTHER, (LE GRAND FRÈRE)

Big Brother est un système, certes de fiction aux multiples visages, du roman *1984* de George Orwell mais il ressemble étrangement au système qui se met en place en France sous l'impulsion de l'autocrate Macron, qui actuellement dirige le pays. Contrairement à ce que signifie Big Brother, Macron n'est pas un grand frère mais « le frère ennemi » de la grande masse de la population.
La perversité de ce système est certes de contrôler les faits, les gestes, les paroles des personnes mais également de faire assurer le contrôle des gens par eux-mêmes et d'encourager les dénonciations. Comme beaucoup de personnes ne sont guère courageuses, la pratique de la délation de masse peut se mettre en place. C'est ainsi et plus particulièrement en temps de crise, des courriers anonymes pour dénoncer son voisin ou même un membre de sa famille qui ne serait pas dans la « norme », se multiplient. Ce système instaure le contrôle de chaque individu sur chaque individu afin d'assurer une normalisation du peuple par la peur et la répression.
Le *télécran* complète cet arsenal répressif. Il fonctionne à l'aide de caméras, il enregistre, il intervient immédiatement auprès du « suspect » à l'aide de haut-parleurs et diffuse le message pour mettre la personne à l'index et la désigner coupable aux yeux des autres. Le *télécran* est un outil qui sert à renforcer l'autosurveillance. Il isole l'individu, restreint les relations personnelles, crée un climat de suspicion, de haine en multipliant la présence de Big Brother. Il est l'instrument idéal du pouvoir, d'un seul sur tous.
C'est ainsi qu'il porte atteinte aux libertés fondamentales et à la vie privée des populations et des individus. Ce système fonctionne d'une manière pyramidale.

C'est de ce système que le satrape qui dirige actuellement le pays s'est inspiré
Le système pyramidal qu'il a mis en place est implacable. On trouve au sommet de la pyramide un homme, un autocrate (le Grand Frère), Macron qui ne nous veut pas que du bien.
Dans le ventre mou de cette pyramide, on trouve tous ses sectateurs, ses exécuteurs dévoués : les préfets, les policiers, l'armée, la justice, les hauts fonctionnaires, les ministres, les députés chargés de lui donner une légitimité...
Et au bas de la pyramide, écrasés, anéantis par le pouvoir oppresseur, 85 % de la population qui tentent de survivre et de se libérer de leurs chaînes.
De *1984* à 2020, le pas est quasiment franchi, quand à la faveur de cette crise sanitaire, le mensonge est en passe de devenir vérité.
La police et l'armée sont partout, dans la rue, les gares, les transports en commun, les écoles et dans tous les lieux publics, les parcs, les plages… Elles sont suppléées par des caméras vidéo implantées dans les endroits les plus inattendus, les images sont relayées dans les ministères et également dans les mairies ; les drones sont également employés pour repérer et surveiller les déplacements des citoyens(nes), toutes et tous suspects… Les polices municipales font désormais partie intégrante du paysage social. Malheureusement, elles se sentent investies de super-pouvoirs et notamment celui de dresser contraventions et de les outrepasser.
Le mensonge et la manipulation sont les moyens qu'elles emploient pour circonvenir et inculquer la peur donc l'obéissance aux ordres, à la loi… Ainsi le mensonge et la manipulation deviennent vérité.
Comme dans *1984*, le fait d'être sans cesse harcelés, menacés fait que subtilement ce processus d'hypnose pénètre l'inconscient et les individus sont persuadés qu'ils sont coupables.
L'acte d'hypnose fait que la « double pensée » supplante la vérité. Si on me dit que j'ai fait une faute, c'est que cela doit être vrai. Alors que je sois sanctionné, quoi de plus normal (amendes, tabassages, emprisonnements) et ne donne pas l'envie de contester par crainte des représailles.
Mais la pénétration de Big Brother dans les cerveaux passe également par les canaux officiels comme les ministères et les déclarations des porte-paroles du « Grand Frère ».
C'est ainsi que dans le cadre de la crise du Covid-19, le site du ministère de l'Éducation nationale, s'est surpassé. Des circulaires spéciales déconfinement et plus précisément dans la partie « *Écouter la parole des élèves en retour de confinement Covid-19* », on a pu lire ceci : « *Des enfants peuvent tenir des propos manifestement inacceptables. La référence à l'autorité de l'État pour permettre la protection de chaque citoyen doit être évoquée, sans entrer en discussion polémique. Les parents seront alertés et reçus par l'enseignant, le cas échéant accompagnés d'un collègue, et la situation rapportée aux autorités de l'école.* »

Quand la délation est encouragée
Concrètement, les décisions de l'État ne sont pas discutables, il faut obéir. Si vos enfants racontent à leur enseignant ce que leurs parents disent et pensent de Macron et du gouvernement en des termes inappropriés et irrévérencieux, les enseignants sont sommés de faire remonter les informations. Et, si les propos sont jugés diffamatoires les parents risquent d'être convoqués par les autorités de l'École (académie, rectorat et ministère.)
Comme on peut le constater, à chaque changement de président et ce depuis De Gaulle en passant par Pompidou, Giscard, Mitterrand, Chirac, Sarkozy et Hollande, tous ont laissé leurs empreintes en contribuant à restreindre les libertés et en mettant sous surveillance le peuple dont ils craignent les débordements, comme le lait sur le feu. Seulement, la dérive totalitaire prend avec Napo/Macron un tournant plus qu'inquiétant. Ce dernier, totalement décomplexé, a vis-à-vis du peuple une aversion maladive. Il a peur… Mais il va à sa rencontre, il le provoque, cependant il ne faut pas être grand clerc pour s'apercevoir qu'il est mort de trouille. La peur lui suinte par tous les pores…
L'individu est dangereux d'autant que c'est un pleutre. Il convient donc au peuple de mettre tout en œuvre pour l'éloigner de sa drogue, le pouvoir.

Justhom (Groupe de Rouen)

OUI À LA LUTTE DES CLASSES, NON À LA LUTTE DES GÉNÉRATIONS !

Le débat a été ouvert publiquement par les médias officiels : «*Fallait-il faire tout ça pour de vieux Blancs malades ?* » Tel fut le thème d'une émission du 4 mai 2020 sur LCI.
Certains posent sans honte la question *« du choix individuel »* au lieu *« du choix collectif »* : la maladie et les décès concernant la pandémie touchent en majorité les personnes âgées (12.769 sur 25 331 en France, soit deux tiers en EHPAD et un tiers en hôpital). Ils répétaient à l'envie que la santé a un coût, comme si nous étions (je suis un senior) responsables d'avoir été malades, ils nous préparent à nous rendre coupables du trou de la Sécurité sociale. Sans scrupules ils montrent du doigt les personnes âgées accusées d'être improductives. Au-delà de la stigmatisation des personnes âgées, un tel débat met en question l'égalité des droits et leur existence même, tout en ouvrant d'ailleurs la porte à bien d'autres discriminations. Nous devrions donc assurément nous culpabiliser de ne plus travailler, sans doute comme tous les autres improductifs, les « profiteurs » des aides sociales, les étudiants, les chômeurs, les détenus… tous ceux-là même, abandonnés pendant la crise sanitaire. Ils voient dans cette crise sanitaire et dans la crise économique qui s'annonce, de nouvelles opportunités d'accroître les privilèges de la minorité déjà privilégiée. Pour eux, la croissance continue des profits n'est pas négociable et nous avons raison de crier dans les manifestations : *« Ils comptent leurs profits, on compte nos morts ! »* Qu'ils prennent garde, ce n'est pas obligatoirement un signe de force. En août 2019, une université du Medef évoquait le rejet du système et la défiance des médias par la majorité de la population.

Selon la CARMEF (Caisse autonome de retraite des médecins de France), à la fin mars, parmi les décès des 25 personnels soignants, sont concernés neuf actifs, onze retraités et un médecin en cumul emploi/retraite. Il faudrait ajouter les médecins hospitaliers qui ne sont pas inclus. Nous ne connaissons pas la réalité des décès parmi les infirmiers, aides-soignants, agents hospitaliers ou encore cadres de santé. Mais toutes et tous méritent de recevoir la prime de 1500 euros, les 300 euros d'augmentation de salaire, et voir leurs revendications aboutir.
Les aides-soignants font souvent deux CDD d'un an avant d'espérer une embauche. Les infirmières font généralement deux CDD de trois mois avant d'être « Cdisées ». Partout les effectifs sont à flux tendus et les journées sont longues.
KORIAN, géant des EPHAD privés avait prévu en février de verser 54 millions d'euros à ses actionnaires. Puis le Covid-19 arrivant, de nombreuses entreprises ont diminué ou supprimé les dividendes pendant la durée de la crise, comme par exemple son concurrent ORPEA. Pourtant dans la tourmente, KORIAN, avec 2,6 % de décès contre 1,7 % à ORPEA restait silencieux. La mobilisation sociale a fini par payer : suppression des dividendes et baisse des salaires des administrateurs.
Le lundi 25 mai, premier jour du « Ségur de la Santé », à l'appel de l' intersyndicale CGT-SUD-FO le personnel du groupe KORIAN a fait grève pour une prime « grand-âge », de véritables augmentations salariales, une majoration des heures supplémentaires et la reconnaissance du Covid-19 en maladie professionnelle pour tous. En une journée ils/elles obtiennent la promesse d'une prime de 1500 euros à recevoir en juillet. Mais deux jours plus tard, l'intersyndicale n'avait toujours pas d'information sur les conditions d'attribution que souhaite mettre en place la direction, ni sur qui seront les véritables bénéficiaires de cette prime.

Le 16 juin, les personnels des EPHAD du groupe étaient toujours mobilisés devant le siège national de KORIAN à Paris dans le VIII^{e} arrondissement. Avec le confinement imposé dans les EPHAD les résidents meurent

à petit feu, abandonnés, privés de leurs proches. Depuis le 20 avril, les familles peuvent de nouveau rendre visite à leurs parents en maison de retraite. Mais cela doit se faire en toute sécurité : distribution gratuite de masques.

Si nous exigeons la gratuité des masques protecteurs en nombre suffisant à l'ensemble de la population, et des tests de détection, nous refusons fermement les brigades Covid-19 et la violation du secret médical. Le gouvernement pense que tout s'achète. Il sait bien que certains médecins libéraux sont attachés au secret médical, le syndicat de la Médecine générale parle de trahison de l'éthique professionnelle. Le gouvernement quant à lui, tente d'acheter les médecins acceptant de participer au dépistage et au traçage de leurs patients, le tarif pour un patient positif passera à 30 euros. Il avait même envisagé une augmentation de 2 à 4 euros si le médecin donnait des renseignements sur son patient et sa cellule familiale, selon la qualité de ces renseignements, sur la traçabilité des contacts au-delà des membres du foyer. Il a finalement renoncé devant l'énormité de la proposition et le tollé des médecins.

Le 15 mai, le Président de la République a eu beau faire son mea culpa (aveu d'erreur de stratégie de ces deux dernières années et annonce d'une revalorisation des salaires) devant les infirmières des urgences de l'hôpital de La Pitié-Salpétrière, sa démagogie ne prend plus. Les actes ne suivront pas. Le Comité d'alerte sur l'évolution des dépenses d'assurance maladie vient de publier son rapport (avril). Il craint que la crise sanitaire ne provoque un dérapage des comptes et appelle *« une vigilance renouvelée pour assurer comme depuis dix ans, le respect de l'objectif des dépenses prévues dans la loi de financement 2020 »*.En clair : les dépenses pendant la crise devront être récupérées plus fortes que prévues.
Voilà qui apporte de l'eau au moulin des soignants/soignantes de l'hôpital public et des usagers solidaires qui sont toujours plus nombreux, plus déterminés, plus mobilisés comme on a pu le constater à l'occasion de la journée nationale de lutte du mardi 16 juin. Ce n'est pas la mise en scène de Macron : des médailles, ça c'est Napoléon, plus une mise à l'honneur le 14 juillet, qui va arrêter ni même ralentir le mouvement. Ce que les hospitaliers/hospitalières exigent : revalorisation des salaires, des effectifs supplémentaires, de meilleures conditions de travail et de soins, des réouvertures massives de lits et des structures extra-hospitalières autant que nécessaire.

Le 14 juillet doit être une journée de lutte. Appelons au boycott de ces cérémonies et organisons partout avec nos organisations syndicales, nos associations, des contre-défilés avec actifs, retraités, personnel de santé, de l'éducation, du public, du privé et de tous et toutes « les invisibles » qui ont fait marcher le pays, tourner la machine durant plusieurs mois souvent sans protection (éboueurs, caissières, personnels de nettoyage, facteurs …) et la population qui en a assez de cette société et cette caste de privilégiés.

Jean-Jacques Chatelux
Groupe anarchiste Salvador-Seguí

LES VIEUX ET VIEILLES : CULTURE OU NO CULTURE ?

Je n'y croyais pas, je suis passée dans le camp des vieux et des vieilles et du coup, j'écoute avec encore plus d'attention ce qui est dit sur nous. D'autant que depuis quatre mois, nous sommes à la fête… enfin, on parle de nous. Mais pas pour nous applaudir, non, mais pour égrener le nombre macabre de morts chaque soir. Car tout le monde n'est pas égal face à la Covid-19. Le virus affecte plus gravement les personnes âgées : avec un risque de 25 % pour la tranche des 70-79 ans et de près de 40 % pour celle au-dessus de 80 ans. L'âge médian de décès est donc de 84 ans, et plus de 90 % des morts dépassait les 65 ans. Les premières victimes de la Covid-19, ce sont donc les ainés.es, nous a-t-on asséné. Il fallait que nous restions à la maison, que nous désertions l'espace public, que nous n'embrassions plus nos enfants et petits-enfants – les spots continuent d'ailleurs de nous le rappeler « *quand on aime, on se protège* » – pendant que Macron, en bras de chemise pérorait à la télévision le 6 mai pour sauver la culture. Il s'adressait aux artistes et à tous ceux et celles qui font vivre ce secteur autant vital que mercantile.

Et d'ailleurs, son discours sentait le jeunisme. Il n'a pas vraiment convaincu les professionnels du secteur. En revanche, il ne s'est adressé qu'à la jeunesse, pas un mot faisant du lien avec les autres tranches d'âge. Il souhaite aider les créateurs de moins de 30 ans. Par trois fois, il a répété qu'il faut aussi aider « *nos* » enfants à accéder à la culture, notamment durant le temps des colonies de vacances. Mais rien sur les quadras, quinquas et encore moins sur les ainés.es. Bien sûr, il a été élu à moins de 40 ans mais il vit avec une femme de 67 ans, alors il devrait comprendre que l'âge ne fait rien à l'affaire, qu'on soit professionnel du secteur culturel ou qu'on soit public. Bien sûr, il pouvait se réjouir les jours suivants puisque la jeunesse reprenait du poil de la bête après des semaines confinée : le 11 mai, premier jour du déconfinement, comme le 21 juin, jour de la musique, des nuées de jeunes, sans masque, agglutinés.es, se retrouvaient dans les rues pour célébrer la liberté en toute insouciance des gestes barrière et des distances physiques pourtant répétés en boucle depuis la mi-mars.

Rappelons quand même que l'on peut être un génie à trois ans comme Mozart, mais que la grande majorité des artistes galèrent toute leur vie, et particulièrement les premières années. Combien à moins de 30 ans sont-ils au faîte de leur gloire ou au moins sur la pente ascendante ? Ne se révèle-t-on pas à tout âge mais surtout quand on se fait remarquer pour obtenir un prix, bénéficier d'appuis, être invité lors d'évènements ? Les carrières des artistes sont encore plus chaotiques que celles de la jeunesse post-études dans les filières de formation universitaire. Avant 30 ans, on se forme, on se construit, on saisit des opportunités ou pas, on émerge ou pas. Quand on est un homme, beau et fringant. Quand on est une femme, cela devient encore plus compliqué : souvent jetées comme un kleenex à l'âge où la plastique n'est plus au goût du producteur qui ne veut que de la chair fraîche ou bien de la vieille carne pour les rôles de vieille acariâtre, de grand-mère hors âge, que ce soit au théâtre ou dans le cinéma. Le Mouvement H/F lutte pour l'égalité femmes/hommes dans les arts, et interroge, au-delà des idées reçues, les mécanismes d'évaporation et l'effet de plafond de verre dans les carrières féminines : ainsi, Raphaëlle Doyon, chargée d'étude, a mené une enquête sur les parcours de comédiennes et metteuses en scène (1). Dans la préface de cette étude, Marie Buscatto alerte : *« Femmes et hommes comédien.ne.s vivent dans une précarité et une instabilité telles qu'il peut sembler difficile d'envisager de s'occuper (aussi) de lutter contre les discriminations, la priorité étant plutôt donnée à la construction de sa carrière (ou plus souvent encore, de sa survie professionnelle), notamment dans les premières années où chacun et chacune pense pouvoir tirer son épingle du jeu grâce à sa passion, son enthousiasme, sa flexibilité et son envie de réussir... »*

Si nous regardons du côté du public, encore un mauvais casting pour Macron. Car qui fréquente les salles de cinéma ou d'opéra, les théâtres, les concerts, les musées, les galeries ? Qui va dans les librairies, les bibliothèques et tout autre lieu culturel ? Qui visite les châteaux, les palais ? Les vieux et les vieilles ! Depuis des années, les seniors sont repérés pour être très actifs dans la pratique culturelle quel que soit le secteur. Le cinéma n'est plus le repère des jeunes. Le théâtre a toujours été prisé par ceux et celles qui ont la bourse suffisamment remplie et une organisation d'anticipation pour réserver. Les concerts classiques, jazz, variétés attirent plus les seniors, même si pour certaines musiques, les salles sont mixtes entre jeunes et moins jeunes. Il n'y aurait que les festivals rock et les films d'action qui seraient fréquentés par des jeunes, et encore, les ainés.es ne les boudent pas vraiment !

Alors qui va sauver la culture ? Les seniors évidemment ! Car comment ouvrir des salles sans un public d'aficionados, quel que soit son âge ? Or les seniors vivent à la fois plus vieux et en meilleure santé que les générations précédentes. Ils sont de plus en plus nombreux à faire du sport, le reprenant un peu avant la retraite et sur une durée assez longue puisque le temps de la retraite a plus que doublé depuis 1950. C'est une population hétérogène certes, avec de fortes disparités entre femmes et hommes et entre le secteur privé et le secteur public mais de fait, en moyenne, avec un pouvoir d'achat facilitant l'accès aux divers secteurs culturels. Les équipements des salles sont de plus en plus confortables. Et aujourd'hui, ce sont des générations qui lisent et sortent, car depuis 1968, la culture s'est vraiment installée dans sa diversité parmi des jeunes qui sont devenus moins jeunes, puis vieux mais qui n'ont cessé de se cultiver, car c'est la conséquence de l'accroissement continu du niveau moyen d'instruction et de la diversité de l'offre culturelle. De plus, la sociabilité des personnes âgées s'accroît particulièrement dans les associations qui proposent des activités de loisir.

Alors ni professionnels du spectacle ni ceux de la culture, ni le public quel qu'il soit ne peuvent compter sur Macron et ses sbires. Comme toute œuvre d'art et de pensée est tout entière traversée par un travail créateur, la seule alliée est la création !

Hélène Hernandez
Groupe Pierre Besnard

---

1 http://hf-idf.org/wp-content/uploads/2019/02/Doyon_HF_trajectoires_femmes_theatre.pdf

SORTIE DE CRISE

À l'heure où ces lignes seront publiées, la situation sanitaire devrait s'être améliorée (enfin on l'espère) ; en attendant, la pandémie est encore bien présente, et un point (pas final) s'impose : durant les trois premiers mois nous avons entendu ou lu tout et son contraire de la part de nos dirigeants politiques, des « spécialistes scientifiques », sans oublier un tas de « covidiots » issus des médias ; ça a été un défilé ininterrompu de tout le corps médical sur les plateaux TV, pour nous délivrer des avis sentencieux, contradictoires, chacun, chacune y allant de ses hypothèses et prévisions.

Ça a commencé avec le port non indispensable de masque (ça tombait bien, on n'en avait pas), puis obligatoire (on allait en avoir) ; même chose pour les tests de dépistage, fiables ? Pas fiables ? Pour les malades ? Pour tout le monde ? (on n'en avait pas assez non plus).

Puis le confinement. L'occasion était trop belle pour nos gouvernants : chacun chez soi (sauf pour aller bosser), interdiction de rassemblements et autres manifestations, surveillance, contrôles, hélicos, drones, géolocalisation des téléphones portables, reconnaissance faciale… Un grand bond en avant vers le 1984 orwellien, évidemment pour notre bien et juste pour la durée de l'épidémie… qu'on nous dit. Un confinement qui, s'il a freiné la circulation du virus a eu également des conséquences dans la population (dépressions, hausse vertigineuse des violences domestiques contre les femmes - et les enfants).

Et puis des questions : quel lien entre la destruction méthodique et continue de la nature (accélération de la déforestation, pollution des sols, de l'air, des cours d'eau, de la mer…) et l'apparition de nouveaux virus ces dernières années ? Quel rapport avec la propagation de ces virus par des animaux sauvages ou domestiques (marchés d'animaux vivants, élevages intensifs…)
Par la force des choses nos comportements ont changé : achats limités à l'essentiel : la bouffe. Plus de sorties (bars, restos, cinés, voyages…), magasins non alimentaires fermés, au grand dam de la société de consommation. Dégringolade de l'économie, Bourses affolées, un simple virus a réussi à faire en quelques semaines ce qu'une grève générale ne parvient pas à obtenir en plusieurs mois.
La fin du confinement marque-t-elle le retour à nos mauvaises habitudes, à la surconsommation du non-essentiel, voire de l'inutile (surtout avec la période estivale qui est commencée) ? Le retour à la vie d'avant ? Nous combattions cette vie d'avant, ce n'est pas pour accepter une vie d'après encore pire.

Une chose est sûre : notre engagement politique n'a pas été entamé par cette crise sanitaire et les deux mois de confinement. Reste maintenant la crise économique qui va en résulter et qui va nécessiter toute notre énergie pour nous opposer à la casse sociale annoncée. À l'heure où dirigeants politiques et patrons nous demandent plus d'efforts pour redresser l'économie (leur économie), la lutte des classes est plus que jamais à l'ordre du jour. Leur société capitaliste, inégalitaire, mortifère, nous n'en voulons plus. Déjà, la rue est de nouveau occupée par des manifestations diverses et variées. Déjà les forces de l'ordre bourgeois nassent, gazent et matraquent comme dans la vie d'avant. Il est temps de reprendre l'offensive. Regroupons-nous, rejoignez-nous dans les futurs combats pour l'avènement d'un monde nouveau, solidaire et libertaire.

Ramón Pino
Groupe anarchiste Salvador-Seguí

LaREMComedyClub

ÇA VOLE BAS

Où l'on apprend que le secrétaire d'État aux Transports, Jean-Baptiste Djebbari, était jusqu'en 2017 le directeur des opérations aériennes – chef des pilotes – de la compagnie d'aviation privée luxembourgeoise **Jetfly**, qui ne payait pas en France les cotisations sociales de ses pilotes y résidant. Pratique sournoise chère au néolibéralisme visant à abaisser les coûts de production en écrasant la rémunération des travailleurs. Où l'on apprend encore que M. Djebbari était à cette même époque expert judiciaire auprès de la Cour d'appel de Paris en matière de transport aérien, et intervenait notamment sur les sujets de « Lutte contre le travail illégal et dissimulé ».

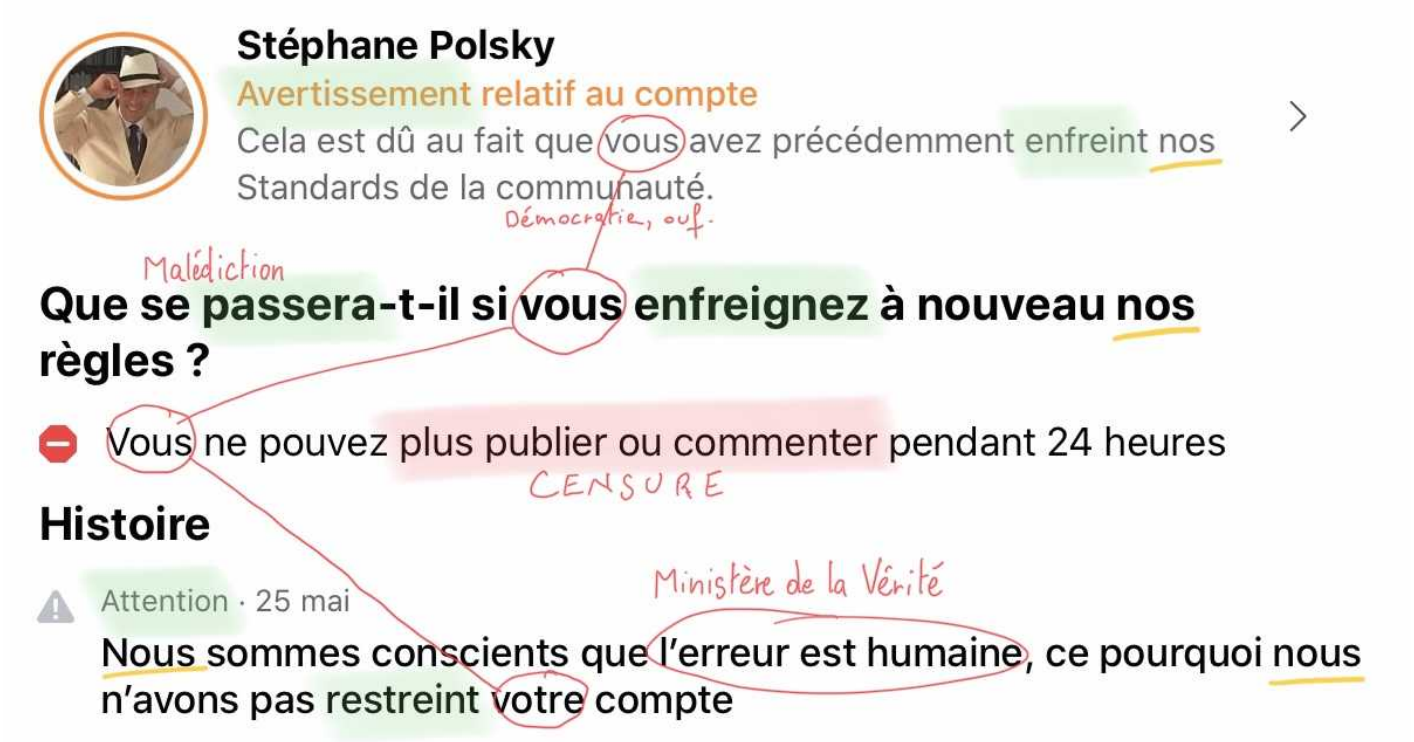
« *A une époque de la supercherie universelle, dire la vérité est un acte révolutionnaire* »

– George Orwell –

#LaREMComedyClub

Bérangère ROZEZ

RÉVOLUTION HAS COME



Censuré par Facebook. Banal honneur. Pour avoir commenté en ces termes une publication exhortant les victimes de violences policières à déposer plainte : *« Il n'y en aura jamais assez pour qu'une seule aboutisse. Guillotine. »* Le mot guillotine déposé en plus, comme une offrande, certes. Il faut dire que Zuckerberg a vu Macron, c'était en mai 2018. Entre autres conséquences, donc, au pays de la Terreur, ce mot de « guillotine » invisibilisé, ce symbole écarté de la révolution possible. Orwell, quoi. Big Brother, sa politique de réduction du vocabulaire, et in fine un sens logique altéré où le mot « révolution » revêt un sens laudatif dans le programme d'un candidat élu, mais péjoratif aussitôt qu'il est prononcé par un altermondialiste, un ennemi du Parti. Et un peuple hébété, assujetti par les mots. 2020 est 1984. *Revolution has come.*

Dans un habile tour de passe-passe musical, Camélia Jordana appelait il y a peu à « prendre les armes ». Ses mots étaient ceux d'une chanson du mouvement révolutionnaire américain Black Panther Party datant de 1968. Elle aurait pu entonner La Marseillaise : *Aux armes, citoyens ! Formez vos bataillons !* Elle a choisi de reprendre, au micro, au milieu d'une foule dressée de plusieurs milliers de personnes, et en anglais dans le texte : *Revolution has come ! Time to pick up the gun !* « La révolution est arrivée ! Il est temps de prendre les armes ! » Sans appeler au meurtre : *Off the pigs !* « Dehors, cochons de flics ! », n'a-t-elle pas continué. Il faut dire pourtant que le sort depuis peu dévolu aux Blancs des centres de la mondialisation est celui, établi de longue date, traditionnel pourrions-nous dire avec cynisme, des Noirs des quartiers populaires. 2020 est 1968 aux États-Unis. *Revolution has come.*

À partir du moment où les huiles coupables de la grande glissade globale vers l'autoritarisme identifient notre *société libérale aux possibles contre-pouvoirs pourvu qu'ils ne fédèrent pas trop* à la « démocratie » : qui, sinon un néofasciste, pourrait-il en souhaiter la chute ? Ainsi continue-t-on de nommer démocratie un régime politique où le droit de vote n'est plus qu'un serment d'allégeance à une autocratie sans autorité dont la domination tient à la seule légitimité de cet avatar de plébiscite : le suffrage universel direct. Les barrières fixées au sol début 2017 devant le palais de l'Élysée en attestent : elles évoquent les douves qui entouraient les châteaux forts. Mais contrairement aux châteaux forts, où les villageois se réfugiaient pour se protéger de l'ennemi, entre les deux trottoirs de la rue du Faubourg Saint-Honoré aucun pont-levis ne se baisse que pour les courtisans et les bouffons ; tenue à distance, gardée à vue, la roture : l'ennemi, c'est elle. Du souverain de l'Ancien Régime à celui d'aujourd'hui, c'est donc pire. Un roi fort, un président fort ; hier une aristocratie, aujourd'hui une ploutocratie ; jadis des pouvoirs concentrés dans une seule main, à présent des pouvoirs séparés – sur le papier ; Dieu d'un côté, des oligarques de l'autre ; des courtisans et des prêteurs ; des deux côtés l'endogamie politico-économique ; et pour la populace, des taxes, des impôts, toujours, et ces objurgations rituelles auxquelles elle cède à obéir sans trop grogner au nouveau pater désigné, un grand patron très cher payé qui promet de la mettre au travail. 2020 est 1789. *Revolution has come.*

À l'école nationale, les enfants n'apprennent par cœur ces dates, 1789, 1830, 1848, 1870, et 1936 encore, et 68, que tant qu'elles sont choses du passé – afin de bien appréhender l'extrême beauté de leur époque, la chance qu'ils ont d'avoir un chef tout dévoué à l'Histoire de France ; le contester, ce chef, ce serait déchirer du roman national la page du Siècle des Révolutions. Voilà pourquoi, dans la pratique, devenus adultes ces mêmes enfants sont priés de les oublier, ces dates. Que 2020 arrive et les leur remémore. Dehors, piques, fourches et transpalettes ! Révolution *aç comme* ! *Some people get their kicks Steppin' on dreams,* « Il y en a qui sont ravis de fouler un rêve aux pieds », chante Frank Sinatra dans le film *Joker*, de Todd Phillips (2019). Cet opus pré-apocalyptique est un film d'anticipation actuel, un chef-d'œuvre d'observation. Sa fin, le chaos, nous l'appelons de nos vœux. Il y a toujours une suite. *Ordo ab chao.*

STÉPHANE POLSKY
Liaison William Morris
de la Fédération anarchiste

ET APRÈS ?

Le pays poursuit son déconfinement progressif, certains espérant un retour rapide à une vie « normale », d'autres songeant à un monde d'après « meilleur » sans parvenir à le définir. Quelles seraient les conséquences sur l'environnement d'un retour à cette vie normalisée, continuum figé dans un système caduc ? Ne pourrait-on pas envisager une autre façon de vivre et de coexister dans un système d'interconnexions respectueuses de ce qui est et de ce que nous sommes ?

L'impact du confinement sur l'environnement
Pendant le confinement la faune sauvage a réinvesti de façon inédite des zones qu'elle avait trop souvent désertées sous l'effet de l'activité humaine. On a pu ainsi observer des daims dans les rues de Boissy-Saint-Léger, des phoques sur les plages de Berck, deux rorquals près des côtes marseillaises… La consommation a baissé, les déplacements aussi. Les émissions de CO_2 ont diminué en conséquence, tout comme la pollution atmosphérique et sonore. Le confinement a eu des effets bénéfiques sur l'environnement, information relayée par un grand nombre de médias, utilisant souvent la même rhétorique pour constater béatement que « la nature a repris ses droits ».

Une nature en sursis
Dire que « la nature reprend ses droits » apparait une formule fallacieuse. La nature n'a jamais cédé aucun droit. N'étant pas un être intentionnel, la nature ne peut en effet rien affirmer, ni décider, ni donner son droit à qui que ce soit. Le droit de nature qui se confond avec la force d'exister – de chaque être et de la nature elle-même – n'est en rien un sujet de droit. Pour autant, il ne s'agit pas de cautionner l'exploitation massive de la nature, mais d'être en mesure d'y vivre sans la détruire.
Pendant le confinement, la faune sauvage a semblé perdre l'habitude de la présence humaine. Et il est fort à redouter, comme le souligne Pierre-Edouard Guillain, directeur de l'agence Ile-de-France Est de l'Office national des forêts (ONF), qu'elle « sera plus sensible au dérangement ». L'ONF recommande ainsi aux promeneurs de ne pas se retrouver au même endroit afin de ne pas déranger les animaux récemment installés et « de se cantonner aux emplacements de parkings et des entrées forestières. » Quant à la Ligue pour la Protection des Oiseaux (LPO), elle suggère aux marcheurs de faire preuve de précautions dans le but « d'éviter une hécatombe », par « la destruction involontaire d'animaux et de plantes sauvages qui ont investi certains espaces pendant le confinement. »
Des recommandations certes salutaires, mais insuffisantes pour espérer un retour réel de la biodiversité et une régénération durable des écosystèmes.

Changer notre rapport à la vie
La domination de l'être humain sur la nature semble légitimer son emprise implacable sur elle. De même que les hommes, la nature est convertie en marchandise, en un matériau à transformer et à vendre. Le libéralisme nomme ces processus « croissance », « société industrielle » ou encore « société de consommation ». Mais à la racine du phénomène, on trouve toujours la domination de l'homme sur l'homme. Comme l'a écrit Murray Bookchin : « La mise en coupe réglée de la terre par le capital accompagne la mise en coupe réglée de l'esprit humain par le marché. La terminologie libérale ne vise qu'à camoufler la signification sociale de la crise écologique. »
Il devient crucial de rompre avec cette conception du monde basée sur une mondialisation ultralibérale et hyper-consumériste, soutenue par une idéologie productiviste de l'économie. Plutôt que de parler de droit à la nature, c'est notre rapport à la vie qu'il nous appartient de refaçonner. La décroissance temporaire nous invite à repenser notre modèle de société ; une société qui s'appuierait sur une décroissance pérenne, dans le respect des vivants et leur singularité.
La pandémie actuelle n'est qu'une facette de la crise anthropogénique – créée par l'homme lui-même –, le réchauffement climatique, l'extinction massive d'espèces animales, la disparition des forêts tropicales en sont d'autres. Tous ces phénomènes sont étroitement liés. Le Coronavirus nous met face à une crise civilisationnelle et structurelle si vaste que l'unique stratégie viable sera celle qui prendra en compte et soignera la façon dont nous habitons la planète. « Ce nouveau sens de l'unité exprimera une harmonie d'intérêts entre les individus et entre la société et la nature. »
Il s'agit bien là de s'engager au-delà des pseudos remèdes techno-industriels, simples placebos, dans une réelle mutation systémique radicale qui permettra de résorber les aberrations et les injustices sociales, économiques et écologiques.
« S'il importe que la société anarchiste soit décentralisée, ce n'est pas seulement pour établir durablement des rapports harmonieux entre l'humain et la nature, mais aussi pour fournir une nouvelle dimension à l'harmonie entre les humains. »

Si les sociétés ne réagissent pas et n'opèrent pas de changement de paradigme, il est à penser que l'humanité toute entière subira les revers de ses choix ou de ses non-choix –, par la recrudescence et la convergence de crises toutes à la fois sanitaires, sociales, écologiques et économiques.

Bérangère ROZEZ

LaREMComedyClub

JEAN-MIMI VS ÉDOUARD

Tandis que le gouvernement lance la deuxième phase du déconfinement visant à rebooster l'activité économique – youpi hourra on applaudit haut les mains –, Sir Édouard prêche pour un retour à la normale des cours dans les écoles dès ce mois de juin. Pendant ce temps, Jean-Mimi annonce qu'il n'y aura aucun allègement du protocole sanitaire dans les établissements scolaires d'ici la rentrée scolaire. Entre l'information-confusion, l'information-contradiction, l'information-divergence, l'information-dissonance… on y perd son latin, son temps, sa patience, ses nerfs – la liste est longue et cette brève doit être courte. Bref, j'aurais bien aimé avoir l'avis de Sibeth sur le sujet.

Histoire d'éclairer tout ça…

#LaREMComedyClub

BRÈVE (1) POUR LA RÉHABILITATION D'UNE PENSÉE NON INSTITUTIONNELLE

Ce texte reprend une réaction publiée sur la liste pédagogie solidaire en réponse au message d'un collègue enseignant (2) intitulé « 11 mai ??? » : suite à l'annonce présidentielle du 13 avril 2020 fixant le déconfinement et la reprise scolaire, il y soulevait le mensonge de la « continuité pédagogique », l'instrumentalisation des inégalités sociales, l'absence d'anticipation sanitaire, et le cynisme de la hiérarchie.

L'intervention du Ministre de l'Éducation lors des questions au gouvernement le 14 avril 2020 (3) confirme cette lecture, et dénote plus avant un traitement problématique des événements, à travers la mise en avant d'un historicisme (la Crise comme explication déterminante de l'Histoire de l'humanité) qui tente de balayer toute historicité : l'existence d'une politique éducative génératrice d'inégalités sociales et la gestion alarmante de la crise sanitaire par le gouvernement.

Ainsi, le "désastre social" a été accentué dramatiquement par la réforme des rythmes scolaires (de l'école maternelle à Parcoursup !) mise en œuvre par un gouvernement qui ne cesse d'infantiliser les classes populaires (moins capables de porter un masque qu'un enfant de 4 ans, ayant besoin d'une attestation de leur employeur pour aller travailler, etc.), et remet en cause le métier des enseignants (héroïsés comme les soignants, mais pour leurs performances numériques, ou leur rapport à l'obéissance).

Dans ce cadre, une école "facteur de résilience" (B. Cyrulnik, J-M. Blanquer ; 2018) ou de la "sélection darwinienne" (A. Petit, directeur du CNRS ; 2019), c'est, finalement, la même chose. Cela sous-entend que l'École n'est plus un lieu où apprendre à égalité, en coopération, mais où les élèves et les étudiants apprendraient à incorporer (par voie de « résilience ») une conception totalitaire de l'être humain : la Crise (4) aligne les événements de l'histoire personnelle à une conception évolutionniste de l'Histoire ; l'être humain est ramené à son traumatisme et jamais considéré comme le sujet d'une histoire, plurielle par ses cultures.

Et de fait, épidémies, guerres, inégalités sociales sont traitées sur le même modèle à travers la mise en œuvre d'une Pédagogie d'urgence, qui par-delà les beaux discours, vise un « retour à la normale » (une « institutionnalisation ») dans lequel l'outil numérique joue un rôle d'étonnement central (5)(6), en se substituant à la capacité d'invention propre aux êtres humains. Cette capacité d'invention a été mise en avant par C. Darwin dans *la Descendance de l'homme* (Tort, 1983 (7)) et se situe à la base des démarches d'auto-socio-construction des savoirs (Huber, 2007 (8)) largement discréditées par le ministère de l'Éducation depuis 2008.

A travers une ligne globalisée, nous nous sommes habitués progressivement à la réforme des représentations du rôle de l'école (9) : sous prétexte que l'école représente aussi un lieu de reproduction sociale, celle-ci n'a plus vocation à lutter contre cette reproduction par ses pratiques ; le constructivisme s'oppose historiquement aux théories du développement naturel, innéistes et racistes. Qu'en est-il aujourd'hui du pari philosophique du Tous capables (à travers ses différentes formulations) visant la progression et la réussite scolaire de tous les élèves quel que soit le milieu social ? A quelles conditions l'école peut-être avoir lieu ? De quoi l'École est-elle le lieu ?

Parce que la relation pédagogique ne peut pas sortir indemne indéfiniment d'une situation généralisée de maltraitance, ni sur le plan du rapport au savoir, ni sur le plan d'une autorité vouée à devenir « transcendante » : si l'attitude philosophique est réduite à une dimension spirituelle par la clique des idéologues officiels désormais acquis à l'idée de « transition » (10), notre problème semble d'établir ensemble comment ne pas se laisser prendre à des « éthiques » qui nous somment d'agir comme si le brouillage des espaces relationnels (l'intrusion de l'État dans l'intimité des familles par l'intermédiaire du professeur) était la normalité souhaitée. Parmi ces éthiques, la généralisation du Care (éthique de la sollicitude et du soin) a tout pour séduire, cependant celle-ci nous somme d'adhérer à l'idée d'une Crise perpétuelle, qui s'oppose à celle de Révolution perpétuelle (et permanente).

Quelles pratiques pour quelles sociétés ?
En tant qu'éducatrice, au sens large, il me semble fondamental que nous nous réappropriions les termes de la révolution qui se joue (11) et réinventions nos métiers, hors des logiques d'intérêt corporatistes et interpersonnelles, et des injonctions de la hiérarchie : « Nous pensons donc que le processus révolutionnaire doit être une action culturelle dialogique qui se prolonge en « révolution culturelle » après l'accession au pouvoir. Et nous jugeons indispensable, tout au long du processus, un effort sérieux et profond de conscientisation par lequel les hommes, dans une praxis véritable, dépassent l'état d'objets, d'êtres dominés, et deviennent des sujets de l'histoire. [...] Au fur et à mesure qu'ensemble, les leaders et le peuple deviennent critiques, la révolution se défend plus facilement contre le risque des bureaucratismes qui conduisent à de nouvelles formes d'oppression et d'« invasion » » (Paolo Freire, 1974).

Comment rendre lisible les dérives autoritaires de cette transformation pédagogique ? Comment réaffirmer, face à une École qui n'aurait plus de lieu, une autre conception de l'éducation, dans et hors la classe, qui interrogerait aussi le « lieu de la culture (12)» ? Parce que le lieu depuis lequel nous écrivons et nous adressons à l'autre n'est pas anodin… Ah quelle utopie !

Eloïse Durand

1) Un texte plus long est paru sur le site du GFEN (Comment faire collectif en temps de confinement ?) : http://www.gfen.asso.fr/fr/collectif_educatif_confinement
2)
2) Sylvain Grandserre, Amis journalistes, si vous croisez notre Ministre : *https://blogs.mediapart.fr/grand-serre/blog/140520/amis-journalistes-si-vous-croisez-notre-ministre*

3) « Lors des questions d'actualité au gouvernement, Jean-Michel Blanquer a justifié la décision de rouvrir les classes par une nécessité sociale : « Si nous ne finissons pas le confinement suffisamment tôt, il y aura des désastres sociaux pour les élèves les plus éloignés de l'école » a prévenu le ministre »,
https://www.publicsenat.fr/article/parlementaire/jean-michel-blanquer-il-faut-rouvrir-les-classes-pour-eviter-des-desastres

4) La Crise renvoie ici au concept de Trauma conceptualisé par l'anthroposophie : https://www.freunde-waldorf.de/en/emergency-pedagogy/background/trauma/ et plébiscité par B. Cyrulnik (« expert » sur les questions d'éducation du gouvernement, notamment « Assises de la maternelle » et « 1000 premiers jours de l'enfant »).

5) Chaire Unesco de Développement curriculaire, The conversation, 13 avril 2020 : https://theconversation.com/les-systemes-educatifs-sont-en-crise-partout-sur-la-planete-voici-comment-ils-se-releveront-135377

6) J-M Blanquer cite l'Unesco dans Les 4 vérités, 15/04/20 : https://www.youtube.com/watch?v=FujVu9pUN7M

7) Voir la notion d'« effet réversif de l'évolution » : www.charlesdarwin.fr/dico_arti.html

8) « L'auto-socio-construction a commencé comme une compétence collective. (…), une compétence est la combinaison de plusieurs ressources pour faire face à un problème (récurrent) dans son activité particulièrement professionnelle », in Concevoir, construire et utiliser un outil pédagogique.

9) Le petit « livre orange » des bonnes pratiques distribués aux enseignants en 2018 a signé la fin de la liberté pédagogique, et la mise au ban des pédagogies d'émancipation : https://eduscol.education.fr/cid144902/guides-vademecum-pour-les-apprentissages-au-ce1.html

10) Dans Les sept savoirs nécessaires à l'éducation du futur (Unesco, 2000), E. Morin adhère à l'effondrement du système d'autorité et propose de réformer notre système de représentations en faveur d'un spiritualisme : « l'interdiction des sanctions et le refus de l'autorité minent l'édifice et conduisent à une perte de confiance dans l'institution et dans le système scolaire » ; « Éduquer pour comprendre les mathématiques ou telle discipline est une chose ; éduquer pour la compréhension humaine en est une autre. L'on retrouve ici la mission proprement spirituelle de l'éducation : enseigner la compréhension entre les personnes comme condition et garant de la solidarité intellectuelle et morale de l'humanité » ; « La reliance doit se substituer à la disjonction et appeler à la « symbiosophie », la sagesse de vivre ensemble » ; « L'éducation du futur devra apprendre une éthique de la compréhension planétaire » ; etc.

11) https://indar-beltza.org/prendre-la-mesure-de-la-revolution-qui-se-joue/

12) https://cultureamainnue.fr/2015/12/08/les-lieux-de-la-culture-une-articulation-de-soi-a-lautre/

L'ART ET LA MANIÈRE DE BROSSER DANS LE SENS DU POIL

Dans une longue tribune publiée jeudi 4 juin dans la *Revue politique et parlementaire*, Marine Le Pen déclare sa ferveur au « grand homme » qu'était le Général de Gaulle, affirmant que seul le Rassemblement national (RN) défend désormais « sa ligne ». Jolie manœuvre pour enjoliver son parti et afficher un nouveau visage gaulliste afin de plaire plus largement à la droite, en vue des présidentielles. Marie Le Pen gaulliste… Macron socialiste… Et Collomb… lui, on ne sait plus très bien…

Bref, tous dans le même panier, tous dans le même système. Qui n'a pas envie de mettre un bon coup de pied dans la fourmilière ?

« *Le langage politique est destiné à rendre vraisemblables les mensonges, respectables les meurtres, et à donner l'apparence de la solidité à ce qui n'est que vent.* » – George Orwell.

« *Le pouvoir est maudit, c'est pour cela que je suis anarchiste.* » – Louise Michel

#TousDansLeMêmePanier #PolitiqueComedyClub

Bérangère ROZEZ

MÉMOIRES NUMÉRIQUES

Ou comment la folie ordinaire peut s'emparer d'un humain confronté à la programmation numérique...

Par delà la programmation numérique - Contre l'Ubérisation de l'homme et de la société

Les nouvelles technologies de communication créées via les nouvelles start-up californiennes (voire européennes) et pilotées par ordinateur à distance ou Wifi avec leurs applications téléchargeables sur nos téléphones portables sont censées nous aider à résoudre des problèmes liés à notre quotidien et à notre vie sociale (emploi, administration, téléphone, énergie, santé, urgences médicales, dépannage et réparation de toute sorte, achats en ligne, liens sociaux, etc).

Nous pouvons soi-disant nous passer grâce à ces applications téléchargeables de l'intervention d'un technicien (en cas de panne ou de problème domestique) ; technicien qui facturera son déplacement et son intervention, donc nous pourrons être autonomes…

Je ne crois pas que ce « scénario du futur monde connecté » soit fait pour nous aider réellement. Aujourd'hui ce scénario ne fait qu'aggraver le fossé générationnel ou social, créer du chômage, diviser les syndicats et menacer de déclencher une guerre civile. C'est ce que le philosophe Bernard Stiegler appelle « la disruption (1) ».

L'impossibilité de communiquer humainement sans passer par autre chose qu'un téléphone portable ou un ordinateur pour résoudre ces problèmes domestiques ou sociaux a engendré ressentiment, rancœur, animosité puis une immense frustration, celle qui mène à la violence et à la haine de l'autre.

Ceux qui savent utiliser les nouvelles technologies de communication peuvent s'adapter à ce monde qu'on nous a préparé, monde du tout connecté donc monde où plus rien ne passe désormais par l'homme mais bien par la machine cybernétique. Les « cybernautes » sont devenus les maîtres et peuvent alors dominer les autres, ceux qui n'y ont pas accès. Maîtres d'abord par leur pouvoir financier décuplé mais aussi parce que sans les non-connectés dont ils ont besoin pourtant pour accomplir les tâches qu'ils ne peuvent faire sans eux (les travaux dits manuels), ils doivent les employer à demeure…

Actuellement, ceux qui sont exclus du monde connecté soit deviennent fous, soit se révoltent (on en a un exemple frappant avec le mouvement des Gilets jaunes), soit se suicident, soit fuient vers d'autres pays, soit s'isolent et deviennent alors des errants non connectés ou de futurs extrémistes.

Voilà donc le monde que l'on nous prépare si nous n'y prenons pas garde, un monde sans plus aucun lien avec nous-mêmes et avec notre besoin de spiritualité et de partage, de contes et de veillées, de regards vers les étoiles et la voie lactée, de fêtes et de brocantes. L'ordinateur a bel et bien ce pouvoir de créer deux nouvelles races : celles des dominants virtuels et connectés et celle des dominés qui seront à leur service ; en somme de nouveaux esclaves cybernétiques…

Depuis la pandémie actuelle, due à la propagation du nouveau Coronavirus, appelée par les chercheurs et scientifiques d'un nom de code presque militaire Covid-19, le télétravail s'est développé outre mesure à cause du confinement et n'a fait qu'isoler encore plus les « non connectés » qui n'ont ni ordinateur ni connexion internet ni téléphone portable.

Ceux par contre qui possèdent un ordinateur, une connexion, un téléphone portable et qui par obligation de leur employeur sont appelés à demeurer chez eux pour travailler à distance sont coupés de toutes relations humaines extérieures, sauf au travers de leurs écrans. Ce sont des relations de « service » et non des relations humaines. Comment ne pas faire naître alors des symptômes d'autisme et n'avoir avec l'extérieur qu'une relation technique sans affect et surtout teintée de peur et même parfois de panique d'attraper le virus ? Virus très largement médiatisé du matin au soir avec radio, télévision, journaux, quitte à vous amener à l'écœurement, au dégoût, à la névrose ou à la folie.

Il n'y a qu'à voir les cabinets des psychiatres et des psychologues après le confinement. Le résultat d'un isolement forcé dans un environnement déterminé et « fini » sans horizon et sans possibilité de se projeter « hors » de soi, sauf à heure fixe avec une attestation, la sensation de n'avoir pour avenir que l'incertitude du lendemain, la peur, l'angoisse, le stress, le mal-être ; toutes ces maladies de l'esprit sont en fait liées à une impuissance psychique que l'on nous a infligée depuis longtemps : celle de ne pas savoir reconnaître notre âme et dialoguer avec elle, de simplement savoir que nous les humains ne sommes pas destinés à n'être que des prolongations d'une puissance cybernétique phénoménale que nous serons de toute manière incapables de maîtriser puisque nous ne pouvons pas dépasser la vitesse de la lumière. Et le vrai responsable de l'accroissement de cette impuissance psychique est l'environnement cybernétique qui nous a littéralement ligotés à nos écrans. Nous ne sommes plus que des « prothèses » informatiques, des pilotes de logiciels, des unités numériques, des cobayes de la science.

Dans les foyers et dans les familles, plus de dialogue, plus d'échange, uniquement des tablettes et des portables pour ne pas se trouver en face l'un de l'autre, échappant ainsi au rituel tribal de la réunion de famille, qui est, il est vrai parfois teintée de prise de pouvoir ou de règlement de compte. Ton seul véritable ami sera donc ton smartphone puisque lui seul te comprend, te connaît et sait même anticiper sur tes désirs. Le smartphone fera de toi un petit dieu indépendant et invulnérable, décuplera ton sentiment d'avoir l'impression d'être ton propre maître en totale liberté d'action et de conscience. C'est ainsi que s'est développée chez les adolescents cette dépendance affective, cette addiction. Même avec les enfants à qui l'on offre à Noël de faux smartphones en plastique pour faire comme les grands, les habituant dès leur plus jeune âge à cette future dépendance…

Mais lorsque Bernard Stiegler parle de disruption, il s'adresse tout d'abord aux dirigeants, qu'ils soient politiques ou économiques, à ceux qui voudraient bien pouvoir contrôler ce flux ininterrompu d'informations mais qui de toute manière arrivent toujours trop tard, puisque la technologie de la disruption consiste en une technologie de rupture avec une technologie trop ancienne pour la remplacer par une autre plus innovante et qui donc dominera le marché.

Donc notre société est folle, elle est devenue même toxique, polluante, prédatrice, déshumanisée et incapable de nous aider à nous relier à nous-mêmes. Le seul refuge, nous pouvons le trouver en nous recentrant sur ce que nous avons de plus précieux : la conscience. Notre conscience une et indivisible nous permet d'exister à part entière en développant nos facultés créatrices, en utilisant les supports informatiques non pas comme des prothèses mais comme des outils qui prolongent notre intelligence.

Par Guillaume (groupe Fresnes-Antony)

1) faille socio-temporelle entre la nature humaine qui est programmée selon un code génétique qui ne nous appartient pas mais qui appartient au divin et la machine cybernétique que nous avons-nous-mêmes créée pour nous auto-programmer.

LIENS INTERNET

Bernard Stiegler « Dans la disruption, comment de pas devenir fou » http://www.editionslesliensquiliberent.fr/livre-Dans_la_disruption-484-1-1-0-1.html
https://www.rendezvousdesfuturs.com/emissions/bernard-stiegler-disruption-ne-devenir-fou/
https://logontime.fr/disruption-numerique/

Sur wikipédia [1] : [1]
https://fr.wikipedia.org/wiki/Bernard_Stiegler

LEXIQUE

Cybernétique : Science des communications et de la régulation dans l'être vivant et la machine. La cybernétique est à l'origine de l'informatique.

Disruption : Ouverture brusque d'un circuit électrique.

Scientifique : Technologie de rupture (une technologie de rupture dite aussi rupture d'innovation est une innovation technologique qui porte sur un produit ou un service et qui finit par remplacer une technologie dominante sur un marché.

LaREMComedyClub

PLUIE DE MILLIARDS

7 milliards d'Euros de prêts garantis par l'État pour Air France. « *Il faut sauver notre compagnie nationale* », estime le ministre de l'Économie Bruno Le Maire – Air France ex-compagnie nationale mise en Bourse en 1999…
5 milliards d'euros de prêts garantis par l'État pour Renault qui pourrait fermer certains sites pour « *adapter son outil de production* », selon Bruno Le Maire. Au nom de la compétitivité tricolore – cocorico –, le ministre entérine la nécessité de supprimer des emplois… Des chèques en blanc sans contrepartie. Aucun engagement, aucun suivi prévus sur l'usage des aides reçues. Rien pour l'environnement, rien pour le social.

Des milliards à foison et des licenciements à l'horizon…
#LaREMComedyClub #UneEpoqueFormidable

LE CAPITALISME PATRIARCAL

Silvia Federici est née en 1942 à Parme en Italie. Professeur de philosophie politique et d'études internationales, elle enseigne à l'université de Port Harcourt au Nigéria puis à celle d'Hosfra, à Long Island dans l'État de New York. Elle s'inscrit dans la tradition du féminisme autonome, c'est-à-dire se détachant du marxisme en affirmant sa radicalité. Elle est co-fondatrice du *Committee for Academic Freedom in Africa* (CAFA), et de l'*International Feminist Collective*, participe à l'organisation de la *Wages for Housework campaign*, « Campagne pour un salaire au travail ménager » et s'oppose à la peine de mort au sein de *Radical Philosophy Association,* Association de philosophie radicale.

Il est difficile de parler de l'ouvrage *Le capitalisme patriarcal* (1) sans évoquer le magistral livre *Caliban et la Sorcière - Femmes, corps et accumulation primitive* (2). En Effet, Silvia Federici revisite le moment historique de la transition entre féodalisme et capitalisme, en introduisant la perspective de l'histoire des femmes. Au Moyen-Âge, grèves de loyers et des taxes, hérésies millénaristes, libération sexuelle et luttes des femmes pour le contrôle des naissances, telles sont les révoltes des humbles en Europe entre le XII^{e} et le XVIII^{e} siècle. Mais la contre-révolution, dans cette période, vient poser les origines du patriarcat moderne contre la vague croissante du communalisme. Un monde nouveau naissait, il privatise les biens autrefois collectifs, transformant les rapports de travail et les relations de genre. Il utilise alors des millions d'esclaves pour accaparer les ressources du Nouveau Monde au profit de la vieille Europe. Et en même temps, organise un asservissement systématique des femmes par la discipline des corps féminins assignés à la reproduction mais aussi torturés et brûlés comme autant de signaux terrifiants pour un anéantissement social, et condamnés par l'institutionnalisation du viol et de la prostitution. Esclaves et femmes, nécessaires, autant les uns que les autres, à l'accumulation de richesse au service du capital.

Marx avait oublié la dimension patriarcale du capitalisme

Dans *Le capitalisme patriarcal*, Silvia Federici reprend sa critique de Marx, en creusant dans cette pensée ce qui est utile à un mouvement de libération et de changement social tant pour les femmes que pour l'ensemble de la société. Ainsi dans *Le Capital*, Marx « *n'avait pas grand-chose à dire sur le genre et la famille* ». Elle propose d'explorer les points aveugles de la pensée du philosophe allemand, qui n'a pas su prendre en compte toute la complexité du travail féminin, du foyer à l'usine. « *Marx ne reconnaît jamais qu'il faut du travail, le travail de reproduction, pour cuisiner, pour nettoyer, pour procréer* ». Alors qu'il dénonçait l'exploitation des femmes dans le travail industriel, jamais il n'a abordé le problème de la reproduction, la relation à la famille, à la procréation. Les féministes, dans les années 1970, comme Christine Delphy, pensent que ce travail domestique est bien un type particulier de production : les femmes produisent les personnes qui vont produire la marchandise. Même si c'est invisible, elles travaillent pour reproduire la vie.

De la même façon, Marx élude la question de la prostitution. Pour lui, le travail se divise entre l'intellectuel et le manuel : il n'a pas intégré de dimension sexuelle. Il a donc manqué la signification politique du salaire. Le prolétariat est divisé entre salariés et non-salariés et a créé des hiérarchies en son sein. Les femmes ont, elles, fourni une importante main-d'œuvre gratuite aux classes dominantes. Et elles sont devenues dépendantes économiquement des hommes, renforçant une profonde inégalité qui va s'accentuer au XIX^{e} siècle : le passage de l'industrie légère, comme par exemple le textile, à lourde, comme les aciéries et les charbonnages, a requis le besoin d'une nouvelle main-d'œuvre, des hommes robustes.

L'invention de la ménagère et le développement de la prostitution

Le travail domestique est une construction récente « *qui date de la dernière partie du XIX^{e} et des premières décennies du XX^{e} siècle, quand, sous la pression de l'insurrection de la classe ouvrière et pour répondre au besoin de main-d'œuvre plus productive, la classe capitaliste d'Angleterre et des Etats-Unis a engagé une réforme du travail qui a transformé non seulement l'usine, mais aussi la collectivité et le foyer et en premier lieu la position sociale des femmes.* » : la création de la ménagère à plein temps ! Travail gratuit des femmes au foyer, et salaire masculin subvenant aux besoins de toute la famille. Alors, le capitalisme va expulser les femmes hors de l'usine, soutenu par la majorité des syndicats, le travail de nuit est interdit pour les femmes et les enfants, au nom de leur protection. La stratégie de la classe dominante va ériger la femme au foyer comme modèle de vertu. Mais en même temps, dans le monde qui s'industrialise le même phénomène qu'en France : oppression et servitude caractérisent le million d'employées de maison (3), misère et discrimination guère plus enviable s'imposent à l'autre million d'ouvrières à domicile (4). Avec l'industrialisation, la prostitution explose, à la fois fausse réponse aux hommes exténués par leur journée de travail et, à la fois condition obligée pour les femmes croulant sous la misère n'arrivant pas à nourrir leur famille avec d'indignes salaires ou paiements de travail à façon, telle Fantine, dans Les Misérables, mère prostituée vendant ses cheveux et ses dents pour donner à manger à sa fille. Amour conjugal et instant maternel ! D'où la réglementation de la prostitution et la séparation entre mère-épouse et ouvrière-prostituée : le sexe pour la procréation de petits d'hommes, le sexe pour le plaisir des hommes.

Il en a fallu des mouvements de protestation pour reconnaître la violence domestique faite aux femmes. Silvia Federici dit que, la plupart du temps, cette violence est due au fait que les femmes refusent de faire une tâche ménagère ou de coucher avec leur conjoint. Le capitalisme a organisé la famille de telle sorte que cette violence devienne possible et légitimée. Jamais le capitalisme n'offrira une source de progrès et d'émancipation ! Ne comptons que sur nous-mêmes pour combattre tant le capitalisme que le patriarcat !

Hélène Hernandez
Groupe Pierre Besnard

---

1) Silvia Federici, *Le capitalisme patriarcal*, La Fabrique Editions, 2020.
2) Silvia Federici, *Caliban et la Sorcière - Femmes, corps et accumulation primitive*, Entremonde, 2017.
3) Geneviève Fraisse, *Femmes toutes mains. Essai sur le service domestique*, Seuil, 1979.
4) Colette Avrane, *Ouvrières à domicile. Le combat pour un salaire minimum sous la Troisième République*, PUR, 2013.

Sauf le livre de Geneviève Fraisse, les trois autres livres sont en vente à la Librairie Publico.

TÉLÉTRAVAILLER

Le verbe « télétravailler » vient de faire son entrée dans la nouvelle édition du *Petit Robert*, un an après celle du mot « télétravailleur » dans *Le Larousse*. Or, selon la linguiste Aurore Vincenti, les premières occurrences du « télétravail » apparaissent à la fin des années 1970 (*Dis-moi Robert*, 1er mai 2020).

En effet, on le trouve associé à l'automation et à l'informatique sous la plume de l'économiste Robert Fossaert (*La Société*, 1977). Pour sa part, Alain Faujas l'emploie, entre guillemets, à une époque marquée par le développement rapide de l'automatisation – on parle alors du Télétel ou de l'arrivée du Vidéotex. En conclusion, le journaliste évoque les risques d'une télématique dangereuse « qui tue le travail et l'autonomie » (*Le Monde*, 13 décembre 1979).

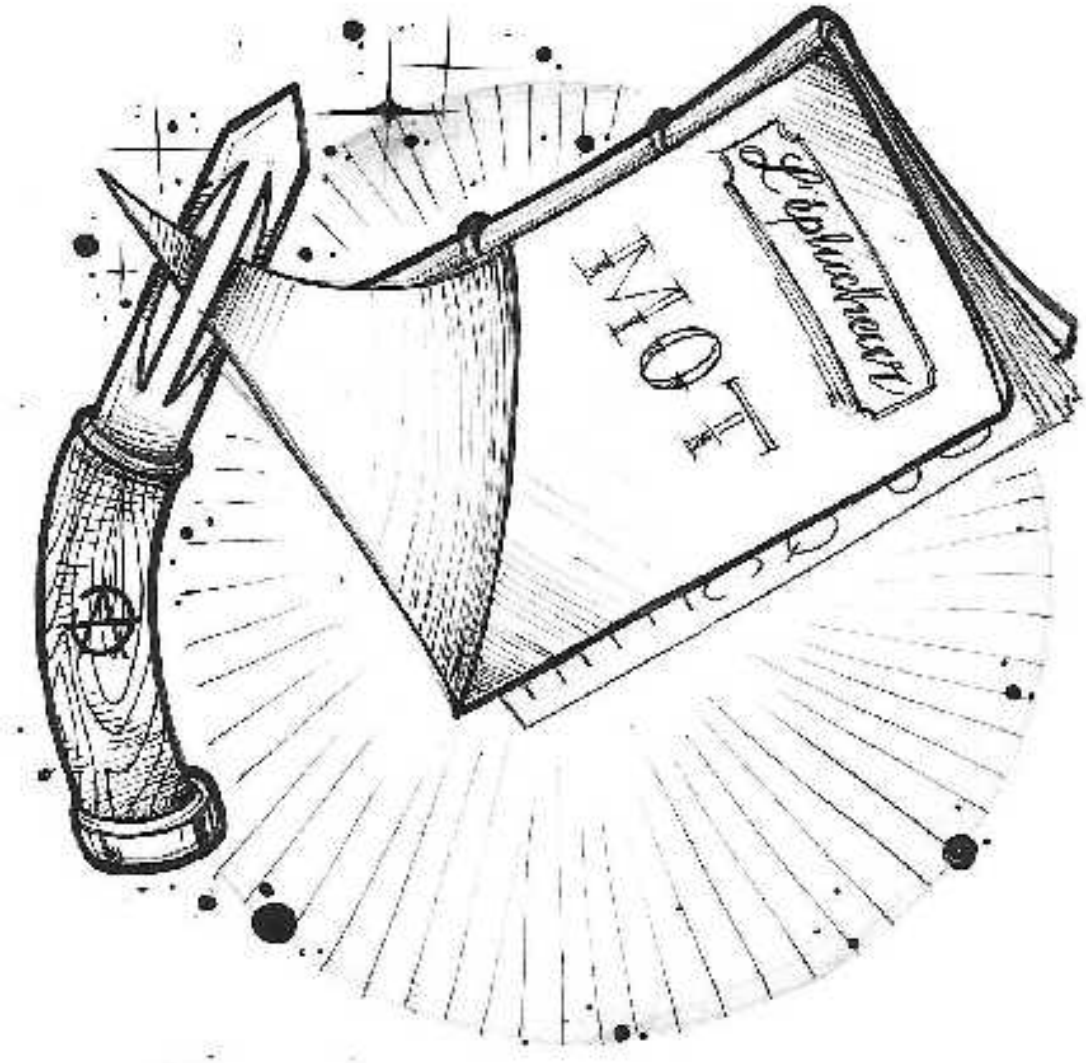
Dans un rapport pour le Conseil économique et social, Louis Lacoste a pointé à son tour les effets contradictoires du changement technologique qui entraîne à la fois « l'amélioration du travail pour les hommes d'études, de conception, de recherche, de direction, et une certaine détérioration des conditions de travail par la monotonie des tâches, notamment de saisie de données » (*Journal officiel de la République française*, 21 avril 1983).

Une décennie plus tard, l'urbaniste Paul Virilio estime que l'on assiste à une *révolution du mode de production* associée à l'émergence d'une société à deux vitesses « se dissociant entre, d'un côté, les nantis (les branchés du travail à distance) installés dans leurs immeubles intelligents, télétravaillant d'arrache-pied au rythme du temps mondial des marchés (*cocooning*) et, de l'autre, les défavorisés, *les réfugiés sociaux* contraints, quant à eux, à d'incessants déplacements d'une entreprise à l'autre, d'une région ou d'un pays à l'autre sur l'ensemble de notre vieux continent (*nomading*) » (*Chimères*, printemps 1994).

Alors que l'économiste Alain Rallet a voulu répondre aux « craintes de nombreuses personnes de perdre tout contact humain direct » en affirmant que le télétravail ne concerne qu'une fraction de salariés (*Sciences humaines*, avril 2000), G. Bad affirme qu'avec les nouvelles technologies, « l'entreprise va commencer à pénétrer dans la sphère privée des individus » et qu'elle « n'est plus tenue de prendre en charge tous les coûts découlant directement de l'exercice du télétravail (matériels, logiciels, abonnements, communications, électricité...) » (*Echanges*, été 2018).

Bref, dans « télétravailler », il y a « travailler ».

Nedjib SIDI MOUSSA



NOUVELLE ENCYCLOPÉDIE ANARCHISTE

Nouvel appel à contribution pour une encyclopédie anarchiste sans dogmatisme ni sectarisme…

Comme l'Encyclopédie de Sébastien Faure elle se veut ouverte à toute la diversité et à toutes les sensibilités et nuances de l'anarchisme. Une seule contrainte que les articles proposés s'inscrivent dans l'histoire, les pratiques, la philosophie et l'éthique et plus généralement la réflexion des libertaires sur les sociétés. Elle est conçue comme une mémoire d'hier et une analyse d'aujourd'hui pour préparer demain.

L'encyclopédie petit à petit s'enrichit. Fin mai elle compte 60 articles dont une dizaine tournent autour de la philosophie de la violence. Elle a reçu 8 895 visites depuis le début soit environ en moyenne 30 par jour… ce n'est qu'un début continuons le débat !

L'encyclo- est organisée autour de dix mots clés : *Art, Autorité, Dictionnaire, Ecologie, Education, Féminisme, Philosophie, Religion, Sexualité, Société, Violence*.

Chaque mot-clé cliqué ouvre un menu déroulant où l'on découvre un ensemble d'articles organisés autour d'une thématique commune. Certains articles peuvent se retrouver sous plusieurs mots-clés quand leur contenu abordant des thèmes transversaux, l'implique
Il y a en préparation de nouveaux articles comme par exemple : néo-zapatisme ou encore Mai 68 et le 22 mars… et quelques autres.

Pour donner le goût d'aller y lire, voici deux extraits : Patrick Schindler nous raconte l'histoire du Front homosexuel d'action révolutionnaire :*« Le FHAR est formellement créé au lendemain d'une intervention de Guy Hocquenghem et d'une poignée de militants présents Salle Pleyel d'où le 10 mars 1971, était diffusée une émission de radio (sur RTL), animée par Ménie Grégoire, intitulée, L'homosexualité, ce douloureux problème ! ... RTL dû reprendre l'antenne à la suite du désordre provoqué »*,et Tomas Ibanez la création du A cerclé : *« Certains assuraient que l'on pouvait deviner un A cerclé peint sur le casque d'un milicien pendant la révolution espagnole, alors qu'il ne s'agissait que de la représentation d'une cible ; d'autres prirent pour un A cerclé ce qui n'était qu'une équerre et un fil à plomb qui figuraient vers 1870 sur le sceau du conseil fédéral de l'Association internationale des travailleurs d'Espagne ; d'autres encore le firent remonter à Proudhon et à son idée de l'anarchie (A) comme expression de l'ordre (O) ».*

Le lecteur à la recherche d'autres sources d'information pourra se faire une idée en consultant les trois articles concernant les CIRA de Lausanne, Limoges et Marseille. D'autre part un de nos contributeurs en entrepris un gros travail philosophique sur la question de la violence. Un certain nombre de penseurs grecs sont ainsi présentés. Platon, Aristote, Empédocle, Héraclite, s'ils ne sont pas anarchistes ont modelé notre culture, profondément. Cette encyclopédie peut être l'occasion d'approfondir, d'une manière originale et accessible notre façon de penser. Pour donner envie voici un extrait de l'article Mythes et tragédies : *« Le mythe fonctionne comme l'ossature de la vie, mais il est aussi son « talon d'Achille », car il met en scène les faiblesses individuelles et collectives ».*

L'Encyclopédie dite de Sébastien Faure avait rassemblé un grand nombre de contributeurs militants anarchistes ou pas. Elle s'était pourtant heurtée à un certain désintérêt. Puisqu'en 1930 les *Amis de l'Encyclopédie* avaient cru bon de faire publier un communiqué dans la *Voix libertaire* où ils avaient cru bon de déplorer le peu d'intérêt que le milieu anarchiste portait à ce projet. Le résultat du travail de S. Faure et de ses amis a pourtant traversé le siècle et est aujourd'hui disponible sur le web. Il témoigne d'une vigueur théorique étonnante. Numérisé par une équipe, aujourd'hui disparue, repris par un nouveau petit groupe, la Nouvelle Encyclopédie veut continuer à témoigner de la vitalité du mouvement libertaire. Depuis cet appel de 1930 le monde a changé. Il a non seulement changé mais il s'est transformé. Il n'a plus rien de commun avec celui des lendemains de la guerre de 1914-1918. Nous avons, nous libertaires de toutes sensibilités à en rendre compte. Le programme anarchiste, multi-dimensionnel, intersectionnel comme il est coutume de le dire aujourd'hui, s'inscrit dans ce projet.

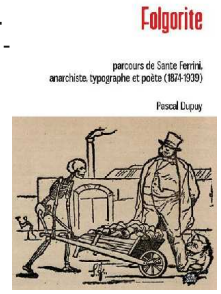
Votre Encyclopédie anarchiste, dont l'adresse web est www.encyclopedie-anarchiste.xyz, se veut une œuvre collective à laquelle tout militant peut contribuer à sa façon.
Une adresse pour contact et proposition de contribution : contact@.encyclopedie-anarchiste.xyz

Hugues Lenoir et Pierre Sommermeyer

Notre compagnon Toni du groupe Germinal de Marseille avait déjà rédigé une recension du même livre. Nous ne l'avons malheureusement pas publiée dans le Monde libertaire *« papier » mais vous pouvez cependant la retrouver sur le* Monde libertaire *en ligne à l'adresse suivante : https://monde-libertaire.net/index.php?articlen=4561 [Le Comité de rédaction du* ML*]*

FOLGORITE

Il s'agit du nom de plume de l'anarchiste italien Sante Ferrini (1874-1939) typographe et poète dont Pascal Dupuis (1) a reconstitué le parcours de prison en exil par fidélité à l'idéal libertaire. Ce militant redécouvert un peu par hasard est l'auteur d'une des chansons les plus connues du répertoire des anarchistes italiens : *Quando l'anarchia verrà* et de plus de 430 articles dans la presse libertaire italophone à laquelle il participa durant trente-cinq ans. Il y rédigea des articles sur de nombreux sujets tels que l'oppression de classe, l'éducation, l'antimilitarisme, l'anticléricalisme, l'anarchisme… du classique dans les feuilles anarchistes. Et pourtant il fut oublié en France où il résida une grande partie de sa vie.
Après une jeunesse romaine, une formation de typographe, l'autodidacte Ferrini connaîtra sa première arrestation à 20 ans, la déportation aux îles Ponza et Lipari et l'exil en France en 1901 pour trouver du travail et en Angleterre avant un retour en Italie en 1902 puis encore en France clandestinement en 1907. Exil et lieu de villégiature où il rencontra Louise Michel, Errico Malatesta et bien d'autres exilés d'Italie et d'ailleurs.
Enfin, il s'installe à Lyon sur la Croix-Rousse des Canuts où il exerça comme typographe, métier qu'il enseigna comme professeur à l'École typographique lyonnaise. Nouvelle arrestation en 1915, surveillance, menace d'expulsion tracasseries policières et administratives ne cesseront que quelques années plus tard. En bref, la vie chahutée d'un militant en exil. Il meurt dans le Jura en 1939.
Cette biographie nous permet de mieux connaître la vie du mouvement anarchiste italien tant en Italie qu'en exil au début du XXe siècle. On découvre aussi la vie de trimard, celle de gars qui ont mal tourné et qui vivent d'expédients et au hasard des rencontres mais qui, comme Folgorite, à force de temps et grâce à son talent d'ouvrier qualifié, parvient à grand peine à se stabiliser. Un livre qui se lit un peu comme un roman d'aventure, la vie d'une figure qui aurait pu se trouver dans la *Mémoire des vainqueurs* (2).
De nombreux extraits de textes, de poésies et de dessins de Folgorite émaillent le texte de Dupuy ainsi que de précieuses annexes dont un riche florilège de textes, articles et de dessins de l'infatigable militant (3).



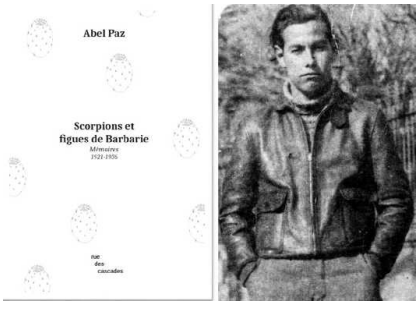
Hugues, gr. Commune de Paris

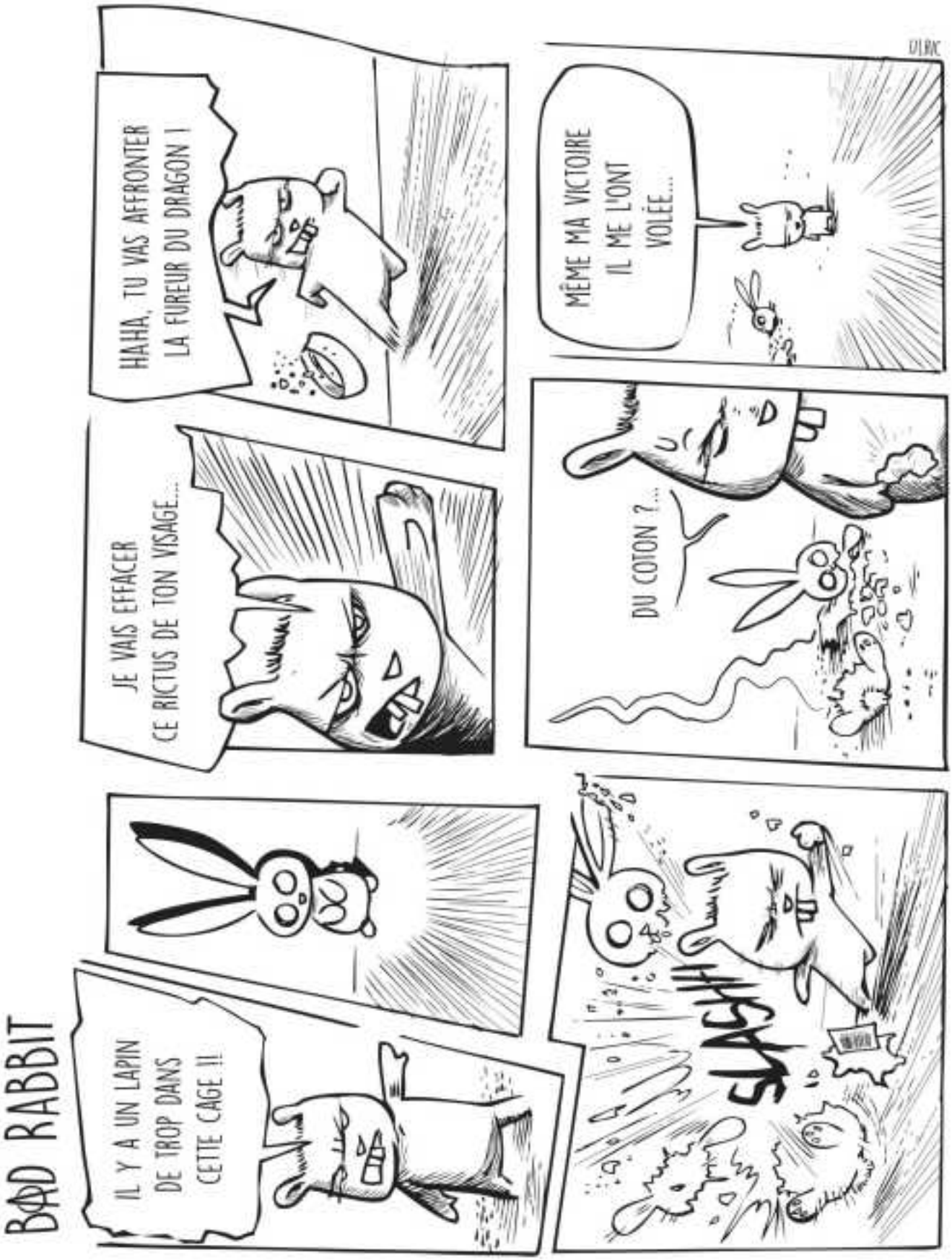
(1) Dupuy P., 2020, *Folgorite, parcours de Sante Ferrini (1874-1939)*, Lyon, ACL, à Publico.
(2) Adaptation libre du titre du livre de Michel Ragon.
(3) Sa biographie : https://maitron.fr/spip.php?mot28

MÉMOIRES D'ABEL PAZ (1921-1936)

Scorpions et figues de barbarie *:* c'est sous ce titre de prime abord énigmatique mais dont l'explication est donnée au début du livre que Diego Camacho (plus connu sous son nom de plume, Abel Paz) nous livre ses mémoires, parues en espagnol en 1994 mais inédites en langue française, et que les Éditions *Rue des cascades* ont l'excellente idée de publier aujourd'hui. Ces mémoires couvrent donc la période de 1921 à 1936, c'est-à-dire de la naissance de Diego à ses 15 ans.
À travers ses souvenirs d'enfant et d'adolescent, il nous plonge dans cette Espagne en pleine effervescence ouvrière et paysanne. Déjà, dans ses nombreux ouvrages (dont plusieurs ont été traduits en français) consacrés à l'anarchisme en général et à la CNT en particulier, Diego (Abel Paz) a su rendre compte en témoignant à sa manière, généreuse et enthousiaste mais toujours lucide, de cette période révolutionnaire. Ces mémoires ne dérogent pas à la règle ; au gré de ses souvenirs d'enfance, nous voilà plongés dans la vie quotidienne des paysans pauvres d'Almería dans son Andalousie natale, puis rapidement dans celle du monde ouvrier de Barcelone parce qu'il est confié à des oncles et tantes installés dans la capitale catalane.
Allers-retours entre Barcelone et Almería, c'est-à-dire entre oncles/tantes et parents, adhésion aux Jeunesses libertaires puis à la CNT, école rationaliste, premiers boulots divers et variés comme salarié dans un atelier textile, agent commercial, kiosquier… Nous traversons avec lui les luttes ouvrières et insurrections populaires des années 30 jusqu'au putsch militaire contre la jeune République espagnole et la riposte ouvrière de juillet 36. Il a 15 ans, la « fête révolutionnaire » commence.
Merci aux Éditions *Rue des cascades* de nous livrer ce bijou de témoignage sur une époque où en Espagne tout fut possible, jusqu'à toucher du doigt cette société sociale et libertaire, sans dieu ni maître à laquelle nous aspirons. Inutile de préciser que ce livre a toute sa place dans votre bibliothèque.

Ramón Pino
Groupe anarchiste Salvador-Seguí




BAD RABBIT
IL Y A UN LAPIN DE TROP DANS CETTE CAGE !!
JE VAIS EFFACER CE RICTUS DE TON VISAGE...
HAHA, TU VAS AFFRONTER LA FUREUR DU DRAGON !
SLASH!!!
DU COTON ?...
MÊME MA VICTOIRE IL ME L'ONT VOLÉE...
ULRIC

ANNUAIRE DES GROUPES ET LIAISONS DE LA FEDERATION ANARCHISTE

Si un groupe n'a pas d'adresse postale, merci d'écrire à la Librairie Publico/RI FA, 145 rue Amelot, 75011 PARIS

00 NOMADE
- Groupe la Roulotte Noire
groupe-nomade@federation-anarchiste.org

02 AISNE
- Groupe Kropotkine C/O Athénée libertaire 8 rue Fouquerolles 02000 MERLIEUX
kropotkine02@riseup.net
Athénée Libertaire Le Loup Noir & Bibliothèque Sociale
8, rue Fouquerolles 02000 MERLIEUX
Permanence : 1er, 3ème et 5ème jeudi du mois de 18h à 20h
Athénée Libertaire L'Etoile Noire & Bibliothèque Sociale
5, rue Saint-Jean 02000 LAON
Permanences : tous les lundis de 14h à 19h30 et tous les premiers samedis du mois de 14h à 19h30

04 ALPES DE HAUTE PROVENCE
- Liaison Metchnikoff **metchnikoff @federation-anarchiste.org**

07 ARDECHE
- Groupe d'Aubenas.
fa-groupe-daubenas@wanadoo.fr

09 ARIEGE
- Liaison Ariège
ariege@federation-anarchiste.org

12 AVEYRON
- Liaison Ségala Aveyron
segala-aveyron@federation-anarchiste.org
- Liaison Sud Aveyron
sud-aveyron@federation-anarchiste.org
- Liaison Millau **jrav@riseup.net**

13 BOUCHES DU RHONE
- Groupe Germinal.
germinal@federation-anarchiste.org
- Liaison La Ciotat.
la-ciotat@federation-anarchiste.org

14 CALVADOS
- Groupe Sanguin de Caen
groupesanguinfa14@laposte.net

16 CHARENTE
- Liaison Charente
charente@federation-anarchiste.org

17 CHARENTE MARITIME
- Groupe « Nous Autres »
35 Allée de l'angle Chaucre
17190 ST GEORGES D'OLÉRON
nous-autres@federation-anarchiste.org

20 CORSE
- Liaison Corsica **corse @federation-anarchiste.org**

21 COTE D'OR
- Groupe « La Mistoufle » Maison des Associations Les Voix sans Maître Boîte BB8 2, rue des Corroyeurs,
21 068 DIJON Cedex ou
lamistoufle@federation-anarchiste.org

22 COTES D'ARMOR
- Liaison Jean Souvenance
souvenance@no-log.org

23 CREUSE
- Liaison Granite
http://anarsdugranite23.eklablog.com

24 DORDOGNE
- Groupe Emma Goldman (Périgueux)
perigueux @federation-anarchiste.org

25 DOUBS
- Groupe Proudhon c/o CESL BP 121
25014 Besançon Cedex
librairie l'Autodidacte 5 rue Marulaz, 25000 Besançon.
Ouverte du mercredi au samedi de 15H00 à 19H00.
ou **groupe-proudhon @federation-anarchiste.org**

26 DROME
- Groupe « la rue râle »
la-rue-rale@riseup.net

28 EURE ET LOIR
- Groupe Le Raffüt **fa.chartres@free.fr**

29 FINISTÈRE
- Groupe Le Ferment
leferment@federation-anarchiste.org

30 GARD
- Groupe Gard-Vaucluse
groupe-du-gard@federation-anarchiste.org

31 HAUTE GARONNE
- Groupe Libertad de Toulouse
site web:**http://libertad-fa.org**
Le chat noir 33 rue Puget 31000 TOULOUSE
libertad@federation-anarchiste.orgil

32 GERS
- Liaison Anartiste 32
anartiste32@federation-anarchiste.org

33 GIRONDE
- Cercle Barrué c/o Athénée libertaire 7 rue du Muguet
33 000 Bordeaux
http://cerclelibertaire-jb.wordpress.com ou
https://www.facebook.com/cljb33cerclelibertairejb33@riseup.net
- Groupe Nathalie Le Mel
nathalie-le-mel@federation-anarchiste.org

34 HERAULT
Groupe Montpellier-Hérault
montpellier@federation-anarchiste.org

35 ILLE ET VILAINE
- Groupe La Sociale. c/o local « La Commune », 17 rue de Châteaudun 35000 rennes
ou **contact@falasociale.org**
- Liaison LACINAPSE
liaison-lacinapse@federation-anarchiste.org
- Liaison Redon **redon@federation-anarchiste.org**

37 INDRE ET LOIRE
- Liaison Libertalia **libertalia @federation-anarchiste.org**

38 ISERE
- Groupe de Grenoble
fagrenoble@riseup.net

40 LANDES
- Groupe Euskal Herria – Bayonne **euskal-herria@federation-anarchiste.org**

42 LOIRE
- Groupe Makhno Bourse du Travail
Salle 15 bis Cours Victor Hugo 42028 Saint Etienne cedex 1 ou
groupe.makhno42@gmail.com

44 LOIRE ATLANTIQUE
- Liaison de Saint-Nazaire
saint-nazaire@federation-anarchiste.org
- Groupe Déjacque **dejacque @federation-anarchiste.org**

45 LOIRET
- Groupe Gaston Couté
groupegastoncoute@gmail.com

46 LOT
- Liaison Lot-Aveyron **liaison-lot-aveyron@federation-anarchiste.org**
Actif dans la région de Figeac (Lot)/Villefranche de Rouergue (Aveyron)/ Decazeville (Aveyron) /Maurs (Cantal)

50 MANCHE
-Groupe Manche
famanche@riseup.net
www.facebook.com/famanche
Local 11 rue Noël,
50100 Cherbourg-en-Cotentin
Permanence : 1er samedi du mois
Café libertaire : 2ème jeudi du mois à 20h00
Vente du Monde Libertaire sur place.

51 MARNE
- Liaison Reims **reims @federation-anarchiste**

53 MAYENNE
- Liaison Stilgar **stilgar @federation-anarchiste.org**

54 MEURTHE ET MOSELLE
- Groupe Emma Goldman de Nancy
emma-goldman-nancy @federation-anarchiste.org

56 MORBIHAN
- *Groupe Lochu Ferrer.* c/o Maison des associations 31, rue Guillaume Le Bartz 56000 VANNES ou
groupe.lochu@riseup.net

57 MOSELLE
- *Groupe de Metz* c/o Association Culturelle Libertaire BP 16 57645 Noisseville
ou **groupedemetz@federation-anarchiste.org**
- *Groupe Jacques Turbin – Thionville*
jacques-turbin@federation-anarchiste.org
- *Liaison Sarrebourg*
stirner-sarrebourg@federation-anarchiste.org

58 NIEVRE
- *Liaison Pierre Malézieux*
pierre.malezieux@federation-anarchiste.org

60 OISE
- *Liaison Beauvais* **scalp60@free.fr**

62 PAS DE CALAIS
- *Groupe Lucy Parsons in the Sky*
bethune-arras@federation-anarchiste.org

63 PUY DE DÔME
- *Groupe Spartacus* **spartacus @federation-anarchiste.org**
- *Groupe « Mauvaise Graine »*
mauvaisegraine@federation-anarchiste.org
- Liaison Combrailles
Liaison.Combrailles@federation-anrachiste.org

66 PYRENEES ORIENTALES
- *Groupe John Cage*
john-cage@federation-anarchiste.org
vente du ML au 13 El Taller Treize
13 rue sainte croix 66130 Ille sur Tet
- *Liaison Pierre-Ruff*
pierre.ruff.fa66@gmail.com

67 BAS RHIN
- *Liaison Bas-Rhin* **liaison-bas-rhin@federation-anarchiste.org**
- *Groupe de Strasbourg.*
groupe-strasbourg@federation-anarchiste.org

68 HAUT RHIN
- *Groupe du Haut Rhin.*
groupe-haut-rhin@federation-anarchiste.org
- *Liaison Colmar - Maria Nikiforova*
colmar@federation-anarchiste.org
(Entre Colmar et Mulhouse)

69 RHONE
- *Groupe Graine d'anar.*
grainedanar@federation-anarchiste.org
- *Groupe Kronstadt*
kronstadt@federation-anarchiste.org
- *Liaison « Juste une étincelle noire »*
letincelle-noire@riseup.net

71 SAONE ET LOIRE
- *Liaison « La vache noire »*
vachenoire@federation-anarchiste.org

73 SAVOIE
- *Groupe de Chambéry*
fa73@no-log.org

74 HAUTE SAVOIE
- *Liaison Haute Savoie*
haute-savoie@federation-anarchiste.org
- *Groupe Lamotte-Farinet*
lamotte.farinet.fa@protonmail.com

75 PARIS
- *Liaison William Morris* **william-morris@federation-anarchiste.org**
- *Groupe Anartiste* **anartiste@sfr.fr**
- *Groupe Berneri Publico 145 rue Amelot 75011 Paris ou*
jacques.de-la-haye@wanadoo.fr
- *Groupe Salvador Segui*
groupesalvadorsegui@gmail.com
- *Groupe Botul Publico 145 rue Amelot 75011 Paris*
botul@federation-anarchiste.org
- *Groupe Orage Publico 145 rue Amelot 75011 Paris ou*
groupe.orage@gmail.com
- *Groupe « Commune de Paris » Publico 145 rue Amelot 75011 Paris*
ou **commune-de-paris @federation-anarchiste.org**
- *Groupe Louise Michel Publico 145 rue Amelot 75011 Paris*
ou **groupe-louise-michel @federation-anarchiste.org**
- Groupe La Révolte *Publico 145 rue Amelot 75011 Paris*
ou **la-revolte @federation-anarchiste.org**
- *Groupe no name.* **no-name @federation-anarchiste.org**
- *Groupe Pierre Besnard.*
pierrebesnard@outlook.fr
Vente du Monde libertaire le dimanche de 10h30 à 12h00 Place des fêtes Paris 19ème.
- Groupe E. Armand
e.armand@protonmail.com
Site web :
https://nidieunicesarnitribunfrancais.wordpress.com
https://twitter.com/EANL_omnirath
- Groupe libertaire La Rue
Bibliothèque La Rue
10 rue Robert Planquette 75018 Paris
Permanence tous les samedi de 15h30 à 18h00
gllr@federation-anarchiste.org

76 SEINE MARITIME
- *Groupe de Rouen.* c/o Librairie l'Insoumise 128 rue St Hilaire 76000 Rouen
ou **rouen@federation-anarchiste.org**

78 YVELINES
- *Groupe Gaston Leval* **gaston-leval @federation-anarchiste.org**

80 SOMME
- *Groupe Georges Morel.*
amiens@federation-anarchiste.org

81 TARN
- *Groupe les ELAF*
elaf@federation-anarchiste.org

84 VAUCLUSE
- *Groupe Gard-Vaucluse*
fa.30.84@gmail.com

85 VENDEE
- *Groupe Henri Laborit*
henri-laborit @federation-anarchiste.org

86 VIENNE
- *Liaison Poitiers* **poitiers @federation-anarchiste.org**

87 HAUTE VIENNE
- *Groupe Armand Beaure*
armand-beaure@federation-anarchiste.org

92 HAUTS DE SEINE
- *Groupe Fresnes-Antony* Fresnes-antony@federation-anarchiste.org

93 SEINE SAINT DENIS
- *Groupe Henri Poulaille* c/o La Dionyversité 4 Place Paul Langevin 93200 - SAINT-DENIS
ou **groupe-henry-poulaille @wanadoo.fr**

94 VAL DE MARNE
- *Groupe Elisée Reclus Publico 145 rue Amelot 75011 Paris ou* **faivry@no-log.org**

95 VAL D'OISE
- *Groupe les Insurgé.e.s*
liaison95@federation-anarchiste.org

97 GUADELOUPE
- *Liaison Guadeloupe Caraïbes*
liaison-guadeloupe-caraibes @federation-anarchiste.org

98 NOUVELLE CALEDONIE
- *Individuel Albert*
nouvelle-caledonie@federation-anarchiste.org

BELGIQUE
-*Groupe Ici et Maintenant.*
groupe-ici-et-maintenant @federation-anarchiste.org

SUISSE
-*Fédération Libertaire des Montagnes (FLM) rue du Soleil 9 2300 La Chaux-de Fonds Suisse ou* **flm@federation-anarchiste.org**

ANGLETERRE
-*Liaison Coventry*
liaison-coventry @federation-anarchiste.org

Une mine d'informations sur ces groupes, sur leurs blogs, leurs sites, leurs librairies, leurs activités : Le site de La Fédération anarchiste à la page suivante https://www.federation-anarchiste.org/?g=FA_Groupes

ANDRÉ ROBÈR OU LA PERSPECTIVE INTÉRIEURE

Montage Louis Arti (photo Bernard Perret) et André Robèr (htpp://andre-rober.com)

Le peintre André Robèr mon ami de toujours rencontré grâce à mes chansons… Lui qui travaille sans cesse alors que ses grands bras semblent étirer puis repousser une marée de couleurs porteuse de formes activées par ce courant cardio-cellulaire à la manière du sable façonnant ses sillages, ses arabesques, ses stries sur les plages profanes quand l'océan sans arrêt s'en va mais revient comme s'il avait oublié de nous dire toute sa plainte qui crépite des millions de fois contre la corniche pendant que le peintre s'épanouit dans sa galaxie interne.

Une île est en lui puisque c'est sur la mémoire des mers que les monts portèrent un soir de lune à couleur orangée le corps de l'artiste larguant son tube de peinture ombilicale pour pousser le cri du marsouin capturé, avant de se blottir sur la terre de cette *case* où grandira en lui un poisson qui va ondoyer dans cette silhouette d'humain sans rancune dans ce passant liquide à peine trahi par ses pas légers comme si ses douleurs d'enfant mal aimé allaient enfoncer leurs empreintes sur l'asphalte caoutchoutée.

L'île, cette fois, voudrait se dédoubler de ce visage d'homme doux dont le charme semble congénital tant le génie naturel et la légèreté ont façonné au fil des années une tête dont les yeux ont la brillance antique des squales. Voilà la voix des ancestraux peuples libres dont le timbre grave imite celui des ressacs au moment où la mer qui répète sa splendeur mi-cobalt mi-bleu marine, jalouse secrètement le rôle joué par les élégants vacoas, ces arbres dont la grâce peut s'aliéner au parfum de l'ilang-ilang jusqu'à la pluie des soirs sur les humbles élégances des cases.

André Robèr est marqué par la faveur de cette végétation aux parfums envoûtants qui vont se transposer en lui en générosité et puis en intelligence et puis en humilité puisque le poisson devenu homme se mettra dès l'enfance à parler la langue marine et créole du peuple Cafre dans l'espace où il grimpera en étirant le voile océanique au pied du volcan de la Soufrière comme pour modifier la nature en poésie et capturer quelques fragments de crépuscule pour l'avenir.

L'homme-poisson s'est peint des centaines de fois, je l'ai d'ailleurs vu faire dans le hangar de cette ancienne usine oubliée à Aubervilliers et même lorsqu'il partageait son atelier avec d'autres plasticiens à Marseille et puis chez lui à la Galerie 13 au pied des Pyrénées quand les doigts pleins d'écume alliée au crépuscule, il étirera encore une fois l'océan vers la montagne du Canigou.

La perspective intérieure offre au public une œuvre forte malgré sa nudité puisque la spontanéité avec des moyens primitifs montre une vivace liberté de pensée qui remet l'humain au centre de son immanence ou au milieu de lui-même, surtout en ces instants einsteiniens où le temps n'a plus d'heure alors que la peinture chez André Robèr est marquée des initiales de sa terre, de sa case et de nos cases sur l'océan terrien au bout du quartier de la voie lactée.

Dans une œuvre aussi dense, seul l'humain et la primeur de l'amour se livrent à nous sans explication autre dans un art sublime par sa beauté inouïe, comme si dans le fond la vitesse essentielle n'est que le dépassement de son propre étonnement.

La maison de l'artiste rappelle la diversité de son Île natale de La Réunion où d'un niveau à un autre le paysage change, comme d'une porte à l'autre les ethnies se mêlent, alors que dans cet ancien immeuble d'Ill sur Têt la galerie du bas reste la rade de l'océan où affluent les œuvres du peintre sur le sol de la *case* de son atelier quand d'un étage à l'autre, l'immeuble devient un musée où les invités qui y séjournent sont comblés de sculptures, gravures, peintures et livres d'artistes rencontrés sur sa route.

Andrè Robèr en excellent poète aura édité pendant des années des *fonnkèrs* comme on nomme les artistes de la poésie dans l'île de la Réunion avant d'ouvrir ses éditions aux poètes Catalans en cette *Galerie 13* où il accueille de nombreuses expositions, concerts et organise le Printemps des poètes chaque année.

L'odeur de l'océan a des parfums de *rougail* quand l'artiste régale ses amis avec de grands plats qu'il a cuisinés, alors qu'il les dépose avec grâce sur la nappe de la grande table c'est l'histoire des humains si diverse et tellement captivante qui se transforme en ces parfums de cuisine si particuliers et incontournables jusqu'à ce que les piments aux sucs bien trempés brûlent les langues avec ravissement, rivalisant avec la même audace que les savants percussionnistes de l'île lorsqu'ils nous font goûter les danses de la vie avant que le punch ne descende de sa Charrette ailée dans les gorges gourmandes poursuivies par la nuit.

Et puisque les peintres Le Titien, Rembrandt, Monet, Delaunay avaient tous leur propre devise, celle du peintre André Robèr mérite d'être citée lorsqu'il avoue avec la langue des anciens de l'île que ce qu'il trouve il le fait tout seul : *Na trouv par noumèm*.

Louis Arti Banne

collaboration donnera lieu fin 2016, avec la complicité du bassiste Pascal Lovergne, à l'enregistrement de son dernier CD : *On n'est pas né pour perdre*.

Jean-Louis Hourdin mettra en scène *El Halia* en 1994 à la Maison de la Culture de Bobigny. Ce texte est autobiographique, plein d'humanisme sur la vie à la mine d'El Halia et sur le massacre du 20 août 1955 dans le Constantinois.
Jean-Louis Hourdin (11) met en scène un théâtre différent et aime les défis artistiques et scéniques. Il trouve dans ce texte la matière pour montrer ce pan d'histoire méconnu de la France coloniale. Louis Arti joue son propre rôle et interprète des chansons dont certaines sont sur ses disques. Cette pièce sera jouée plus de cent fois à travers la France.
Puis ce sera *Tête de pluie* (12) mis en scène par François Chattot, de nouveau à la Maison de la culture de Bobigny. Dans *Tête de pluie,* c'est la vie ouvrière dans les mines de Lorraine qui est restituée. La vie de la mine, la sienne et celle des amis de sa classe nous sont données en partage. Le charbon et l'acier français ont un prix, la vie des travailleurs.

Dans ses écritures, Louis cherche toujours ses racines. C'est sur les traces de sa grand-mère Marie Jeanne (13) qu'il part en Corse et sur celles d'un ancêtre immigré en Argentine qu'il donne la voix dans *Quelque chose de Buenos-Aires* (14). Il n'oublie rien, il se veut exhaustif. Il accompagne aussi l'actualité comme dans *Pour Loïk*, et *William et Malik* (15)

Sa grande amitié pour Jean Vodaine n'est certainement pas étrangère à l'intérêt de Louis pour les arts visuels. Je n'ai jamais parlé avec lui de cet acte qui semble l'apaiser. Sa peinture n'est pas à priori une peinture d'actualité. La figuration est présente grâce à des couleurs sobres, comme des pastels. Ici, pas de gravité des sujets, c'est l'harmonisation des couleurs qui l'emporte. Les nuances subtiles qui composent ses œuvres montrent un autre aspect du créateur. Il expose souvent ses peintures lors des concerts. Comme pour la chanson, il n'est pas dans les circuits marchands.

Louis est planté en Ardèche au milieu de ses créations qui donnent à lire, à entendre et à voir. Il y a là tous les ingrédients d'un individu créateur qui a fui le statut de créature. Il s'emploie chaque jour à être et à analyser ses attaches. Sa posture an-archiste, au sens étymologique du mot, tant au niveau de sa vie que de son œuvre ne peut que renforcer notre sympathie.

André Robèr
Groupe John Cage de la FA

Louis Arti et Michel Gaudioso en concert à la galerie Treize. Photo LR

1) Louis a participé à plusieurs concerts de soutien à Radio Libertaire. Il est même venu chanter en Catalogne lors d'un CFA de la Fédération anarchiste devant 15 personnes

2) Louis Arti a publié 3 disques 33 tours chez CBS et quatre CD. Il travaille actuellement à l'enregistrement de son prochain album

3) Il a publié plusieurs romans, *El Halia*, *Belle vie en noir*, *Les yeux blessés de Marie Jeanne* ; deux recueils de poésie *Quand je sors de chez moi je rentre à l'étranger* et *La nuit la mer est revenue* ainsi que deux contes théâtraux qui ont été mis en scène *El Halia* par Jean Louis Hourdin et *Tête de pluie* par François Chattot

4) *Tête de pluie voir note 12*

5) El Halia : Une ville, une mine, un massacre, une pièce de théâtre autobiographique écrite par Louis Arti.

6) Le train Marseille Metz sera chanté dans la très belle chanson *Marie-Quinze-Août*

7) Jean Vodaine d'origine slovène comptera beaucoup pour Louis Arti. Il est peintre, typographe et éditeur. Il a publié la plupart des tenants de l'art brut

8) *Lothringen*, chanson phare premier album de CBS

9) *Rue des quatre coins* avec le *L. Quintet (*O.Lovergne, P. Lovergne .J.L. Landsweerdt,B. Laval, J.R. Lay*)*

10) EL taller Treize se trouve au 13 rue Sainte Croix à F-66130 Ille -sur-Tet. Lieu d'expérimentation artistique et de restitution d'écritures. On peut y acheter *Le Monde Libertaire*

11) Dans la chanson *Rebelles de jour rebelles de nuit* sur le disque *Le maladroit de l'homme* Louis Arti rend hommage à Jean Louis Hourdin. Créateur avec Arlette Chosson en 1976 du Groupe Régional d'Action Théâtrale et Culturelle, plus connu sous le nom de GRAT. Il a une foisonnante carrière que l'on ne peut pas évoquer ici

12) *Tête de pluie* conte théâtral accompagné de chansons Avant-scène théâtre (L'). n° 1062

13)*Les yeux blessés de Marie Jeanne* récit 2011 Les points sur les i éditeur

14) CD *Le maladroit de l'homme*

15) CD *Le maladroit de l'homme*

SUR LOUIS ARTI

Cela fait une éternité que je n'ai pas écrit pour le ML. Mais l'occasion est trop belle : écrire sur un ami, un dalon et évoquer de surcroît un segment des esthétiques anarchistes. Cela ne se refuse pas.

Nous venons Louis Arti et moi, du monde ouvrier. Louis était mineur dans les mines de Lorraine et moi électricien à EDF. Le monde de la création nous était étranger. Tous les deux avons appris comme nous avons pu, de-ci de-là. On appelle cela être autodidacte.

Avant tout, Louis est un humain complexe comme il se doit, comme il aime se décrire, pour qui l'amitié est indéfectible vis-à-vis de ses amis et de la Fédération anarchiste (1) en particulier.

Il a gardé la méfiance naturelle envers le pouvoir et ceux qui le détiennent. Cette méfiance lui vient du vécu, des expériences qui ont jalonné sa vie et dont plusieurs furent douloureuses. Il y a quelquefois dans nos vies des événements qui façonnent notre être à jamais. Louis a choisi la sagesse, l'humanisme rejetant toute haine et mépris de l'autre, du bourreau et de l'ennemi.

Louis Arti est chanteur (2), écrivain (3) et peintre.

Il est cette voix unique capable de donner corps à la chanson, lui donner une vraie âme par son interprétation. Il a fait ses débuts dans les années soixante-dix où il y avait encore des lieux pour écouter et découvrir des interprétations exigeantes et des textes de qualité. Dans ses écrits, l'intentionnalité est mise en retrait pour privilégier l'imaginaire et l'interprétation, pièces maîtresses de la marque Louis Arti.

La naissance de son écriture s'appuie sur la vie, sa vie.

Les mines de Lorraine n'ont pas vu longtemps l'artiste Louis Arti. Il observe, prend des instantanés des vies de ses compagnons de labeur. Quand l'artiste quitte la mine, il a dans sa besace une pièce de théâtre (4) et des chansons. Il chante avec une putain de voix trop belle pour ne pas la partager au-delà de la vallée de la Fensch. Il observe, garde tout en mémoire sur sa vie de mineur. Dans le disque dur de sa mémoire, la vie de la mine et des travailleurs de toutes nationalités se rajoutent à celle de sa vie d'émigrant. Sa vie de migrant c'est la vie à El Halia (5), l'arrivée à Marseille, cette ville cosmopolite et le train Marseille-Metz (6) premier souvenir sur le sol français. *Marie-quinze-août* apparaît comme une chanson testament, une chanson qui demande une écoute fine. La mer et la mère sont évoquées bien sûr. Marie est

Montage André Robèr (© Claude Robert) et Louis Arti (photo Bernard Perret)

la permanence, la mère qui guidera les actes du jeune Louis sur cette nouvelle terre riche de langues et de rencontres. Louis parle déjà de Jean Vodaine (7) dans cette chanson. Plus tard dans *Lothringen* (8) il parlera avec amour de sa terre d'accueil et des rencontres qu'il y a faites. Il s'approprie le sujet, il fait sienne la Lorraine, cette terre d'immigration, de souffrance mais de joie aussi. Il n'élude rien avec une finesse de ton rare. Après un premier un premier vinyle « *artisanal* » en 1977, c'est avec Franck Thomas comme directeur artistique, qu'il enregistrera 3 disques 33 tours chez Epic-CBS. Le premier de ces albums sera réédité en CD sous le N° 1 dans la collection *Repère*s de Scalen Disc. Mais celui-ci arrive au mauvais moment car le public se désintéresse alors, pour différentes raisons, de la chanson à texte. Scalen Disc qui était la référence en matière de production et de diffusion pour ce genre disparaîtra, quelques années plus tard.

Les trois albums de chez Epic seront réédités en un double CD par l'association Louis Arti création en 1999.

En 1994, j'aide Louis à enregistrer un nouveau CD. Nous enregistrons *Le maladroit de l'homme,* en public à Nilvange (57), en nous appuyant sur un important réseau de solidarité. Nous n'avions pas d'argent mais nous avions la volonté.

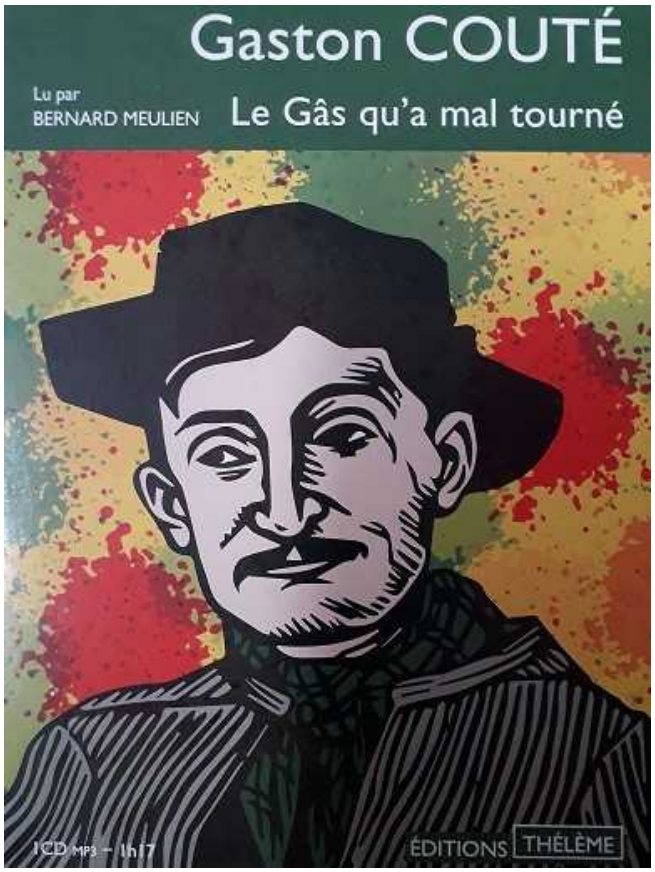
Alain Bréhéret est seul au piano ; il a le soutien de François Kuki, un acteur, qui dira entre autres, un texte extraordinaire sur Pier Paolo Pasolini et les souffrances ouvrières. C'est le début de mon amitié avec Louis. Il fera ensuite une résidence d'écriture à Calais, où sera enregistré en 1999, le CD *Rue des quatre coins*. Changement d'ambiance musicale, il est accompagné par un quintet de jazz (9), réuni autour des frères Olivier et Pascal Lovergne. Il s'en va alors côtoyer d'autres territoires, d'autres espaces musicaux. Les lieux qui défendent ce type de travail sont rares. Mais la création est ce qui nourrit l'humain. Louis tient debout, il poursuit sa route.

Et puis en 2013, il choisit de travailler en duo avec son neveu Michel Gaudioso. Toutes les chansons sont réarrangées, elles subissent un lifting. Michel, passionné de jazz, donne un autre ton, des couleurs variées et plus intimistes, aux chansons de Louis. Les tours de chant sont rodés à *El taller Treize* (10), dans mon atelier à Ille-sur-Tet. Cette

COUP DE PROJECTEUR SUR COUTÉ : LE GÂS QU'A MAL TOURNÉ

Texte lu par Bernard Meulien

Il y a bien longtemps que Bernard Meulien n'avait repris le chemin des studios pour célébrer Gaston Couté, l'un de ses poètes de prédilection. C'est chose faite depuis la rentrée 2019 grâce à un éditeur qui mérite, pour son audace coutumière, un vrai coup de chapeau. Notre homme de théâtre, comédien et diseur, garde toute sa reconnaissance au regretté Vania Adrien Sens puisqu'il doit à ce dernier la découverte en 1971 de l'univers Couté. Un univers auquel Bernard Meulien est resté fidèle, tel un artisan plutôt… gourmand.



En effet, le programme est copieux : 26 titres dont deux chantés a cappella. Pas d'accompagnement, ici, contrairement au vinyle enregistré avec le compositeur et musicien Paul-André Maby en 1978. Aujourd'hui, on retrouve notamment plusieurs des textes gravés dans cet opus désormais historique, dont le superbe cycle *Les Saisons* rarement interprété, il est vrai, par ses pairs Jacques Florencie, Vania Adrien Sens, Gérard Pierron, Marc Robine ou le comédien Bruno Daraquy (1).

Au disque, Bernard Meulien se livre avec autant d'aisance, de passion et de finesse que sur scène (à ce propos sa prestation, en septembre dernier, a captivé le public des Journées Gaston Couté de Meung-sur-Loire). À côté des grands classiques *Le Christ en bois, Le foin qui presse, Les électeurs, Grand'mère gatiau* (2), on se régale de textes moins connus mais tout aussi remarquables : *Saoûl, mais logique, L'affaire Chevaux-Jacquelin* (*ou Les affaires sont les affaires*), *L'aumône de la bonne fille* (gravé naguère par Jacques Florencie), *Pourquoi* ou *Les Bohémiens.* Le choix des textes et leur agencement constituent déjà, à eux seuls, une jolie réussite. Le comédien habite ces mots emplis de révolte, ces mots d'un humour féroce et ces mots d'amour sensuel. Il dit avec naturel la célébration de la nature, l'espoir en la vie, la tendresse et la compassion pour les gens de peu, destins fracassés.

Voilà – entre autres – ce que nous transmet le poète et chansonnier Gaston Couté, lui-même admiré de Max Jacob et de Pierre Mac Orlan… Pour Gaston Couté, cet « enfant perdu de la révolte », la vie fut brève (1880-1911) mais intense. Son œuvre reste d'une troublante actualité. Qu'elle s'exprime en patois beauceron ou en français moderne, elle garde une saveur incomparable et a inspiré, par ailleurs, de nombreux compositeurs d'hier et d'aujourd'hui. Par sa générosité, son humanité profonde et sa sensibilité Bernard Meulien ajoute, une fois de plus, sa pierre à un édifice méconnu. Et pourtant considéré – par une audience grandissante – comme l'un des pans essentiels de notre patrimoine.

Le disque s'ouvre sur un volet sombre et acide, *Le champ de naviots*, pour se clore sur *Le patois de chez nous* où palpite le cœur d'un poète certes zébré d'orages mais sachant, de même, accueillir la surprise de l'apaisement. C'est assez dire combien Bernard Meulien chemine, comme à l'accoutumée, en pleine cohérence avec lui-même. Tantôt mordant et ironique, tantôt enjoué ou grave mais toujours aérien, le comédien participe d'instinct à une aventure de partage, exaltante et, partant, nécessaire. Dans le dépouillement le plus sensible qui soit, voici un disque néanmoins empli de couleurs et de contrastes : le visuel de présentation, atypique, en témoigne une fois de plus. Cohérence, toujours…

Laurent Gharibian

---

(1) Citons quelques interprètes féminines de Gaston Couté : Édith Piaf, Patachou, Monique Morelli et, plus près de nous, Claude Antonini, Monique Tréhard ou Frédérique (toutes trois compositrices, les deux premières lui ayant consacré un album complet). Sans oublier Hélène Maurice qui participa avec Bernard Meulien et Gérard Pierron au projet *Le discours du traîneux* qui enflamma le théâtre de l'Européen en février 2011.

(2) Chanté a cappella. Ainsi que *La marseillaise des requins*

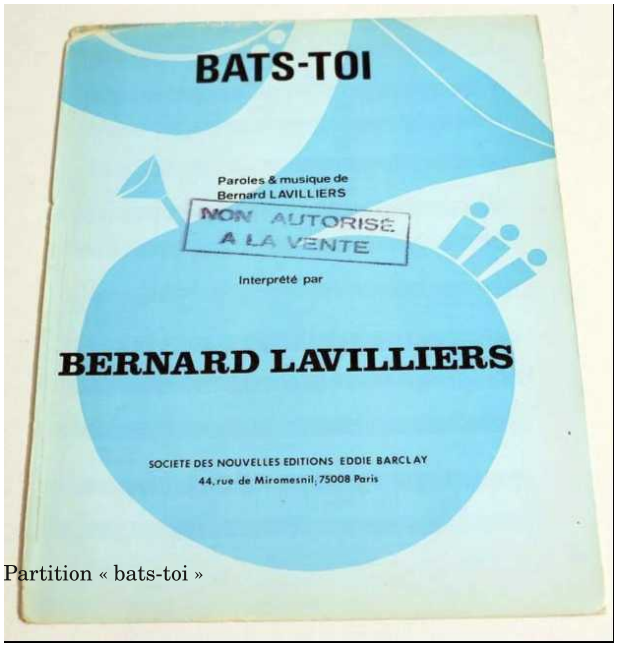
Le Gâs qu'a mal tourné : CD format mp3 (durée : 1h 17). Éditions Thélème, Paris. Site : http://www.editionstheleme.com

temps, au contraire : meubler les silences des cafés où on ne converse plus, "animer" de mornes rues commerçantes aux boutiques à la chaîne, supporter le temps d'un trajet de RER, d'un jogging... Pour preuve, les ventes de musique se sont écroulées pendant le confinement covidien. J'ai bien ramé, dans un bric-à-brac online, pour dégoter *Vingt ans* de **Pierre Bachelet**, qu'il a composée en 1990 sur des paroles de Jean-Pierre Lang (un binôme créateur à qui nous devons, entre autres, *Les Corons*), pour se souvenir et qu'on se souvienne : "*L'amour chantait sa carmagnole / En descendant rue des Écoles / Affiche d'une main, de l'autre le pot d'colle / En ce temps-là j'avais vingt ans / J'avais vingt ans depuis longtemps. / Ferré passait à la radio... En ce temps-là j'avais vingt ans / J'avais vingt ans pour très longtemps...*". Sauf qu'on a mis aux oubliettes son Mai 68 for ever... Et la première chanson de **Renaud**. *Crève salope*, qu'il a écrite et composée en Mai 68 peu avant les événements ? Celle-là même qui est devenue mythique au cœur de la révolte étudiante et lycéenne, que l'artiste n'a jamais enregistrée sur album et qu'on l'a rarement invité à chanter à la radio ? Elle a été interprétée par Vania Adrien-Sens sur le CD *Chansons de mai 68* aux Éditions L'Harmattan... en 2010 ! Et je n'ai eu la partition que grâce à un relevé. **Nicolas Peyrac** interprète en 1978, dans l'album *Rêve de mai,* "*J'ai envie d'écrire sur les murs"* (Simon Monceau pour les paroles et Didier Marouani pour la musique). La chanson n'est pas dans son Songbook commercialisé et le projet de comédie musicale pour le 10e anniversaire de Mai 68 est resté dans les cartons, tout comme la partition introuvable à ce jour : "*Le rêve est réalité / J'aurais pu l'inventer / J'aurais pu écrire un soir / L'imagination au pouvoir / Alors je chante / Alors je chante / Comme si j'avais eu de la voix /... Alors je rêve / Alors je rêve / Comme si c'était déjà la fête ... Alors je passe Alors je passe / Comme si j'avais été passant / Alors je pense / Alors je pense / Comme si j'avais été pensant / Alors je vis / Je vis, je vis, alors je vis / Comme si j'avais été vivant*". Bref, vous ne repérerez dans le commerce sous forme de partition que *Paris mai* de **Claude Nougaro**, composée à l'automne 68. Eh oui, place à la déception (plus publiable que l'enthousiasme sans doute) de "*Mai mai mai Paris / Le casque des pavés ne bouge plus d'un cil / La Seine de nouveau ruisselle d'eau bénite / Le vent a dispersé les cendres de Bendit / Et chacun est rentré chez son automobile.*"

"*C'est elle que l'on massacre, que l'on poursuit, que l'on traque...*", dénonce **Georges Moustaki.** Mais la partition de *Sans la nommer* est absente de tous les recueils "Top" ou "20 succès" et c'en était pourtant un. C'est frappant comme un coup de matraque. Pas la peine de censurer, il suffit de faire disparaître... DESAPARECIDA = INTROUVABLE. On constate la disparition de partitions de chansons militantes, dérangeantes, blasphématoires et satiriques, l'absence de Mai 68, d'hymnes révolutionnaires et de révolte tels que *l'Hymne des femmes*.

La censure de la chanson, d'autant plus pernicieuse qu'elle est invisible et ciblée, a pour effet de tarir la chanson engagée. On trouve la plupart des paroles si on les cherche, on écoute la plupart des chansons si on les cherche. Encore faut-il les connaître. Public restreint dans le meilleur des cas. Mais on ne trouve pas les partitions, ni en vente, ni en partage public. Il s'agit, à mon sens, pour les pouvoirs politiques, économiques, religieux (qui n'ont pas besoin de se concerter pour le maintien de leur ordre) d'interdire que ces chansons soient jouées, donc apprises, donc transmises, donc mises à nos répertoires, donc diffusées, donc reprises en chœur, à l'université, en manif, sur un piquet de grève. Il s'agit d'empêcher partout, à tout âge, depuis l'enfance, de semer la graine de telle et telle partoche qui "*nous donne envie de vivre*", "*envie de la suivre, jusqu'au bout, jusqu'au bout*", la révolution.

Le temps de relire mon article, j'ai baguenaudé à la recherche de chansons de **Bernard Lavilliers.** *Bats-toi !* Introuvable !!! J'ai foncé sur les deux recueils de notre auteur-compositeur anar acceptés pour le commerce mais pour celle-ci (et d'autres de ses titres), j'ai dû aller sur eBay et je vous donne en mille ce que j'ai trouvé : la partoche avec un message en rouge C'EST LE DERNIER ! Et en prime, je la reçois (voir photo) avec la mention NON AUTORISÉ À LA VENTE !



Partition « bats-toi »

Monica Jornet
Groupe Gaston Couté - FA Loiret

1) De la censure des chansons gauloises.
2) Au sens (ancien) de « auteur-compositeur-interprète »

chanteurs ambulant.e.s, avec l'autorisation de la préfecture de police et la collaboration des éditeurs en recherche de publicité. Je vais pour l'acheter mais mes ennuis ne sont pas finis, cette affaire est diabolique. En lieu et place du prix à payer, et avec le diable ça peut être cher, Faust en a fait l'expérience, la partition porte "Achat désactivé". Qu'est-ce à dire ? J'envoie un mail au libraire pour m'en enquérir. Le libraire me fait une réponse sibylline "Le titre est épuisé, mais je possède une archive, je vous ferai une copie". Très aimable, il me l'a glissée gracieusement dans l'une de mes commandes. Comme le dit si bien Mireille dans cette chanson "*On ne m'a pas crue ... Et bien tant pis, c'est entendu, n'en parlons plus !*"

Partition « la marche de Sacco et Vanzetti »

Pierre Perret. *Femmes battues.* Introuvable. *Humour liberté.* Introuvable. *Au nom de Dieu.* Introuvable.
Partitions introuvables comme le sont toutes les chansons engagées de l'ami Pierrot, à part *Lily* arrivée des Somalies "*dans un bateau plein d'immigrés venus tous de leur plein gré vider les poubelles à Paris*". Pas de censure en revanche pour *Le zizi*, vue l'ambiance, je me réjouis que la gauloiserie soit encore acceptée. Pas de réponse du site du chansonnier (2) ; j'écris en désespoir de cause sur le forum de mon site de partage de partitions, car il est toujours possible de recevoir un "relevé", à savoir la partition transcrite à l'oreille. Du coup, quitte à demander, ne soyons pas en reste, me dis-je et j'ajoute " *avec les accords si possible*". Je gagne au quitte ou double : l'un des administrateurs en personne me répond, au fil des minutes je vois arriver avec joie sur le forum *La femme grillagée*, *Les émigrés*, *Femmes battues*, *Ma France à moi.* Et pour finir, *Amour liberté vérité* : je le remercie chaleureusement en lui faisant toutefois remarquer que je recherchais en réalité *Humour liberté* qui commence par "*Aujourd'hui ma plume est alerte / Elle survole un nid de scorpions / Pour lesquels n'est rien pire certes / Que la liberté d'expression...*", composée après les attentats contre Charlie Hebdo. Et j'écris sur le forum que je suis toujours à la recherche de *Au nom de Dieu* qui raconte comment "*Depuis la nuit des temps / On s'étripe gaiement / Au nom de Dieu*", et n'épargne aucune religion, "*Si t'es athée, sais-tu / Pour ces gars, t'es foutu. Turlututu / Ils disent que tu te goures / Et que Dieu est amour / Et après, ils te tuent.*" Mon message disparaît illico du forum et je reçois la partition en privé avec un message de l'administrateur, il ne prend pas sur lui de la télécharger sur le site. Je ne vais pas le remercier en lui créant des ennuis, c'est déjà une preuve de confiance et d'amour de la musique et de la liberté de me l'avoir fait passer sous le coude, donc fin de l'histoire. Je vais pouvoir jouer "*Quand la femme est grillagée / Toutes les femmes sont outragées*" ou encore "*Oui c'est à toutes les femmes battues qui jusqu'à présent se sont tues / Frappées à mort par un sale con / que je dédie cette chanson*".
Et je laisse le mot de la fin à Pierre Perret : "*Ma France à moi qu'avant tout j'aime, c'est celle de la liberté d'expression*".

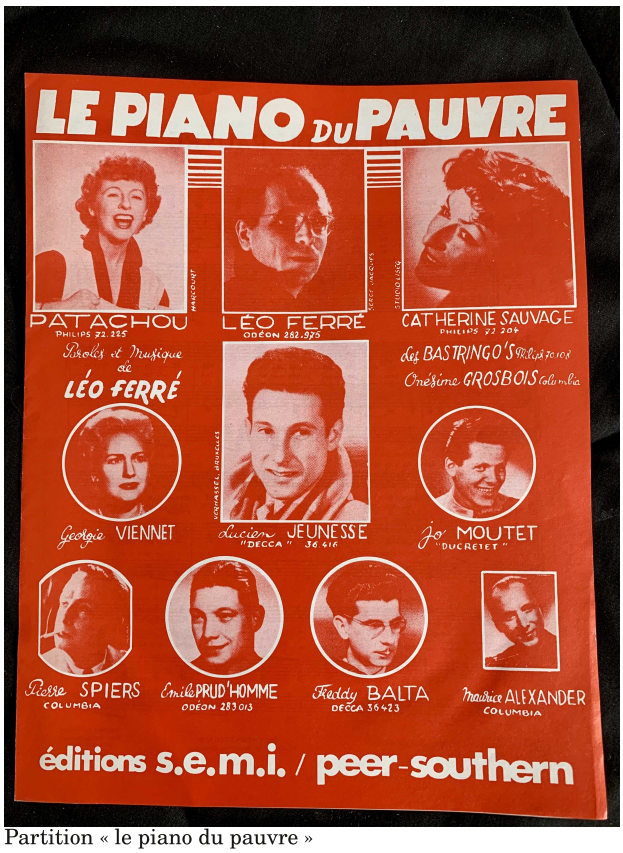
Eddy Mitchell. *Société anonyme.* Introuvable. Vous connaissez ? "*Dans un building de vingt étages / L'été comme l'hiver / Tu travailles pour une société / De cent mille actionnaires / Ton nom ici n'existe pas / Tu n'es qu'un numéro / Pour être sûr de te garder / On te donne ce qu'il faut / Rien n'est à toi / Tu ne vaux pas un seul centime / Tout appartient à la Société anonyme.*" Superbe. Elle est de 1966, signée Claude Moine alias Eddy Mitchell pour la musique et les paroles. Eh ouais, l'ami Eddy ne fait pas que siffloter sur la route de Memphis, salut l'artiste ! Vous ne trouverez cette partition dans aucun recueil de ce chanteur, en apparence du moins, bien diffusé par les médias et maisons d'édition. Je n'ai cette partition que grâce à un relevé.

Jacques Prévert. *Mai 68.* Introuvable.
Et introuvable la partition est restée. "*On ferme la Cinémathèque et la Sorbonne avec / On ferme ! / On verrouille l'espoir / On cloître les idées / On ferme ! /.../ Mais la jeunesse à terre / matraquée piétinée / gazée et aveuglée / se relève pour forcer les grandes portes / ouvertes / les portes d'un passé mensonger / périmé / On ouvre ! /On ouvre sur la vie / la solidarité / et sur la liberté de la lucidité.*" Mise en musique par Sebastien Maroto, enregistrée par Catherine Ribeiro en 1978 dans son album *Jacqueries*, vous pouvez encore trouver cette chanson en 45 tours sur eBay... Voilà comment on peut nous refermer la porte au nez "*tout doucement, sans faire de bruit*" : il suffit de ne commercialiser que les partitions des poèmes *Paroles* de Prévert, mis en musique par Kosma, si beaux mais qu'on peut faire réciter même à l'école primaire sans danger pour l'ordre établi. Envolé comme les feuilles mortes, ce *Mai 68.*

Léo Ferré. *L'été 68.* Introuvable. *Les anarchistes.* Introuvable.
Et *L'été 68* de Léo Ferré ? Je n'ai localisé l'indégotable partoche qu'en fouillant son intégrale en 5 volumes, elle était quelque part dans le Tome 2, à présent "*Indisponible et nous ne savons pas quand il sera à nouveau disponible ni s'il le sera*", bref vous connaissez la chanson... Puisque j'ai acheté le dernier exemplaire existant. *Les anarchistes* -comment vous avez fait pour deviner-, est au fin fond du tome 5, si vous ne voulez pas rater le dernier...

Et *Mai 68* de **Gilbert Bécaud** sur des paroles de Pierre Delanoë ? Je n'ai trouvé qu'une partition d'époque chez un petit libraire. *Au printemps de quoi rêvais-tu ?* de **Jean Ferrat**, ne fait partie d'aucun recueil en librairie, je l'ai trouvée sur mon site de partage de partitions caché dans un improbable pdf de 12 chansons, volume 3 d'une série absolument obsolète puisque son titre est *Ils ne chantent pas pour passer le temps*... Maintenant, en effet, on les passe en boucle dans des "playlists" en fond sonore pour passer le

DE CENSURA CARMINUM GALLICORUM (1) OU CES PARTITIONS RARES ET INTROUVABLES

Jacques Higelin. *Banlieue boogie blues*. Introuvable.
Ça, ça n'a pas dû plaire : "*Le contrôleur me rentre dedans / Et comme j'aime pas ses manières / J'y plante mes crocs dans sa visière*" ou encore "*Dans le banlieue banlieue boogie Banlieue boogie rock'n blues / Qu'est bourré d'assassins / De mercenaires de fonctionnaires / Un pauv'gosse qu'a un gros chagrin / Vient de s'allonger sous mon train*". Ça non plus : "*Paraît qu'le bon dieu s'est flingué / Quand il a appris qu'dans la misère / L'homme est un loup pour son frère / Qu'avait pas l'air de le regretter*". Et tout le reste de la chanson non plus. Pas de problème, en revanche, si vous voulez bêler la voix en off "- *Mais l'enfant ? - L'enfant il est là, il est avec moi*" dans *Pars*. Vous trouvez cette partition chez toutes les "bonnes" librairies. Même si j'aime bien " *Pars*" et, surtout, "*surtout ne te retourne pas*" ! J'ai quand même fini par dégoter la partoche de *Banlieue boogie blues* : dans un recueil épuisé aux Éditions Eco-Music, datant d'avant la chute du Mur, 1981, que quelqu'un a mis en vente sur eBay à la mort de sa vieille tante. Et rien n'indiquait la présence de ce titre sur la couverture.

Partition « le piano du pauvre »

Francois Béranger. Introuvable.
J'ai téléphoné à ma librairie musicale parisienne qui m'a confirmé qu'il n'avait pas été publié. On trouve les paroles de notre talentueux chansonnier (2) anar dans un gros "booksong" (comme on dit depuis qu'on ne chante plus en français), qu'il a partagé sur le Net, mais rien à faire côté partitions. J'ai juste réussi à trouver (en fouillant des listes de titres sans noms d'auteurs sur le catalogue libraire), UNE chanson, publiée dans la collection *Un siècle de chansons françaises* : 9 tomes de 301 chansons, Béranger a la 168, *Tranche de vie*, dans le tome 2 (1969-1979). Merci, merci, c'est trop ! A croire qu'il serait malséant voire dangereux pour la société de permettre aux gens de chanter *Magouille blues* : "*Ils n'ont jamais autant de cœur / que quand il leur faut beaucoup d'électeurs... Quand le jour J sera passé... on r'viendra tous des pauvres cons* ". Je suis membre d'une association de partage de partitions, moyennant une contribution annuelle pour assurer les droits de copie, j'avais déjà cherché en vain, je réessaye et je trouve plusieurs partitions de Béranger que j'imprime goulûment. L'une d'elles est manuscrite ! Un proche sans doute les a téléchargées sur ce site pour assurer leur divulgation, c'est légal du moment qu'on n'en fait pas commerce. Elles ont un copyright des années 1975, Béranger a protégé ses droits d'auteur mais n'a jamais trouvé d'éditeur..."*Mais bien plus qu'auteur et bien plus que chanteur / Je suis surtout comme beaucoup d'entre vous / Simplement en colère*", chantait-il. Tss, tss, pas assez motivé pour le show-biz ce François Béranger. Et puis son *Manifeste*, "*Qu'est-ce qu'on attend pour tout arrêter / Tout casser et r'commencer*", ça pourrait faire tache d'huile. *La danse des canards*, ça leur suffira bien à ces "pauvres cons" !

Mireille. *Et pourtant moi je l'ai vu*. Introuvable.
D'abord il faut entreprendre une recherche sur Mireille, qui a composé et interprété ses musiques, en prenant soin de ne pas marcher sur une M...ireille Ma thieu, berk. Après, c'est l'autoroute : pourquoi *Demain je dors... jusqu'à midi* subirait-elle la censure, je vous le demande ! Pas plus que *Ma grand-mère était garde-barrière*, d'un charme pétillant et quelque peu suranné. Mais, comme par un fait exprès, je voulais la seule partition de Mireille qui s'est avérée introuvable. Essayez de dégoter *Et pourtant moi je l'ai vu*. Aucun recueil ne la contient. Pas d'exemplaire sur eBay ni de vente sur Le Bon Coin. Et la cause ne peut être que dans la parenthèse qui accompagne le titre, souvent cachée quand on cherche les paroles sur le Net : (Le Diable). Mais on sait bien que le Diable se cache dans les détails. Heureusement que je connaissais son existence - pas celle du diable, celle de la chanson ! Je vous rappelle que "Ni Dieu ni maître" inclut le diable, la Vierge, les saints et tout autre personnage de la fiction religieuse ! On peut écouter cette chanson sur YouTube, elle a d'ailleurs aussi été chantée par Mouloudji. Miracle (heu pardon), je finis par repérer la partoche sur le site de ma librairie musicale de province, chez qui j'ai déjà acheté nombre de ces délicieuses partitions de rue à l'unité revendues jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale par les

© artesitalia

ont bien été des rebelles, mais sorti du contexte historique aujourd'hui, le caractère dissident de leur musique n'est pas manifeste (2). Je pense en effet que l'écoute de la musique classique ne favorise pas l'émergence d'un sentiment révolutionnaire. Pour autant, il me semble que la légitimité d'une musique ne réside pas dans son pouvoir à rassembler le peuple dans sa lutte sociale, et la musique "classique" ne se résume pas à des sensibleries et des « chavirements de l'âme ». Elle est bien plus vaste et multiple, et je souhaite au plus grand nombre de franchir la barrière des préjugés et plonger dans cet océan de notes qui nous offre la possibilité de contacter et goûter comme à un silence en nous, lieu de naissance et d'évanouissement de chaque son.

« Cesser de bâtir et renforcer des murs, à coups de généralités... »

Quant à ton opposition entre prisons dorées et prisons de la mort (d'ailleurs je ne connaissais pas l'histoire atroce de ce musicien qu'on a torturé sous Pinochet!), il ne faudrait pas qu'elle renforce une idée fausse selon laquelle les musiciens classiques ne galéreraient pas à joindre les deux bouts à la fin du mois. Es tu vraiment au courant de ce que nos impôts financent et des subventions attribuées à la musique classique par rapport aux subventions attribuées à la musique actuelle?

Pas d'accord avec le cliché d'une musique qui serait composée pour la gloire des rois et des puissants. Une bonne partie est composée pour la gloire de Dieu, il est vrai... Mais loin d'une posture servile, je crois que les compositeurs, quelque soit leur époque créent par nécessité, parce que quelque chose "déborde" d'eux et doit s'exprimer.

Pour la tenue, plus que montrer la hiérarchie et la grandeur du soliste, je crois que l'intérêt est que l'écoute ne soit pas distraite par l'œil. Enfin bon, l'œil peut bien être assez distrait par le décolleté plongeant ou la mini jupe d'une soliste (je pense aux deux interprètes sexy du moment, Yuja Wang et Kathia Buniatishvili). Mais au sein d'un orchestre, l'idée est de créer une unité, donc s'habiller dans les mêmes tons ne me choque pas. Et petit mot sur les musiciens de l'orchestre par rapport aux solistes: sans rentrer dans le détail de ce qui fait qu'un interprète musicien se retrouve à jouer en soliste ou au sein d'un orchestre (et parfois les deux), des histoires de prédisposition, de chance, de bons profs, de conditions familiales favorables, de relations, et tout un tas de paramètres, bon nombre de musiciens préfèrent jouer dans un orchestre que d'être soliste. C'est un métier très différent, un autre répertoire. Encore une fois, il y a une place pour chacun!

Musique des assis oui, à quelques exceptions près...(3). Pour beaucoup la position assise permet une meilleure disponibilité d'écoute, mais il me semble que derrière ce qualificatif disqualifiant se cache pas mal de caricatures et une occasion de dénigrer et de faire triompher la musique des « debouts » :) dans un duel qui a mon sens n'a pas lieu d'exister. Corps/esprit, nature/culture, est ce qu'on ne serait pas dans ce vieux débat ?

Et si on pouvait les faire cohabiter?
Et cesser de bâtir et renforcer des murs, à coups de généralités...musique vivante/musique en conserve, musique conventionnelle/libre, musique généreuse/austère, musique des cultivés/ des sauvages...
Et cette phrase de Rumi: « Par delà les idées du bien et du mal, il y a un jardin, c'est là que je te rencontrerai »

Claire

---

1)Par exemple Nima Sarkechik, ancien camarade du conservatoire http://www.nimasarkechik.com/video/urban-brahms-argentina
https://www.youtube.com/watch?time_

2) Bach a fait de la prison pour lèse-majesté! et Schostakovitch dont la musique avait été étiquetée de « dégénérée » et qui avait été déclaré ennemi du peuple sous Staline a continué à composer, il aurait dit: «Même s'ils me coupent les deux mains, je continuerai à écrire de la musique, la plume entre les dents»)

3)voir les BBC Proms à Londres https://www.lepoint.fr/culture/le-sommet-du-royal-albert-hall-a-londres-refuge-des-melomanes-decomplexes-22-08-2017-2151456_3.php

PROPAGANDE PAR LE FA – CONTREPOINT.

© Adam Hill

NDLR : ce texte répond à l'article « Propagande par le Fa » de Nuage Fou, dans ce même numéro. Son auteur est une pianiste franco-russe de tout premier plan, concertiste internationale et enseignante. Ayant su lire la musique avant toute langue humaine, la musique est au cœur de sa vie ; sollicitée pour corriger, à la marge, le premier article, elle a préféré semble-t-il corriger l'auteur lui-même. C'est donc à l'unanimité moins une voix – abstention - que le Comité de Rédaction a décidé de lui offrir cette opportunité de dialogue, et à vous celle de confronter les deux positions.

Quel paradoxe et quelle tragédie pour la musique! Cadeau de la vie, langage universel si précieux, la musique possède un incroyable pouvoir: celui de nous faire communier, avec les autres, avec nous mêmes, et tout ce qui vit. Pourtant nous la malmenons, et souvent nous l'utilisons malgré elle pour nous diviser.

Mon impression est que cet article crée et attise l'opposition, et je pense que dès qu'on oppose deux camps, dès qu'on critique avec l'idée de montrer que l'autre est plus ou moins méprisable (même si on estime qu'à l'origine c'est l'autre qui a commencé à nous mépriser), on est dans une impasse. Qu'est ce qu'on veut? Couper des têtes ou créer des ponts et trouver un moyen de vivre ensemble dans la tolérance de l'altérité.

Je crois que le peuple gagnerait à trouver un autre carburant pour résister que celui de la haine et du mépris que les dirigeants leur portent. Mais c'est un autre débat...

« La musique est notre bien commun, quelque soit son style [..] »

J'entends un cri déchirant, un besoin poignant de reconnaissance, avec lesquels je suis en profonde résonance mais je déplore dans le même temps que pour revendiquer une injustice, il faille nous en prendre aux attributs, ou supposés attributs du groupe considéré comme responsable et auquel on réclame des comptes. La musique est notre bien commun, quelque soit son style, l'époque, ou la région qui l'ont vu naître. Elle n'a pas de frontière géographique, temporelle, sociale, elle nous invite à nous relier à notre essence commune.

Il me semble que le cœur du sujet soit en fait la hiérarchie et les problématiques qu'elle engendre. Clairement parler de Grande Musique suppose une hiérarchie, souvent même un mépris des autres musiques, et les dirigeants hissent la musique "ancienne" au plus haut sur une échelle de valeur. Quand pourrons nous sortir de la hiérarchisation et des jugements de valeurs en général d'ailleurs ? Quels sont nos critères pour évaluer la valeur, la qualité d'une œuvre d'art? Est ce pertinent de les comparer? *Astérix chez les Bretons* versus *Les Misérables* de Victor Hugo? Chaque musique a sa place, chacun y trouve plus ou moins d'affinités, et puis on ne les écoute pas dans les mêmes circonstances. Une musique peut nous faire danser, rentrer en transe, plonger dans notre intériorité, elle peut être un support pour exprimer notre colère, elle peut nous consoler, nous faire voyager, éveiller une joie de vivre, même nous faire somnoler (personnellement je trouve cette expérience très agréable pendant un concert!).

S'il y a des groupes de musiques à distinguer ce n'est pas la musique populaire et la musique ancienne – qui au passage, pour une grande partie de son répertoire à l'époque où elle a été composée était dite populaire (enfin profane) par rapport à la musique religieuse (sacrée) – mais d'un côté la musique jouée dans un contexte commercial et de l'autre la musique jouée hors contexte commercial. La musique "classique" se joue aussi bien au théâtre des Champs Élysées que dans la rue, d'ailleurs de plus en plus dans des lieux accessibles à tous, non chargés de codes sociaux, grâce notamment à de jeunes musiciens classiques investis d'une mission de "déconfinement"de cette musique qu'ils ont à cœur de partager. Et il y a des concerts de Rap, Hip hop, Slam aussi bien dans la rue que dans des grandes salles où d'ailleurs le prix du billet est souvent bien plus cher que pour un concert de musique classique (30€ environ pour un concert classique dans les "grandes salles" pour être plutôt bien placé, sans compter les places à 5€ ou concerts gratuits).

Je vois un autre sujet à considérer: celui de notre héritage culturel. Que faire des œuvres de nos ancêtres? Que ce soit la musique, la littérature, le théâtre, la peinture, l'architecture, etc. choisissons nous de les conserver? La musique ancienne - mais pas seulement, toute musique interprétée par un musicien n'étant pas son compositeur- a inévitablement besoin d'interprètes pour prendre forme (immatérielle). L'interprète y est un élément indispensable à sa création et à ses re-créations. En faisant abstraction de l'odeur de sardines, on peut en effet considérer qu'une sonate de Beethoven soit mise en conserve, autant qu'une chanson de Brel (dont la musique à cet avantage d'avoir pu être enregistrée et donc de pouvoir être rejouée "d'oreille" par un mélomane), jusqu'à cet instant magique où l'interprète leur redonne vie. Conserver et créer ne s'oppose pas.

En ce qui concerne l'impact social de la musique, certains compositeurs classiques

La vie et les colères populaires font vibrer les artistes ; certains *entrent en résonance,* et en réponse les mettent en musique, et c'est comme un retour ! Un morceau émerge, bientôt emblématique : un hymne. Et ça n'est pas un des moindres paradoxes de la musique que cet art invisible, immatériel, possède une telle puissance d'incarnation ! Qu'il puisse doter un peuple d'une forme et d'un axe vertical. Le doter d'*un La* autour duquel *s'accorde* la communauté en lutte, et pas à l'unisson : lorsque le peuple s'auto-constitue, il ne manque ni de subtiles harmoniques ni de joyeuses dissonances.

Conserver ? créer ?

Écrasée sous les strates accumulées de son riche répertoire, la musique dite classique s'est concentrée sur l'interprétation. Des contemporains composent toujours, mais c'est essentiellement en conserve qu'elle se présente (4) ; les « conservatoires » la réchauffent, qui éduquent les jeunes musiciens pour re-présenter cette musique composée pour la gloire des rois et des puissants et précieusement conservée dans les sacro-saintes « partitions ». A l'heure du réchauffement, une banquise, un permafrost, résistent encore. Fille du vent, la musique populaire se nourrit de son temps, qu'elle nourrit en retour. Enracinée bien sûr, mais cigale et métisse, c'est dans le présent, dans l'ailleurs (6) ou l'avant (6) qu'elle s'abreuve. Libre de s'inventer, c'est du peuple qu'elle émerge, le plus souvent des « bas quartiers », des banlieues, paradoxales zones de liberté pour qui n'a plus grand-chose à perdre. Dans les caves, les garages, les halls ou les toits des immeubles, elle naît du désir de musique et de danse, de la folie d'un seul inventant un nouveau continent. À l'éternel retour du même elle oppose l'inépuisable jaillissement du temps tantôt paisible, tantôt violent. Toujours vivant !

Black sound matter !

C'est *Alright* du rappeur Kendrick Lamar qui est progressivement devenu l'hymne du mouvement Black Lives Matter. Son premier vers n'appelle pas de commentaire : « *Alls my life, I had to figh*t » (Toute ma vie, j'ai dû me battre).

C'est à Detroit, avec ses 80 % afro-américains, que la révolution Techno a musiqué et bouleversé les corps. Radical retour à la transe ! Radicale opposition aussi aux maisons de disques et à leur star-system. Noms de scènes fluctuants, raves sauvages, free-parties à cache-cache avec les bleus. Une jeunesse debout créait une musique et sa culture, bientôt interdite par la Loi (8).

Et pendant ce temps à New York des poètes et musiciens noirs assemblaient samplers, boites à rythmes et micros pour dire la misère et les révoltes des ghettos ; une vie que la presse ne mentionne que pour la dénigrer. Posant une poésie du quotidien sur des rythmes qui bastonnent, le RAP *prend la parole*, servie par une diction réinventée et parfois virtuose. Le flow des rappeurs est l'héritier direct et digne descendant du swing des jazzmen.

Mais pour les aristoïs, il faut dénigrer et mépriser : ni la techno ni le rap ne sont de (vraies) musiques ! De même le jazz à ses débuts… maintenant *blanchi*, devenu alibi d'ouverture !

En conclusion, en conclusion nous proposons d'entrer dans la danse avec les musiciens, il nous est *vital* de reprendre possession de *toute* la musique, de son financement, de ses lieux, de ses apprentissages. Jouir sans nous y enfermer des joyaux d'une Europe révolue, mais aussi de l'infinie subtilité de ce didgeridoo qui ne « sait » jouer qu'une seule note, des mille musiques du sous-continent indien, d'Océanie, d'Afrique ou bien d'Asie. Et surtout *créer* ! Créer est notre seul possible ; nous ne ferons sinon, que résister – Perdre !

Un auto-collant de la Fédération Anarchiste le proclamait : « Résister c'est créer », et dans la cruelle absence de chants anarchistes repris par tous, nous entendons je le crois, certaine faiblesse de notre mouvement.

Résister, c'est créer !

Nuage fou

Lawaj (https://lawaj-musique.wixsite.com/) à Sarlat

1) Cet article est dédié au musicien Chilien Víctor Lidio Jara Martínez.

2) Tel le pianiste et compositeur surdoué Karol Beffa, membre des oligarchiques *Dîners du Siècle*, ravissant Macron de son jeu au Palais de l'Élysée, ou entamant servilement l'hymne américain lors d'une soirée de la très sélect French American Foundation, salle Wagram. Mozart n'aura pas joué ce jeu-là, qui fut jeté à sa mort dans la fosse commune…

3)Si toutefois, on le lui en laisse le choix. Les méga-concerts signalant la décadence d'un son déjà récupéré par les « majors » mercantiles de l'industrie musicale.

4) L'exploitation à outrance déployée par les monopoles économiques et financiers qui contrôlent l'archipel.

5) Un phénomène en fait assez récent : le premier concert de musique « passée » date du 11 mars 1829 ; Félix Mendelssohn dirigeant à Berlin la Passion selon Saint Matthieu de Bach – un siècle après sa création.

6) Comme Keith Richard, fils d'ouvriers, à qui son grand-père a transmis la guitare, et qui a eu le génie de saisir l'essence du Blues pour créer *autre chose* : ses « riffs » qui fondent le son unique des Rolling Stones.

7) Comme ces pianistes noirs américains contraints de contourner les limites de leur instrument qui ne peut jouer *vraiment* la « blue note ». Ils puisent dans l'héritage musical européen pour inventer le jazz.

8) Depuis1994, en UK, le *Criminal Justice Bill* interdit les rassemblements de plus de 10 personnes réunies dans le but *d'écouter de la musique répétitive*.

PROPAGANDE PAR LE FA

Il sera question ici de musique, dans ses aspects sociaux ; particulièrement ses impacts : révolutionnaires ou contre-révolutionnaires. D'un coté le peuple infiniment créatif et infiniment méprisé, de l'autre les 1 % mortifères affairés à pousser certains musiciens dans deux sortes de prison : pour quelques uns, elle sera dorée, pour d'autres, sombre et saturée de cris, parfois mortelle (1) (2).

Prélude : bien que nécessairement historique, la musique, *en tant que telle*, n'appartient qu'à elle-même, et tout un chacun peut ancrer son plaisir de musicien ou de mélomane dans telle ou telle forme musicale – idéalement dans plusieurs. Cet article ne produit pas de jugement musical.
Non, cet article ne s'intéresse qu'à la capture de la musique par l'État et les puissants, qu'ils arborent comme une auréole et du haut de laquelle ils méprisent le peuple, incapable qu'il serait d'apprécier son caractère « supérieur » – celui de la Vraie, de la Grande Musique ! Il explore cette capture et comment libérer la musique des griffes de l'État, ce à quoi s'attachent un nombre croissant de jeunes musiciens (pas si) « classiques », dont plusieurs ont été sollicités pour fonder la rédaction de cet article. Rejoignons-les dans ce combat d'importance, à vrai dire… *vital,* car la musique est au fondement de notre humanité, c'est l'hominisation du son.

Concert des assis : auto-célébration de l'élite
Soft-power : le consentement qui permet aux dominants de se perpétuer à moindre coût se nourrit de symboles et de rituels, et c'est le rôle de la musique aristocratique de les lui en fournir. Comme par exemple, à l'occasion des concerts, où il ne s'y joue pas, on le sait, que de la musique. Architecture, emplacement, le lieu est essentiel, et les aristoïs optent pour la symbolique dispendieuse, financée par nos impôts, d'un Opéra, d'un théâtre ou de la cour d'un château. Car s'y déroule surtout une farce sociale dédiée à l'autoreprésentation d'une bourgeoisie, petite ou grande, capitale ou provinciale, qui tout à la fois se rassure, se jauge et se mire ; tous ensemble – Monsieur Jourdain et Madame – exhibant leur goût très raffiné pour une musique qu'on leur a dit « savante ». Certains bien sûr sauront sincèrement s'abandonner au jeu de ces harmonies « classiques » qui savent si bien faire chavirer l'âme, mais pour beaucoup, *au concert*, ils s'y ennuient, et le plus souvent... y somnolent. Entre salle et scène, le rituel est rodé ; sur scène les musiciens cachetonnent, gagnent leur pain, bien souvent plutôt sec. Indiscernables, *Black bloc* malgré eux, on les aura vêtus de noir. Car hiérarchie oblige, seul le soliste sera coloré! Sa virtuosité l'élevant au sein des aristoïs, il faut absolument le distinguer ; le faire changer de camp (2). Dans la salle, on aura soigné sa tenue, tout comme pendant l'entracte, on soignera ses réseaux. Le concert est l'occasion d'afficher, tester, consolider ou promouvoir sa position hiérarchique. Pour certains, peu nombreux, d'en jouir.

Ecoutons le Grand Jacques : « *Faut vous dire Monsieur que chez ces gens-là, on ne cause pas Monsieur, on compte.* »

Concert des corps : auto-constitution du peuple :
La musique populaire, c'est *dans les corps* qu'elle se joue, et l'on écoutera, assis, allongé, ou debout – selon. C'est elle qui dictera sa loi, et non les convenances. Dans le partage, parfois silencieux, parfois bruyant, du plaisir d'être ensemble. Dans la proximité qu'offre un bar ou la scène sans fosse d'une salle de quartier (3). Car les artistes populaires aiment à *jouer* avec le public ; l'interpeller, l'inciter à chanter, faire silence ou bouger, ou bien crier en duo ; l'engager à devenir acteur. Le chœur qui s'élève des poitrines, parfois nues, se tisse avec le son porté par la sono ; parfois le cri d'un seul relance le dialogue. Quand la musique aristocratique ne se vend qu'aux assis ; la musique populaire aime à se donner à qui sait se lever.

Car parfois la musique prend la rue ; la rue devient musique.

Les « droits civiques » ? c"était « Keep you eyes on the prize » : *The only thing we did was right // Was the day we started to fight...*
Les révolutionnaires des Black Panthers, plus tard, s'accompagnaient des Lasts Poets, accoucheurs géniaux du RAP dans le New York des années 70. Musique inouïe, paroles jaillissant du cœur des ghettos noirs : *When the revolution comes // Guns and rifles will be taking the place of poems and essays...*
Avec la musique Punk, les Sex Pistols balançaient un son politique et violent : mélodies trivialisées, refus de la virtuosité et ce chant-slogan qui hurle le chômage et la misère ouvrière. Irrécupérable, c'est dans les squats que la scène punk a vécu et se vit toujours : *I am an antechrist // I am a anarchist // [..] // I wanna destroy* …
Plus près de nous, en 2009, les manifestations « république-nation » du LKP qui accompagnaient la grève générale à la Réunion contre la *pwofitasyon* (3), furent mises à feu par la musique et la danse omniprésentes : « *La Gwadloup sé tan nou, // La Gwadloup sé pa ta yo // Yo péké fè sa yo vlé adan péyi an-nou* ».

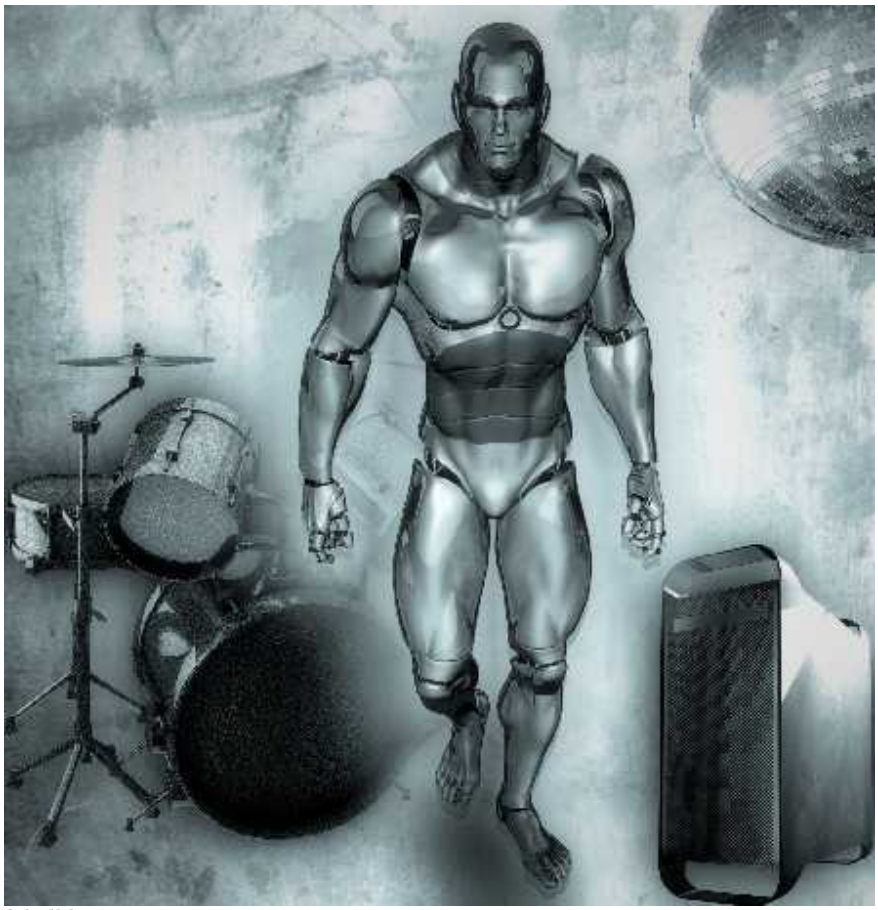
Enfin, depuis plus de 18 mois maintenant, les Gilets Jaunes auront beaucoup chanté, et partout, jusqu'aux Champs Élysées : *Emmanuel Macroooon // Oh tête de cooooon // On vient te chercher chez toi …*

Les techniques ont atteint une telle maturité qu'il est maintenant possible d'apprendre de manière précise à partir d'un corpus bien choisi d'exemples le style d'un compositeur (classique ou moderne) et de créer ensuite *ad libitum* de nouvelles courtes compositions selon ce style. Dans certains cas, même les spécialistes ont du mal à distinguer ce qui provient du compositeur ou bien de l'ordinateur. On peut parler d'une forme de test de Turing musical, du nom du mathématicien anglais Alan Turing, qui avait imaginé en 1950, peu avant la naissance de l'ordinateur, un test capable de distinguer une intelligence artificielle d'un être humain. Cependant, l'intérêt artistique reste à notre avis assez limité. À quoi bon en effet recréer des musiques dans un style déjà connu ? (à la manière d'une forme de « Jurassic Park » musical, bien qu'utilisant un corpus d'artéfacts musicaux plutôt qu'un code génétique).

« cela soulève ainsi la question de la créativité artificielle »

La génération peut de plus être paramétrée (« conditionnée ») par différentes caractéristiques spécifiées par l'utilisateur (ambiance triste ou gaie, manifestation de surprise, tension, etc.) et ainsi s'adapter à des documentaires ou/et des publicités. De fait de nombreuses entreprises récentes, telles AIVA, Amper Music, Juke Deck et Muzeek, proposent déjà de la génération de musique à la demande. Cependant, les musiques générées, satisfaisantes quand elles sont brèves, lassent en général rapidement quand elles sont longues, car il leur manque une direction et une structure. Ceci est d'ailleurs une des directions de recherche actuelle, l'émergence de structure ou bien (ce qui est plus pragmatique) l'imposition de structure.

Par ailleurs, et ceci est un pendant de l'efficacité même de l'apprentissage machine, les musiques générées ont tendance à trop coller au style appris et manquer d'un peu d'originalité. Ceci n'est d'ailleurs pas forcément un problème pour certains styles de musique où les créateurs ne sont pas toujours très innovateurs et se copient souvent mutuellement. De manière plus générale, cela soulève ainsi la question de la créativité artificielle, c'est-à-dire dans quelle mesure un ordinateur peut être créatif ? Précisons que tenter d'y répondre est déjà une étape subjective. De plus, nous pensons que le problème est en partie mal posé et qu'il nous paraît plus intéressant de considérer l'ordinateur comme un assistant d'un musicien plutôt que comme un créateur artificiel autonome.


© kalhh

Un exemple est le disque « Hello World », réalisé par différents musiciens, dont Stromae, utilisant un environnement prototype d'aide à la création musicale, développé à Sony Computer Science Lab à Paris en collaboration avec des universités dans le cadre du projet « Flow Machines ». Par exemple, le morceau « In the House of Poetry » offre des mélodies et harmonies audacieuses et originales qui ont été proposées par la machine, puis ont été retravaillées de manière incrémentale (comme d'ailleurs pour une création musicale plus conventionnelle) par les musiciens avec son appui (le menu « Track by Track » du site web résume de manière très intéressante le *modus operandi* choisi pour chaque morceau). Comme certains des chercheurs du domaine, nous croyons ainsi plus en une approche de *co-création homme-machine* plutôt qu'une création autonome par la machine seule. L'ordinateur a ainsi pour rôle de suggérer, compléter, etc., tout cela sous le contrôle du musicien. On peut ainsi s'inspirer par exemple des Beatles pour une mélodie, du compositeur de jazz Wayne Shorter pour l'harmonie, etc., et explorer pas à pas des sources différentes d'inspiration et en générer des extrapolations, tout en gardant le contrôle de chaque étape. Idéalement, un tel type d'outil pourrait servir autant à des musiciens débutants qu'à des musiciens expérimentés, et sans avoir à étudier systématiquement différents styles musicaux de différents compositeurs. L'ordinateur n'est ainsi plus vu comme un substitut à l'homme (ce qui pose alors la question de son avenir) mais comme un assistant, nourri à la demande d'expérience musicale variée. Idéalement, le musicien peut se concentrer sur ses intuitions et sa créativité, la machine l'aidant à élaborer la mise en œuvre.

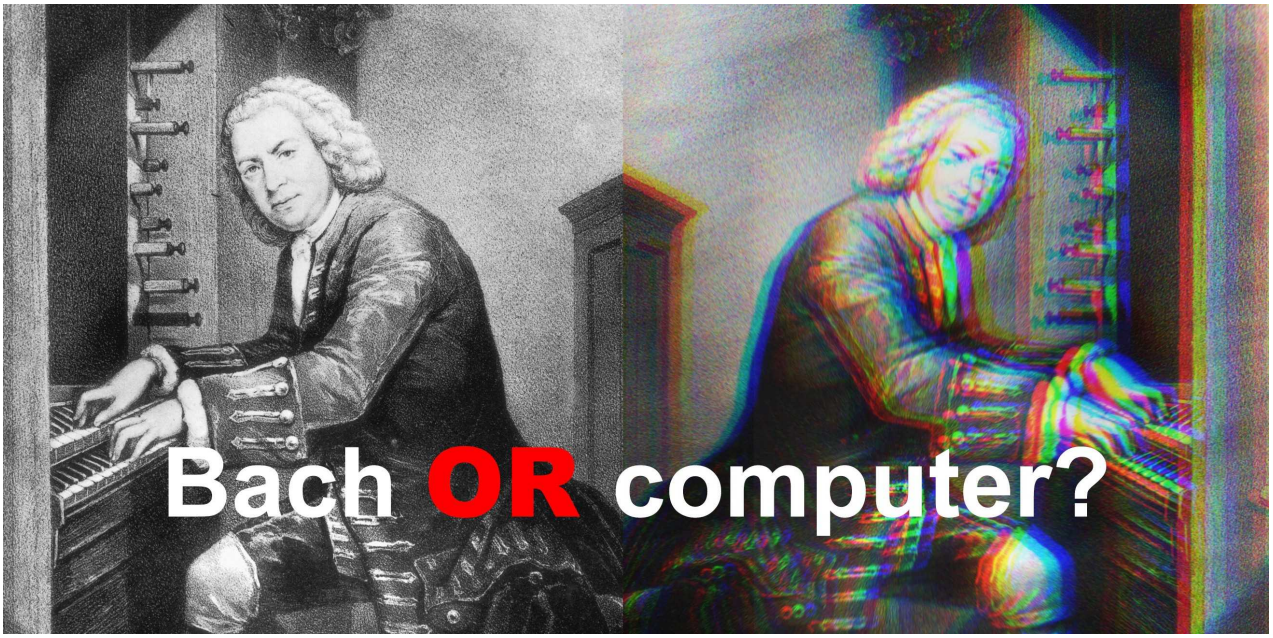
Jean-Pierre Briot et François-David Pachet

Jean-Pierre Briot, Apprentissage profond et génération de musique, Hors série Intelligence artificielle, Tangente – L'aventure mathématique, N° 68, pages 30-37, septembre 2019. http://www-desir.lip6.fr/~briot/cv/apgm-2019

François Pachet, Pierre Roy, Benoit Carré, Assisted music creation with Flow Machines: Towards new categories of new, Chapitre 8 du « Handbook of Artificial Intelligence for Music », édité par Eduardo Miranda, Springer, à paraître en 2020. https://arxiv.org/abs/2006.09232

Skygge *et al.*, Hello World, Flow Records, janvier 2018. https://www.helloworldalbum.net/

INTELLIGENCE ARTIFICIELLE ET MUSIQUE



La musique informatique (autrement dit la musique composée ou/et produite informatiquement par ordinateur) est à peu près aussi ancienne que l'ordinateur. En 1957, sont produits de manière indépendante :

la première composition musicale par ordinateur, intitulée « the ILLIAC Suite » (préparée par les compositeurs et scientifiques Lejaren Hiller et Leonard Issacson, sur l'ordinateur ILLIAC I à l'University of Illinois at Urbana-Champaign aux États-Unis), en utilisant des chaînes de Markov (c'est-à-dire, des modèles probabilistes de transitions, par exemple à partir d'une note Do, il y a 70 chances sur 100 que la note suivante soit un Sol et 30 chances sur 100 qu'elle soit un Fa) et des contraintes (permettant de filtrer de mauvaises solutions), la partition résultante étant interprétée par un quartet (humain) de cordes ;
et la première synthèse sonore par ordinateur (aux Bell Telephone Laboratories aux États-Unis, à l'aide du programme MUSIC I écrit par l'informaticien Max Mathews pour l'ordinateur IBM 704) d'une courte composition monodique intitulée « The Silver Scale » (composée pour l'occasion par le linguiste et acousticien Newman Guttman).

L'année 1957 signe ainsi l'acte de naissance des deux facettes principales et complémentaires de l'informatique musicale : la composition algorithmique (c'est-à-dire, la composition musicale définie selon une suite d'instructions et d'informations associées, comme pour une recette de cuisine) et la synthèse sonore numérique. Dans la suite de ce texte, nous allons nous concentrer sur la première facette, la composition algorithmique, qui exprime le mieux la créativité du compositeur (inventivité mélodique, harmonies, rythme) et les capacités de l'ordinateur de se mesurer ou non à l'humain.

Notons que la composition algorithmique et l'utilisation du stochastique (c'est-à-dire, l'intervention du hasard dans les choix, par exemple de la note suivante) peut être située dès la fin du 18ème siècle, et attribuée (peut-être à tort) en 1787 à Mozart, avec son jeu de dés musical (« Muzikalisches Wurfelspiel ») dans lequel, en lançant à plusieurs reprises deux dés, on choisit chaque élément successif parmi un ensemble de segments mélodiques prédéfinis (et fixes).

L'« Illiac Suite », quant à elle, utilisait des modèles mélodiques abstraits, définis à la main. D'autres types de modèles abstraits peuvent être également utilisés, tels des grammaires génératives, à l'image des grammaires pour une langue, des règles, etc. Cependant, la définition de tels modèles par les musiciens est difficile à mettre au point. L'idée d'apprendre automatiquement un tel modèle à partir d'exemples, en utilisant ainsi l'apprentissage machine, est à la base du changement de paradigme utilisant l'Intelligence Artificielle. La méthode est générique, puisque le style musical dépendra du corpus d'exemples musicaux choisis. Ainsi, si on présente à la machine des mélodies celtiques ou bien de musique sérielle (dodécaphonique) ou de cadences de blues, la machine apprendra le style correspondant, de manière indépendante d'un formatage initial selon une théorie musicale spécifique (éducation musicale classique, jazz, pop…), ce qui est le plus souvent le cas des êtres humains.

Les deux principaux modèles qui peuvent être appris automatiquement à partir d'exemples sont : d'une part les chaînes de Markov (voir ci-dessus) et d'autre part les réseaux de neurones artificiels (inspirés en partie du fonctionnement du cerveau et en particulier du système de la vision humaine, ainsi que de méthodes de prédiction purement statistique). Ces derniers ont actuellement le vent en poupe, du fait des succès des réseaux de neurones, par exemple pour des tâches de reconnaissance d'images, mais aussi de prédiction du climat ou de traduction automatique, et bien d'autres encore.

DU POGO AU POLITICO-INCORRECT

Quand on me parle de musique, je pense tout d'abord à mes premiers amours, à savoir la musique punk-rock. À commencer par les années 1980, j'ai d'abord connu les Garçons bouchers puis l'incontournable groupe *Bérurier* qui finiront par s'appeler *Bérurier noir* ; du côté anglo-saxon, pour ma part, je parlerais de *The exploited*. Hormis pour le premier groupe cité qui se veut festif, les deux autres ont un regard critique de leur société contemporaine avec, parfois, des messages politiques clairs entre le morceau « porcherie » que je cite : « la jeunesse emmerde le front national » ; Puis, « believe in anarchy » ou « fuck the system » pour le groupe d'outre-Manche.

Mai 2000 Churchill devient un punk rocker...

La musique en fête

Nous retrouvons chez plusieurs groupes cultes des années 1980-1990 tels que *Ludwig von 88* un esprit festif comme le plus actuel groupe de *Ultra Vomit* pour la version déjantée et *Toys dolls*, *Los tres puntos* pour les rythmes enflammés.

Bien sûr, quand nous parlons de fête, les produits addictifs en tout genre peuvent s'inviter et à la vue des quantités qui peuvent circuler, l'ambiance est plutôt calme. En effet, je me rappelle des bals populaires de mon adolescence, vous savez, ceux avec le pack de 24 dans le coffre de la voiture à côté du nerf de bœuf ; eh bien, c'était tous les week-end qu'il y en avait un de « Didier l'embrouille » et c'était pas des punks (rockeurs ou à chien).Ça finissait en bastons, la plupart du temps à mains nues et très occasionnellement en générale. C'est à ce moment-là que j'ai du me rendre compte que la diversité des populations engendre la diversité des opinions. D'un point de vue politique, c'est aussi dans ce sens que l'histoire est parsemée de scissions de groupes. Il n'est donc pas inquiétant de voir des groupes se diviser tant que l'entente peut rester cordiale en raison de plusieurs points communs inévitables ; c'est à ce moment-là que je vous invite à prendre connaissance des principes de base de la Fédération anarchiste et bien sûr à y adhérer afin de ne jamais franchir la ligne rouge qui représente les limites impératives à une bonne cohésion.

Le monde des punks est très petit et pour combler ce désir de mésentente, ils ont inventé les pogos. Une danse où tout le monde se pousse les uns les autres et où toute personne qui tomberait se voit proposer 2 ou 3 mains tendues. C'est à la fois très libérateur de tout ressentiment, cela repousse les trop bourrés et pour les plus courageux, ça se finit en embrassade et don de câlins. Finalement, ce n'est pas très différent de ce qui peut se passer à l'assemblée nationale donc on pourrait penser que les punks savent exprimer leur libre pensée de manière autogérée.

Être punk, être militant politique

Il est utile de définir ce qu'est un punk. D'abord il y a le punk à chien qui est un nomade ayant constaté, après avoir passé au moins une partie de sa jeunesse à prendre des coups, qu'il est impuissant à transformer la société vers un monde qui lui conviendrait mieux. Il vit alors en autogestion dans son camion ou dans la rue accompagné de son fidèle compagnon de route. Ses ressources dépendent de ses besoins journaliers a contrario de ce que propose la société (de modèle capitaliste) de gagner de l'argent dans le but de capitaliser et ainsi faire fructifier cet amas de richesse matérielle autant que possible. Ensuite, il y a le punk rockeur qui est inséré dans le monde professionnel malgré qu'il n'occupe pas de poste à grande valeur ajoutée (bien sûr selon notre modèle de société actuelle). De la même manière que le punk à chien, il lui manque les outils du militantisme qui lui permettrait de faire valoir un vrai rapport de force auprès des profiteurs. C'est ainsi que la majorité des employeurs s'entendent à penser que ces derniers sont trop souvent caractériels mais corvéables à merci car courageux et trop rebelles et/ou vulgaires pour être entendus par la majorité. Il devient alors facile sous couvert de « no future » de leur montrer qu'ils n'ont pas d'autres possibilités que de travailler pour eux.

Le Rock'n roll engagé

Non seulement un art audio et parfois visuel, il s'agit d'un engagement et d'un mode de vie. Un très bon exemple actuel est *Les ramoneurs de menhirs* entre Loran (ex-*Bérurier*) qui a toujours revendiqué l'autogestion et ses compagnons du Bagad (petite dédicace Trump : il ne s'agit pas de Bagdad..) qui ont passé plusieurs années à la mission bretonne à Paris qui était une bonne école de la vie à cette époque (sachant qu'aujourd'hui, je n'en ai aucune idée). Sur la scène musicale, nous retrouvons également les très sérieux *Tagada jones* pour leurs propos plutôt justes. D'ailleurs, leur succès actuel qui est au moins à l'image du ras-le-bol général des couches sociales les plus populaires et aussi du au fait qu'ils se sont toujours produits seuls, sans aide d'une maison de disque mais avec leur propre label ; voilà un bel exemple d'autogestion tout en s'intégrant au système capitaliste actuel, une belle gymnastique qui ne doit pas être aisée tous les jours.

Plus calmes, revendiquant une vie modeste, je parlerais de deux routards que sont *Bob's not dead* et *Fred Alpi*. Conteurs d'histoires de vies en toute simplicité et dans le partage de moments entre bonheur, rire, mélancolie et passant par tant d'émotions qu'on peut rencontrer dans nos vies aussi différentes et variées qu'elles puissent être.

A chacun son rythme

Évidemment, j'en oublie énormément et je vous invite aller et venir à la rencontre de tous les artistes locaux que vous croiserez car ils vous feront vivre des moments inoubliables. Et, même si je vous ai parlé de groupes punk rock qui se veulent assez violents dans la rhétorique, il y a beaucoup d'artistes de rue qui racontent de belles histoires. Au minimum, c'est une bonne occasion de réfléchir à des sujets d'actualité ou d'avenir, de partager des gestes ou des mots car ces derniers ne font pas ça pour vivre dans l'opulence et sont très souvent passionnés. Voilà pourquoi, même autour d'un art qui se veut un moment de partage, il peut y avoir des divergences d'opinions et c'est finalement comme cela que l'art créé les émotions.

Pour conclure, j'ai bien conscience d'avoir usé et abusé des termes autogestion et autogéré mais c'est une manière de montrer que c'est tout à fait accessible de se séparer du patronat et des organismes gouvernementaux.

Micka
groupe la sociale

de Sheila qu'ils avaient endurée quelques cours plus tôt ! Où est le combat anarchiste ? Être libre par son oreille, c'est écouter tout sans a priori. C'est faire l'effort d'entendre. On choisit alors, librement. Et on milite pour la liberté de création. Même des autres.

Art populaire, art savant. Voilà bien le faux « débat » occultant par essence, sans objet. Débat qui nous aveugle ou nous rends sourds. Je l'ai dit, il n'y a pas de musiques simples, non « savantes », nulle part. Sauf celle dont nous inondons arbitrairement le monde !

J'aperçois lorsque nous détournons le regard de nos musiques « savantes » le même geste, la même attitude que lorsque nous détournons l'oreille alors que chaque jour voit disparaître quelque part une musique écrasée par nos bulldozers « mediaticotubesques ». A Buenos Aires, Tokyo, Hobart (tous les aborigènes ont été assassinés), Singapour, partout les personnes vont et viennent avec dans leurs oreilles (bon gré mal gré) la même musique « populaire ». Populaire ? Voir ! Les musiques que l'on qualifie « d'ethniques » non sans condescendance, n'étaient-elles pas populaires ? Elles étaient aussi savantes, étonnantes, riches. Malheureusement, on ne les entend/comprend pas ou on ne veut pas. Mais peut-être n'étaient-elles pas sponsorisées par nos grandes maisons de production, sûres de leur moins bien-disant culturel que le « peuple » attend et... achète. Pardi. Jusqu'ici, ces « étrangers » n'aimaient que des musiques complexes, riches demandant une volonté d'écoute et non pas une passivité utile. Tous les chewing-gums doivent être « sweet ».

Art populaire, art savant. Cette opposition, que nous anarchistes adorons pratiquer est-elle opérante ? Lorsqu'il a fallu, ou plus exactement quand certains, ont voulu, créer un espace au Louvre consacré aux « arts premiers », des « savants » se sont opposés à cette entreprise car, selon eux, ces œuvres n'étaient pas de l'Art !

Ces arts populaires sont-ils des arts ? Ces « arts premiers », ces musiques premières étaient-elles populaires ? Notre société a répondu violemment : ces arts premiers ne sont pas des arts ! Et comme dans "1984" «La guerre c'est la paix», «La liberté c'est l'esclavage», «L'ignorance c'est la force» : la musique populaire de supermarché c'est de l'art ! Tonale, en tempérament égal et simple, si simple, 4 temps à 120 à la noire, trois ou quatre accords etc.

Anarchisme et art... Le combat perdu... Pourquoi ?

Y-a-il un propos anarchiste en matière d'art ? Il est de bon ton de rejeter les musiques savantes dans nos milieux anarchistes. Elles seraient l'incarnation d'une hiérarchie qui ne peut nous convenir. Soit. Peut-être, à la différence des autres cultures, les « classes populaires » ont-elles été exclues par la « bourgeoisie » de nos musiques savantes. Soit. J'ai été musicien « punk » aussi... On jouait les guitares bien trop basses pour ne surtout pas bien jouer. D'accord, mais « 'round midnight » de Monk est une musique d'une rare complexité. Même après avoir eu la chance de la jouer, cette œuvre si belle reste en grande partie mystérieuse pour moi. Une musique essentiellement orale, pensée et jouée par des noirs américains en plein ségrégationnisme. Une vraie musique populaire offerte dans les « Jam sessions » du club de Harlem « Minton's Playhouse ». Du grand art ! Vraiment populaire ! Mais le « peuple » a été dépouillé de ses musiques savantes pour des raisons purement vénales. Le moins bien-disant culturel règne. Cela fait vendre. Quel mépris pour tout un chacun ! Nous serions indignes de l'art ! Et la réponse des anarchistes est-elle d'emboîter le pas des « capitalos » et faire les promotions des musiques abêtissantes ?

Et si faire la promotion des musiques populaires consistait à soutenir la richesse, la complexité qui émerge spontanément dans chaque culture ? Et si l'anarchisme faisait la promotion des musiques savantes des quatre coins du monde et non la promotion de ce qui nous abrutit toutes et tous et partout ? Je rêve.

Ce combat est perdu. En musique, populaire est devenu synonyme de simple, de plus en plus simple et nous ne voyons pas que ce « non- art » envahit le monde et tue le formidable trésor des musiques réellement populaires du monde. Nous nous mettons du côté du « populaire » car nous pensons qu'il incarne le « peuple ». Funeste point de vue. Nous devrions nous précipiter et être au premier rang des défenseurs de l'art.

En soutenant ce « non-art », nous nous faisons complices du plus grand massacre de musiques de l'histoire.

« Entendre » les autres est peut-être difficile. Peut-être avons-nous oublié, perdu nos richesses musicales. Peut-être sommes-nous désormais sourds ou malentendants. Peut-être n'apprenons-nous plus à entendre/comprendre. Peut-être est-ce cela faire peuple. Alors notre anarchisme est un anarchisme sans les autres.

Christian Chandellier
Groupe Gaston Couté FA

Morin khuur. Mongolie

Extrait des Principes de base de la Fédération Anarchiste - Nos objectifs - : Les anarchistes luttent pour une société libre, sans classe ni états, ayant comme buts premiers : "... L'égalité dès la naissance des moyens de développement, c'est-à-dire d'éducation et d'instruction dans tous les domaines de la science, de l'industrie et des arts."

SILENCES

Nulle part, en aucun « art » la destruction, l'élimination, l'éradication de cette part d'humanité que sont nos expressions artistiques ne sont aussi radicales que pour les musiques. Et dans un silence étonnant, profond.

Gamelan sundanais (Ile de Java)

Je me souviens d'avoir entendu une ethnomusicologue décrivant son activité ainsi : « je cours ». Je parcours le monde (elle était spécialiste de la musique de Bali) Je cours, disait-elle, auprès des gens et souvent je les paye pour qu'ils consentent à me faire entendre leur musique, cette musique dont ils ont désormais honte. Les « jeunes », et tous finalement, ne veulent plus la connaître, encore moins la faire.

On entasse alors les pauvres traces dans nos lieux de conservation désormais délaissés comme des cavernes sombres. On les analysera, on les entendra plus tard. Peut-être.

Jamais plus personne ne les écoutera, ne les comprendra, ne les entendra. Quelques chercheurs dans un futur incertain ?

On veut désormais jouer, pratiquer la musique du temps : la musique occidentale, tonale, en tempérament égal et simple, si simple, 4 temps à 120 à la noire, trois ou quatre accords, deux minutes etc. Surtout pas « la savante ». Celle des salles de concert où la moyenne d'âge est de 60 ans. Populaire ?

Dans mon cours d'écoute, sur plus de 15 ans, au Conservatoire, souvent consacré aux musiques extra-européennes, je n'ai jamais proposé, car je n'ai jamais trouvé, de musiques aussi pauvres ! Des Gamelans (ensemble instrumental traditionnel caractéristique des musiques javanaise et soudanaise, imagine-t-on un Gamelan en tempérament égal !?) à la sanza (likembe au Congo, mbira au Zimbabwe, kalimba en Ouganda, marimbula à Cuba ou encore rhumba box en Jamaïque…) aux râgas hindous (du soir ou du matin) au tabla, de l'Inde du Nord, joué également au Pakistan, au Bangladesh, au Népal etc, aux rythmes si difficiles, en passant par les splendides musiques pygmées et les diphonies mongoles (Japon, Chine etc) nous avons toujours entendu des musiques riches et complexes, savantes donc, nécessitant un apprentissage conséquent et donc des solfèges pas toujours faciles à assimiler. On trouve partout habilité gestuelle et intellectuelle. Il n'y a pas d'instrument idéal, parfait, pas même les nôtres, il n'y a que des instruments adéquats. Imagine-t-on une kora, un instrument de musique à cordes originaire du Mali, accordée comme une harpe romantique ? Harpe et Kora peuvent-elles jouer la même musique ? Un violoncelle jouer la musique de Mongolie ?

Parfois, je demandais à mes étudiants d'apporter le fruit d'une recherche personnelle sur un thème choisi. J'avais proposé qu'ils trouvent quelques musiques sud-américaines. Une étudiante nous avait apporté : « El cóndor pasa ». Nous avions cherché vainement ce qu'il avait de sud-américain non occidental dans cette musique tonale en tempérament égal. Il nous reste bien quelques artefacts comme les Kenas ou des percussions mais pas leurs usages... Peut-être ces instruments nous suggèrent-ils une structure pentatonique. Mais de quelle musique ? Tant de civilisations, tant de langues, et des échelles sans doute pentatoniques pour seules traces. Formidable silence.

Art populaire, art savant. Le piège.

Dans toutes les rues du monde, dans tous les supermarchés, dans toutes les rues-supermarchés : la même misère de musique.

Un monde avec une seule musique est, à mes yeux, aussi effrayant qu'un monde avec une seule langue, une seule culture, une seule pensée. Dans les rues de Buenos Aires, Tokyo ou Le Cap, on écoute la même « chose » dans ses écouteurs qui ne sont pas des entendeurs. Il est étonnant qu'au « sortir » des colonialismes, on assiste à une globalisation culturelle à marche forcée. La même musique s'impose partout avec souvent « l'assentiment » (de guerre lasse) des « peuples » autochtones. Art populaire, art savant. La disparition des musiques « premières » populaires, toujours savantes, laisse la place à une musique réputée populaire, imposée par des marchands et formidablement pauvre. Tonale, en tempérament égal et simple, si simple, 4 temps à 120 à la noire, carrure à huit, trois ou quatre accords, deux minutes etc. Vous avez dit populaire ? L'est-elle vraiment ? Le marché piétine allègrement toute expression artistique populaire, « première ». Voilà la musique « pour tous » et pour personne : la fin des musiques savantes, la fin des musiques populaires. Où est le combat anarchiste ?

La musique, langage universel. Quelle blague. Tout le monde parle mais dit-on d'une langue qu'elle est universelle ? Tout le monde faisait de la musique mais personne ne faisait la même. Jusqu'à ce que les occidentaux et leur sacro-saint marché, imposent la leur.

Lors d'un autre cours, j'avais proposé à l'écoute de la « musique vietnamienne de restaurant ». Nous avions vite constaté que cette musique n'avait rien de vietnamienne. Mais tout d'une musique « universelle », vide, plus proche de notre courte vision coloniale. Pauvre à pleurer. C'est la seule fois où mes étudiant.e.s avaient jugé que trois écoutes : c'était trop ! Pire que « L'heure de la sortie »

LE VENT DES LIBERTAIRES

Makhno, héros populaire (1er épisode)

Quel plaisir que de retrouver le personnage de Makhno en bande dessinée (*). Une belle réussite de la part de ce trio plein de panache, constitué de Philippe Thirault, le scénariste passionné d'histoire, de Robert Zaghi, le dessinateur doté d'un talent exceptionnel et de Annelise Sauvêtre, la coloriste qui nous offre des couleurs flamboyantes et réalistes. Un défi pas facile à relever tant le sujet est souvent méconnu. Yves Frémion en postface se chargera de redonner la lumière à ce personnage hors du commun qui aurait pu changer la face de l'Europe au début du XX^{e} siècle et qu'il qualifiera de « *héros populaire* ». Une bande dessinée engagée de l'auteur et dessinateur François Hombourger, en 2002, avait déjà traité le personnage de Makhno, *Makhno. L'Ukraine libertaire 1918-1921* en deux tomes, préférant le noir et blanc à la couleur pour mieux appuyer le tragique destin d'un homme hors du commun. De même, nous pouvons découvrir aujourd'hui, la dernière BD de Bruno Loth qui reprend le personnage, accompagné cette fois-ci d'un autre fort et non moins célèbre, celui de Durruti, ainsi que de Ascaso, lors de la fameuse rencontre clandestine qui eut lieu à Vincennes, au 18 rue Jarry, chez les Makhno, le 15 juillet 1927.

Nestor Ivanovitch Mikhienko dit Makhno était un orphelin de père, berger à sept ans, ouvrier agricole à douze ans, anarchiste à vingt ans, dirigeant du mouvement insurrectionnel paysan en Ukraine de 1917 à 1921, « la makhnovtchina » en janvier 1919, dotée de cinquante mille hommes dont la plupart étaient des paysans. Il décrétera la commune libre à Goulaï-Polié son village natal. Il sera formé par le serrurier et anarchiste Piotr Archinov dans la prison politique de Moscou de la Boutyrka ou Boutyrkis, « l'université révolutionnaire », de 1908 à 1917, date de la seconde révolution. C'est là qu'il contracta la tuberculose. Il sera animé par un désir de voir le changement s'effectuer dans les communes pauvres d'Ukraine. Sa force de caractère indomptable et si affirmée, têtu, intelligent, charismatique, fougueux, avec son regard de braise, de soif de justice sociale, une vraie force de la nature, il va imposer les méthodes libertaires et avant-gardistes de Francisco Ferrer aux écoles, exproprier les exploiteurs et fonder des syndicats ouvriers et agricoles. Il sera celui que l'on appelle « Bathko » (père). Le portrait qui est fait dans l'album, montre la déchéance d'un homme idéaliste, inflexible, qui ne se pliera jamais, même devant la cause des militants communistes à la sortie de l'usine Renault à Boulogne-Billancourt, en février 1934. Un homme fait d'un seul bloc, pour qui la révolution avait un tout autre sens, un sens social et libertaire qui mènera ses propres batailles en Ukraine.

Le trait expressif de Robert Zaghi, nous montre des expressions parfois romantiques, de cette figure légendaire usée par le temps, fatiguée et diminuée par ses blessures que l'on peut voir portées sur son visage (une balafre sur sa joue droite), sur tout son corps, entre les marques de fouet et ses onze blessures. Louis Lecoin, pacifiste et non-violent tiendra ces paroles : « *Son corps n'est que cicatrices et des morceaux de mitraille circulent sous sa peau* ». Sa blessure au pied, criblé des éclats d'une balle dum-dum, l'amènera à boiter toute sa vie ; ayant refusé d'être amputé, il ne supportera pas de rester longtemps en station debout. Physiquement affaibli, il aura des difficultés à assumer son existence ainsi que celle de Galina Kouzmenko sa compagne et celle de sa fille Hélène (nommée Lucie en France). Il survivra grâce au salaire de Galina, jusqu'à son départ avec sa fille. Seul et alcoolique, il se battra sur le terrain des idées en écrivant ses mémoires « *qui seront un réquisitoire sans pitié contre ceux qui ont trahi plus que quiconque l'idéal révolutionnaire…* ».

© Les Humanoïdes Associés – 2019

Juan Chica Ventura

Groupe anarchiste Salvador-Seguí

* : BD que vous pouvez bien évidemment commander à notre librairie Publico

DOLORES

© Bruno Loth chez « La boîte à bulles »

Le portrait de Dolores pourrait être celui de n'importe quelle femme espagnole, parmi le cortège des 450 000 – 500 000 exilé.e.s qui traversèrent la frontière française en plein hiver, entre le 27 janvier et le 13 février 1939, la fameuse « Retirada » (la retraite). Devant fuir une Espagne qui agonisait à cause d'une guerre civile, qui débuta le 18 juillet 1936. Un pays divisé, d'un côté des franquistes, des phalangistes, des fascistes, les « nationaux », de l'autre côté une République constituée de républicains, de communistes, de socialistes, d'anarchistes et de poumistes. Face à l'afflux de gens qui se massaient à la frontière, le gouvernement français décida de parquer ces « Rouges », dans des camps de concentration de fortune, le long des plages du Roussillon, entre la mer d'un côté et les barbelés de l'autre, gardés par des gendarmes et des tirailleurs sénégalais. Tou.te.s ces déporté.e.s arraché.e.s à leur terre, à leurs racines, chassé.e.s de leur maison, tel un « destierro » (un exil, un bannissement, un déracinement) se trouvèrent démuni.e.s de tout avec pour seul bagage l'espoir de trouver une terre d'accueil ; ce qui ne fut pas le cas au début.

L'histoire de Dolores débute, alors qu'elle est déjà bien âgée et que son état général se dégrade (presque sénile). Sa fille Nathalie qui vient lui rendre visite dans une maison de retraite de Bordeaux, s'aperçoit qu'elle se met à parler en espagnol, alors qu'elle ne l'avait jamais fait auparavant. Nathalie comprend que sa mère lui a tout caché de son passé, elle ne sait rien d'elle avant son orphelinat, depuis son adoption à l'âge de sept ans jusqu'à ses vingt-deux ans. Les flash-back reviennent rappeler dans quelles conditions, Dolores jeune enfant et sa mère se retrouvèrent derrière les « camps de la honte », renommés plus tard camps d'internement.

Peu à peu, l'auteur de la bande dessinée, qui n'est autre que Bruno Loth, célèbre dessinateur et scénariste de la saga de « Ermo » six tomes de 2006 à 2013 (pour laquelle il a reçu le grand prix du public en 2009 au Salon de la BD de Bassillac en Dordogne), nous plonge dans la Guerre d'Espagne à travers les yeux d'un adolescent. L'auteur nous embarque dans les souvenirs les plus enfouis de la mémoire de Dolores, dont le destin fut si tragique et difficile. Le trait noir, sobre et précis de Bruno apporte une touche émouvante et vivante dans le parcours de ses personnages. Il utilisera une palette de couleurs bichromes (noir et blanc) et sépia, qui renforce la part dramatique du récit. Bruno rend un vibrant hommage à tou.te.s ces témoins qui nous renvoient quatre-vingts ans en arrière, sur les traces d'un passé douloureux. Le secret de Dolores, finira par être découvert à travers le voyage initiatique en Espagne de Nathalie, dans le but de comprendre et se rapprocher de sa mère. Elle découvrira la montée de Podemos et de son jeune leader Pablo Iglesias, qui présente une émission sur la chaîne de télé, diffusée sur le web *Una otra vuelta de tuerca* (un autre tour d'écrou) et l'élection de la nouvelle maire de Madrid, Manuela Carmena, soutenue par une jeune formation *Ahora Madrid* (maintenant Madrid). Nous sommes en 2015, tout est possible pour destituer et combattre la droite conservatrice, le Parti Populaire (PP). Un combat qui résonne avec celui des Républicains qui gagneront les élections en février 1936. Ce sera *el Frente Popular* (le Front Populaire). Nathalie évoluera au fil des planches, sur les pas de Dolores. Des « Dolores », on peut dire qu'il y en a eu beaucoup, de ces femmes qui furent traumatisées par la guerre civile, qui, pour avoir tant souffert, n'osèrent pas parler de politique à la maison et préférèrent ainsi épargner les membres de leur famille. D'où l'importance d'un artiste tel que Bruno Loth, qui, par son médium, retrace le parcours de ces femmes et de ces hommes qui firent la petite histoire, et refusèrent de parler l'espagnol tant que Franco était en vie. Ces silences que Bruno va mettre en images pour reconstituer l'histoire de Dolores.

Un album plein d'humanité et de tendresse, instructif par son carnet de croquis, où l'on peut admirer ses illustrations, suivi d'un dossier qui explique les derniers jours de la République. Un album passionnant d'histoires illustrées comme on les aime.

Juan Chica Ventura
Groupe anarchiste Salvador-Seguí

GUERNICA

Guernica en espagnol, Gernika en basque, ville martyre bombardée en 1937 par l'aviation Condor, formée de volontaires de l'armée allemande créée en 1936 et de l'armée italienne.

Une ville, un tableau, celui de Picasso et un certain nombre d'ouvrages traitant du sujet. « Guernica » reste surtout dans l'inconscient collectif, le chef-d'œuvre révolutionnaire du peintre andalou. Il est indissociable de la petite ville basque, commune industrielle d'environ 5000 à 7000 habitants, dans la région de Biscaye au nord-ouest de l'Espagne.
Cette immense toile, commandée par la jeune République espagnole composée d'un comité de préparation en vue de l'exposition universelle de Paris de 1937 (Max Aube dramaturge, Louis Aragon poète et José Bergamin écrivain sont mandatés à Paris pour convaincre Picasso de réaliser une œuvre), faite en quelques semaines (du 1er mai au 4 juin 1937), exprimera la révolte du peintre face aux horreurs de la guerre.
Elle deviendra avec le temps le symbole à la fois de paix et politique, contre ces crimes commis par les nazis sur ordre des franquistes, contre une population civile, un 26 avril 1937 jour de marché à 16h30, Ces crimes faucheront 1654 personnes, en blesseront 889 et 5300 bombes incendiaires seront larguées.
La toile sera exposée au pavillon espagnol à côté de celle de Miró et de l'installation mobile de Calder.

Guernica, c'est aussi la bande dessinée de Bruno Loth, dessinateur de talent et militant anarchiste, qui participa au dos de l'album disque pour l'anniversaire des 35 ans de Radio Libertaire par un dessin où l'on reconnaît certaines grandes figures de l'anarchie, qui réalisa aussi d'autres albums BD, sur le thème de la Guerre d'Espagne, comme *Les fantômes de Ermo* (6 tomes, de 2006 à 2013), *Dolores* (2016).
L'histoire se situe des deux côtés de la frontière des Pyrénées. Du côté français, Picasso à Juan-les-Pins, dans son atelier le 8 janvier 1937, accompagné de Marie-Thérèse sa compagne et de leur fille Maya, travaille sur une commande pour la seconde République espagnole, ce sera la fameuse série de gravures sur les « *Mensonges de Franco* » ; mais Picasso n'est pas pleinement satisfait, il désire trouver une idée qui soit à la hauteur des attentes de l'Espagne républicaine. De l'autre côté, au Pays Basque espagnol, en Biscaye, le 25 avril 1937, la vie est différente, « les Gudaris » miliciens basques se replient vers Bilbao. À Guernica tout est calme, la vie suit son cours. Le lundi 26 avril 1937, à Burgos en Espagne, l'avion Dorner 17 de la légion Condor se prépare à décoller avec à son bord 12 bombes de 50 kilos. Au même moment en Italie, de la base de Soria, trois bombardiers Savoya-79 s'apprêtent aussi à décoller, avec pour objectif : le bombardement du pont de Guernica, par où traversent les milices basques.

Bruno, par le réalisme et la force de son dessin nous montre comment tous ses personnages vont évoluer dans l'angoisse des bombardements, en plein jour de marché sur « El Paseo », en cherchant à se réfugier dans un bâtiment des écoles publiques. Plusieurs vagues meurtrières aériennes se succéderont, pendant trois jours et trois nuits, massacrant ainsi une population civile et laissant place à un champ de ruines. Guernica sera détruite aux trois-quarts. Certaines planches de dessins, vibrantes, poignantes, détaillées minutieusement et soigneusement dessinées par Bruno et coloriées par son fils Corentin, de la taille d'une page entière de l'album, montrent et témoignent de cet épisode sans précédent dans l'histoire. Pour reprendre et conclure, voici quelques paroles de Bruno très percutantes : « *Aujourd'hui encore, des vies sont détruites, des hommes sont massacrés, pour quelques richesses, au nom de quelques dieux ou pour quelques différences…Rien n'a changé* ».
A la fin de l'album, apparaissent d'abord deux photos du tableau *Guernica* , prises dans l'atelier des Grands-Augustins à Paris, par Dora Maar compagne de Picasso, ensuite accompagné d'un dossier signé Ongi Ettoriak sur l'émouvant témoignage de Luis Iriondo Aurtenetxea « dernier survivant du bombardement » suivi d'une lettre des survivants au président allemand à l'occasion du 60ème anniversaire du bombardement.

Juan Chica Ventura
Groupe anarchiste Salvador-Seguí

VIVA L'ANARCHIE !

La rencontre de Makhno et Durruti

Nestor Ivanovitch Makhno et José Buenaventura Durruti, l'un paysan ukrainien, l'autre ouvrier espagnol, deux révolutionnaires, deux anarchistes, mèneront leurs idées vers le chemin du communisme libertaire et ne cesseront jamais de lutter pour inventer un autre modèle de société, un système social égalitaire et fraternel, fondé sur la liberté individuelle, la créativité, l'autogestion, l'initiative, l'émancipation, l'entraide, la solidarité. Deux destins qui vont se croiser le 15 juillet 1927 à Vincennes, chez Makhno et sa compagne Galina Kouzmenko, institutrice révolutionnaire.

Une discussion fraternelle s'engagera autour d'une table sur le parcours révolutionnaire des deux figures centrales de l'album BD. De leurs valeurs libertaires pour construire un autre futur, un rêve égalitaire où l'État et la propriété seraient abolis. Une galerie de personnages célèbres seront présents à cette même table ; Louis Lecoin dit « P'tit Louis », pacifiste et fervent défenseur de la non-violence (qui permit la libération de nos trois mousquetaires, par ses actions au Parlement, par la presse et la pression de l'opinion publique favorable) ; Emilienne Morin, dite « Mimi », syndicaliste et anarchiste qui fera la connaissance de Durruti à la Librairie internationale anarchiste de Sébastien Faure ; Berthe Faber, amie d'Emilienne, qui gérera cette même librairie jusqu'en 1928, militante de l'UAC (Union anarchiste communiste) et de SIA (Solidarité internationale antifasciste), qui fera la connaissance aussi le même jour de Francisco Ascaso Abadia.

Ce dernier présent aussi à Vincennes est le compagnon d'aventure de Durruti avec qui il fondera le groupe anarchiste expropriateur *Los Justicieros* (*Les Justiciers*) à Saragosse en 1920, avec Gregorio Jover. Le groupe pratiquait des cambriolages, du faux-monnayage, de l'escroquerie, comme moyen d'exproprier la bourgeoisie pour permettre de financer des révoltes, de la propagande anarchiste, etc. Peu de temps après, un autre groupe lui succédera, nommé *Los Solidarios* (*Les Solidaires*), de lutte armée anarchiste, fondé en 1922 à Barcelone en réponse aux « Pistoleros » du syndicat blanc, « sindicato libre » (syndicat libre) du patronat contre les syndicats ouvriers. Il s'attaqua à la Banque d'Espagne, le 1er septembre 1923 et la même année de l'assassinat du Cardinal de Saragosse Juan Soldevilla y Romero.

Bruno Loth continue toujours dans la lancée de la révolution espagnole à travers ses albums, à dessiner une époque foisonnante où l'idéal libertaire prenait toute sa dimension humaniste. Des hommes et des femmes, mais aussi des enfants, prendront tout au long de leurs pérégrinations leur destin en main, pour défendre cet idéal. Un long chemin semé d'embûches restera encore à parcourir pour ces personnages qui voudront faire reculer les États bourgeois en suivant les principes anarchistes. Cet album à la différence des autres qui traitent du même thème, met l'accent sur ces deux figures historiques et prestigieuses du mouvement anarchiste. On prend plaisir à découvrir au fil des planches, d'autres figures non moins célèbres, comme Sébastien Faure ou Piotr Archinov. Les décors des extérieurs et des intérieurs sont très soignés et très appliqués, une foule de détails y sont dessinés aussi bien dans l'architecture que dans les costumes. On est complètement plongé dans les deux univers, que ce soit en Russie comme en Espagne. Par leur ténacité et leur courage, Makhno et Durruti écriront les plus belles pages de l'histoire de l'anarchisme.

Bruno se chargera par la force de son dessin classique, de son trait précis, de nous faire revivre ces moments historiques, accompagné de son fils une fois de plus pour la mise en couleur, dans des tons plutôt bistres. Un travail vraiment collectif et familial, la complicité des deux est une bonne réussite et le résultat final, nous montre un ouvrage d'une qualité digne des grands auteurs de la bande dessinée. Bruno et Corentin font partie intégrante de cette grande famille qui a pour tradition de mettre en images des histoires et de marquer les consciences. Un ouvrage à lire absolument, en attendant la suite et fin de la seconde partie.

Juan Chica Ventura
Groupe anarchiste Salvador-Seguí

« *Viva l'anarchie !* » de Bruno Loth (colorisation Corentin Loth) à la couleur,éditions la Boîte à Bulles

ULRIC NE M'A PAS POSÉ DE LAPIN...

Rencontre avec un des illustrateurs du Monde libertaire

Bernard : Bonjour Ulric, voilà maintenant quelques mois que tu participes à la rédaction du Monde Libertaire en proposant des planches d'une bédé, *Bad Rabbit*. Choix judicieux de l'anglais, en français on ne l'aurait pas pris au sérieux.
Ulric : Oui *Bad Rabbit* en français ça rend tout naze, et puis c'est aussi le pseudo d'une personne qui m'est chère... *Bad Rabbit*, comme mauvais garçon ou mauvaise fille ça lui va bien.

B : Une première question toute bête… Ornais-tu tes cahiers d'écolier de petits crobars ?
Ulric : Eh oui, telle cette pub antédiluvienne de Guy Degrenne, dans laquelle un gamin gribouillait sans arrêt sur ses cahiers d'écolier et était puni tandis que le maître d'école lui disait qu'il n'arriverait à rien ! J'ai vécu cette scène en vrai de nombreuses fois lors de ma scolarité, et je rigole bien en me disant que je m'en suis pas si mal sorti au final !

B : Et ça donnait quoi avec ton instit ?
Ulric : Les profs ça les rendait souvent dingues, car ils pensaient que c'était une forme de mépris à leur égard et un affront à leur autorité qu'un gamin s'adonne à ce genre de bêtise au lieu de s'abreuver béatement à leur savoir.

B : Te souviens-tu de ton premier dessin « engagé » ? Tu peux remonter jusqu'aux caricatures de profs…
Ulric : Oui, j'ai des souvenirs de primaire, de dessins, de caricatures, de punitions consécutives à ces mêmes dessins, de premiers fanzines sur du papier quadrillé au collège et ensuite plus élaborés au lycée. J'ai toujours eu une profonde aversion pour l'autorité.

B : Tu fais quoi de tes journées ?
Ulric : Je suis co-éleveur d'enfants, illustrateur, et graphiste à mon compte, bref je fais ce que j'ai toujours voulu faire !

B : Tu as sûrement des dessinateurs de presse, de BD dont tu es fan ?
Ulric : Beaucoup d'influences, la principale a été Hugo Pratt, ainsi qu'une pléthore d'autres comme Tardi, Cabu, Plantu, Comes, Blutch, Marjane Satrapi, Larcenet une bonne partie de la BD belge, *Le Baron Noir* de Pétillon et tant d'autres !

B : *Bad Rabbit*, c'est une BD sur l'enfermement ? je ne peux pas lire ces planches sans avoir en tête des images de foyers pour mômes avec le sale gosse qui affiche un comportement d'inadoptable. D'inadaptable ?
Ulric : En fait *Bad Rabbit* a réellement existé dans la vraie vie ! Il y a quelques années, j'ai été soumis à un intense lobbying d'un de mes rejetons adorés qui a insisté pour avoir un animal de compagnie. Elle voulait un chat, j'ai négocié un lapin ! Ou plus exactement une lapine toute blanche avec des yeux bleus mais avec un tempérament de Pitbull, bref elle mordait tout le monde, donc comme une forme d'exutoire *Bad Rabbit* est né ! *Bad Rabbit* c'est l'alias poilu du *Prisonnier*, mixé avec Steve McQueen dans *La grande évasion*.

B : Question bête, c'est pour libérer de la place pour les bulles que Bad Rabbit a de petites oreilles ? Ou pour le rendre différent des autres ?
Ulric : Ah, pas mal, j'y avais pas pensé. Non je la dessine comme elle se voit, différente, insoumise, refusant sa condition et son destin de peluche vivante !

B : C'est ta première BD ?
Ulric : Non j'ai commis pas mal de petit strips et d'autres BD de plusieurs pages entre autres au sein du collectif Kronik, et je travaille sur un projet collectif avec d'autres dessinateurs dont certains ont d'ailleurs produit des œuvres au sein du ML.

B : Pour cette BD, tu signes Ulric. Mais tu proposes également des dessins pour le ML avec une autre signature…
Ulric : Oui, depuis de nombreuses années je signe aussi sous un autre pseudo, qui je précise n'a rien à voir avec un satané poiscaille ricain mais bien en référence avec l'origine étymologique du mot latin et le capitaine du même nom !

B : Comment en es-tu venu à proposer des dessins pour le Monde libertaire ?
Ulric : Par affinité de convictions et le début de la présidence de Sarko

B : Tu es maintenant un illustrateur régulier. Tes dessins font toujours tilt. Toi et les autres illustrateurs, vous nous rendez un peu jaloux avec vos foutus dessins qui en disent parfois plus que l'article… C'est quoi ton ingrédient secret, le germe du dessin ? un mot ? une expression ? une image qui te semble évidente ?
Ulric : Un ping-pong intérieur avec les textes, c'est pour ça que lorsque je n'ai pas le texte sous les yeux que je dois illustrer j'ai plus de mal à trouver l'idée qui va bien !

B : Hum, désolé… Tu restes longtemps devant une feuille blanche ? ou alors donnes-tu le temps aux idées d'arriver naturellement ? Et dans ce cas, tu les notes quelque part pour ne pas oublier avant de retrouver ta feuille blanche ?
Ulric : C'est variable. Parfois c'est une évidence, d'autres fois il faut laisser un embryon d'idée mûrir dans un coin de mon cerveau malade, dans ce cas en effet je note ou crayonne la chose en devenir.

B : En attendant, le Monde libertaire profite de tes dessins… Dernière question : pour illustrer cette interview, que dirais-tu d'une planche dont le thème serait « Bad Rabbit rencontre Ulric… » histoire de ne pas dévoiler ta deuxième signature ou un dessin « autoportrait au travail »

Ah, oui… L'a un sale caractère la bestiole… On va lui laisser le mot de la fin… Merci à toi pour ces réponses et encore fois merci et chapeau bas pour les illustrations que tu nous proposes.

Bernard (CRML)

LE ML A RENDEZ-VOUS AVEC O LUNE...

Bonjour O Lune, voilà maintenant quelques mois que tu participes à la rédaction du Monde Libertaire en proposant des illustrations en lien avec les articles. Une première question toute bête… Ornais-tu tes cahiers d'écolier de petits crobars ?

L'école est un endroit où je ne me suis pas senti à l'aise et les instits me faisaient trop flipper pour oser faire ce genre de choses. Pour ça j'ai attendu plus tard.

Et ça donnait quoi avec ton instit ?

J'ai un souvenir d'un cours d'espagnol au lycée où j'étais tellement absorbé par mon dessin que j'ai mis un peu de temps à remarquer le silence dans la salle. En relevant la tête, je suis tombé nez à nez avec la prof collée à ma table. Au bout d'un moment, elle a hoché la tête et a continué son cours comme si de rien n'était. J'ai passé toute l'année a dessiner pendant son cours et elle me demandait en début de cours si j'avais besoin de feuilles blanches. Ma première fan ! ;)

Te souviens-tu de ton premier dessin « engagé » ? Tu peux remonter jusqu'aux caricatures de profs…

C'est au lycée que je me suis rendu compte qu'un dessin pouvait avoir d'autre but que d'être "joli". J'avais à faire à une "fille de " venue d'un lycée privé qui était hautaine et blessante. Etant d'une nature plus que réservée, je me suis aperçu de la force et l'importance que pouvait avoir un dessin pour répondre autrement que par les mots. Et avec une caricature, on ne risque pas 30 ans de prison pour avoir décapité une camarade d'école ! ;)
Sinon, le premier dessin engagé politiquement est venu plus tard avec Sarko.

Tu fais quoi de tes journées ?

Pour faire simple, je passe le plus clair de mon temps perdu dans mes pensées, d'où le pseudo Lune et le symbole de la terre qui l'accompagne , histoire de me rappeler d'y faire un tour de temps en temps !
Sinon, mon boulot m'amène à être dehors toute l'année entouré de plantes , d'arbustes , fleurs et en dehors : musique et beaucoup de romans SF , héroïc- fantasy .

Certains s'adonnent à une activité, pour évacuer leur journée de travail salarié, façon pushing-ball, douche de décrassage ou digestif. Tu dessines souvent ?

J'ai souvent envie de dessiner mais parfois la flemme donc c'est par période.

Tu as des dessinateurs de presse, de BD dont tu es fan ?

Cabu m'impressionnait énormément quand j'étais p'tit, dans le Club Dorothée. Ces personnages paraissaient réels. Je l'ai retrouvé plus tard dans un autre registre ! J'aime bien l'idée d'être politisé sans pour autant avoir oublié la magie de l'enfance.

Comment en es-tu venu à proposer des dessins pour le Monde libertaire ?

Quand je suis arrivée dans le groupe le Ferment, la question c'est tout de suite posée. Pendant les rencontres d'été de la FA, un échange avec Patrick du CRML m'y a encouragé (salut à toi le Biker !)

Le stress dans l'attente de la première publication ?

Non pas vraiment. Je pensais que mon style très amateur ne passerait pas. Du coup, j'avais prévu de vous harceler en me disant qu'au bout de 3/4 mois, vous finiriez bien par en mettre un.

Tu es maintenant un illustrateur régulier. Tes dessins font toujours tilt. Toi et les autres illustrateurs, vous nous rendez un peu jaloux avec vos foutus dessins qui en disent parfois plus que l'article… C'est quoi ton ingrédient secret, le germe du dessin ? un mot ? une expression ? une image qui te semble évidente ?

Pour la jalousie, c'est réciproque ! Et pour le reste , c'est un peu de tout ça à la fois. Un mélange fait de réflexions politiques , l'actu ,l'humeur du moment, et l'inconscient. Comme une roulette russe qui tourne et BAM l'idée arrive avec souvent beaucoup de surprise. Du genre :" nooon, j'vais pas faire ça quand même ?!!...ben, si alors !"

Tu restes longtemps devant une feuille blanche ? ou alors donnes-tu le temps aux idées d'arriver naturellement ? Et dans ce cas, tu les notes quelque part pour ne pas oublier avant de retrouver ta feuille blanche ?

C'est le moment que je préfère. Quand les idées arrivent et mûrissent dans mon esprit. Des fois, ça prend du temps mais ça finit toujours par débouler et ne plus s' arrêter. D'où le besoin de gribouiller au plus vite sur un bout de papier, histoire d'avoir un peu la paix !

J'ai participé peu de temps à un journal local d'infos subversives avant d'en claquer la porte. Mais j'y ai côtoyé un étudiant en pharmacie qui en faisait les illustrations. Un grand salut à Aurélien qui maintenant signe « Aurel » dans de nombreux journaux. Maintenant que tu as franchi le pas de la publication de tes dessins, ça ne te donne pas envie de t'investir un peu plus dans cette voie ?

Ça me prend déjà pas mal de temps, mais pourquoi pas.
Je pourrais très bien faire avec les dessins refusés du ML, le rebus quoi ! ;)

En attendant, le Monde libertaire profite de tes dessins… Dernière question : Pour illustrer cette interview que dirais-tu d'un dessin dont le thème serait « O Lune ô des espoirs de dessins inouïs… »
Pour le dessin, à suivre bientôt (encore à la bourre !)

Merci à toi pour ces réponses et encore fois merci et chapeau bas pour les illustrations que tu nous proposes.

Bernard CRML

fait penser direct au dialogue sur l'engagement entre Ferrat et Brassens (ORTF 1969). Jean Ferrat : « *Je crois personnellement que la démarche individuelle est extrêmement importante. Elle est même capitale, mais elle ne remplace pas l'autre. C'est-à-dire que seul, on ne peut pas grand-chose. On ne peut même rien pratiquement si on n'est pas entouré. Pour avoir une action possible et efficace, il faut être en groupe* (...) *On vit dans un monde atroce, on subit des pressions considérables... Pour moi, les choses sont claires, d'une certaine manière. En gros, dans notre société actuelle, il y a des exploiteurs et il y a des exploités. Je suis du côté des exploités, bien entendu.* ».
Le Georges soutenait : « *Moi, tu sais, je n'ai jamais cru aux solutions collectives. C'est une opinion tout à fait personnelle et très discutable, ne croyant pas aux opinions collectives et étant contre personnellement, sur le plan esthétique dans le domaine de la chanson, étant contre l'efficacité.* (...) *Je ne tiens pas, par exemple à donner des explications et à donner une morale, à indiquer les voies que je pense qu'il faut suivre ou ne pas suivre. Je me borne, si tu veux, à donner mes impressions en face de problèmes* (...) *Ce n'est pas sûr que l'art ne puisse pas changer le monde. L'art pur peut sûrement changer le monde. Je crois que c'est l'art explicatif qui peut difficilement changer le monde* (...) E*t j'ai peur que l'homme ne soit pas prêt de changer. Non pas que je le trouve très mauvais, mais enfin... même dans une société tout à fait parfaite, je crois que l'homme inventerait encore, parce qu'il est très industrieux, il est très imaginatif. Il inventerait, il trouverait le moyen de foutre la pagaille.* »
Je n'ai toujours pas réussi à trancher. Et ce n'est pas vraiment dramatique.

C : Une dernière question et je te fous la paix. Quand tu entends le mot "culture"... tu fais quoi ?
SB : Je sors mon revolver à eau ! Mon nez de clown et ma conscience de classe.

Collage 2016

Collage 2012

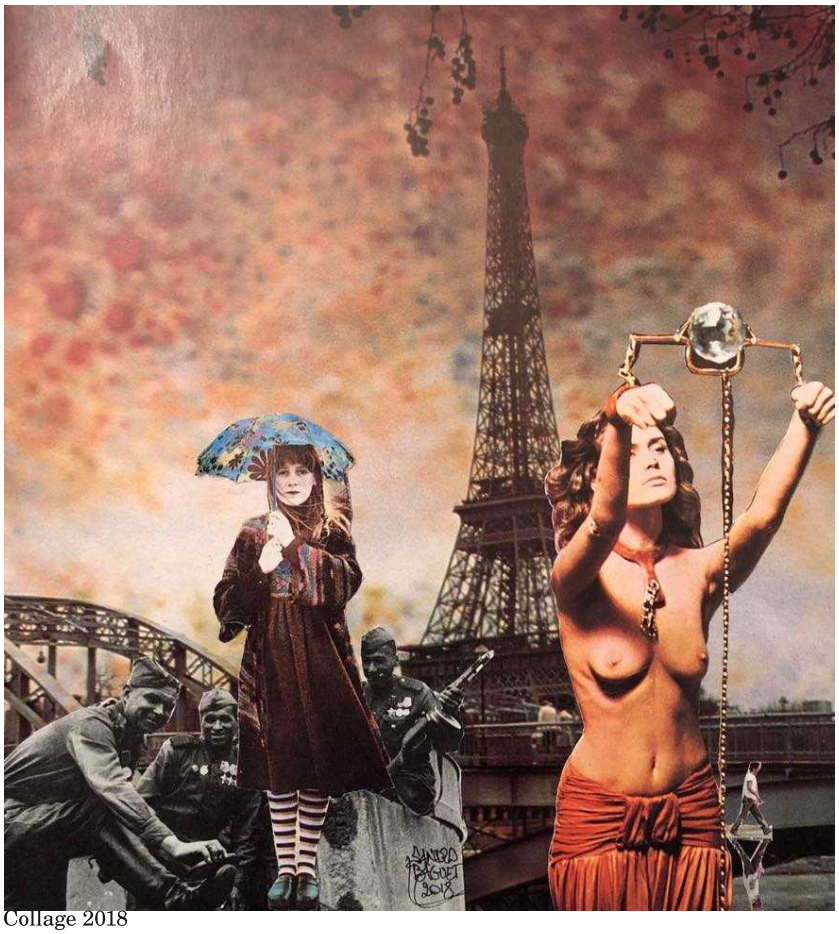
APPEL : ÉCOLE D'ART LIBERTAIRE À THIERS...

Thiers. L'association libertaire RALF, *Réfléchir et Agir en Livradois-Forez*, recherche du matériel pour son école d'Art libre autogérée, co-formation et co-instruction, ouverte aux jeunes et adultes sans condition et dans laquelle l'art et la créativité sont une entrée pour tous les autres apprentissages : philosophie, langue, maths, histoire etc. Objectif : miner le bastion de l'éducation aux mains de la pensée dominante. Nous serions ravis d'accueillir toutes les bonnes volontés, artistes, ouvriers, etc. ! Besoins exprimés : postes à souder pro, découpeur métal plasma, scie à métaux orientable, machines à coudre et à broder, surjeteuses, four de potier... Merci à tous ! Nous contacter au 04 73 51 25 48 ou par mail : ralph@gmail.com

faut pas leur laisser ») … Puis, on gamberge ferme à propos de l'esclavage salarial dans lequel la majorité de la population est contrainte de vendre sa force de travail et son corps afin de survivre. Un esclavage qui traîne derrière lui toutes les formes les plus abjectes des sociétés précédentes...

C : Et du coup, ton parcours personnel : qu'est-ce qu'il y a d'important à retenir selon toi ?
SB : Adolescence, le choc : le mouvement punk. Le graphisme, la musique, l'insolence, ça m'épate. On peut créer, si on le désire. Quelques collagistes sortent du lot : l'inventive Gee Vaucher de CRASS, l'esthétique de Jamie Reid autour du groupe Sex Pistols, le libertaire Winston Smith / Dead kennedys. Des tas de fanzines circulent. Tous plus ingénieux les uns que les autres. Des individus s'investissent complètement dans la création et la diffusion. Ça prenait du temps à l'époque : fallait coller, taper à la machine à écrire, récolter les interviews par La Poste, trouver des astuces pour photocopier le bazar pour pas cher... la liberté d'expression, ça se méritait ! Avec d'autres, on met en route un zine, on monte des concerts, on participe à la scène. Toujours en apportant un fond politique indispensable et important. C'est l'époque de Reagan, Thatcher & Pinochet, de l'apartheid, la révolution sandiniste, la crise des missiles nucléaires, des tensions de la guerre froide, de la fin des Trente glorieuses, des licenciements massifs, des coups d'éclat d'Action directe ou des CCC, des luttes contre l'allongement de la durée du service militaire, des Bérurier Noir, ...

C : Ton approche artistique est une combinaison de techniques diverses ? Collages - encres - acryliques : tu peux expliquer ?
SB : Le collage c'est l'urgence. L'art décoratif n'a pas vraiment d'intérêt. C'est rechercher les différentes manières de dire non. C'est créer des scénettes improbables. Qui ne peuvent pas exister. Avec un certain sens plastique. Et un attachement pour tenter de faire chauffer les ciboulots. Souvent avec effronterie. Mettre à bas la tyrannie du « bon sens » du boutiquier.
Ça correspond à « ma » réalité, à une critique du capitalisme, de l'illusion démocratique, de la « dictature de la fabrique » qu'on a devant la gueule. Un réquisitoire contre cette désolante aptitude pour la soumission.
C'est de l'instinct de classe. La révulsion pour la société divisée en classes, de l'État qui est l'organisation du pouvoir de la classe privilégiée sur le plan économique. Bien que la bourgeoisie représente la minorité de la société. Le refus des dégoûtants lendemains qu'on nous prépare avec l'aide de la violence ordurière et raciste de l'extrême-droite, colportée par de pitoyables bandes d'éclopés du cerveau.


Collage 2018

C : Tu as participé à des expos, illustré des bouquins... Comment ça s'est goupillé ?
SB : Les rencontres militantes, les accointances amicales, le circuit alternatif, la reconnaissance mutuelle m'ont poussé à collaborer avec des associations ou des individus. Je vais vers celles et ceux qui refusent l'individualisme exacerbé et la vision libérale du « chacun sa merde » et du « pousse-toi de là que j'm'y mette! » Vers celles et ceux pour qui l'engagement ne les met jamais réellement à l'abri de l'inconfort du doute. Susciter des événements et des choses, ne pas rester passif.
Être à l'écoute de toutes les manières de dire non, même si c'est complètement éphémère, c'est crucial. Et ça m'a poussé à collaborer à un tas de revues, d'effectuer des frontispices et couvertures de bouquins ou de recueils de poésie, à signer la pochette de l'album CD « sang bouillant » du groupe La Marmite.

C : On évoque en quelques lignes tes affinités avec le mouvement anarchiste. C'est arrivé comment ?
SB : C'était il y a longtemps et ça vaut ce que ça vaut. Parfois tu as des références un peu pourries : l'album des Sex Pistols, le vinyle « Punks'not dead » de Exploited, The Clash, la deuxième vague du ska... ça cause politique. Occasionnellement d'anarchie. Les fanzines avaient une teinte libertaire et antifasciste.
Quelques films aussi : Sacco et Vanzetti, Alexandre le bienheureux, La bande à Bonnot, ...
D'abord tu tâtes de l'arbitraire en milieu scolaire. Ensuite, tu te frottes aux cafards racistes. Et la prédominance de la domestication et des hiérarchies au taf fait le reste.
Début 90, Immanquablement, je me suis lié au mouvement bruxellois gravitant autour d'Alternative Libertaire et du groupe anarchiste Otchaïanié.
Et actuellement, soutenir cette bonne vieille Fédération historique me semble être le strict minimum.

C : Quel présent, quel avenir pour l'art dans les luttes sociales ? Tu penses que ça pourrait contribuer à faire émerger une conscience de classe ?
SB : Zbim, la question qui dévaste ! Ça me

SANDRO BAGUET, ART-NARCHISTE : DES COLLAGES IMMÉDIATS

L'art, l'anarchie et tout le toutim. On a eu envie d'en parler avec le copain Sandro Baguet (erratum en passant : un de ses collages dans le numéro de juin, p. 33, est attribué à un certain Sandro Paquet…) Sandro est militant libertaire et artiste plasticien depuis belle lurette, auteur de collages, d'encres et d'acryliques. Il a illustré plusieurs ouvrages toujours en lien avec les luttes sociales et ouvrières. Puisque le *Monde libertaire* propose un dossier sur l'art, tu penses si on n'allait pas passer à côté de l'occasion ! Sandro fait partie du groupe belge de la Fédération anarchiste *Ici et maintenant*. Christophe a recueilli ses paroles au cours d'une interview estivale, à la *Maison des huit heures* à Charleroi. Retour sur une conversation autour de la lutte ouvrière, du punk et de l'engagement social !

Pochette groupe « La marmite »

Christophe : Tu es de la région louviéroise ? Est-ce que ça compte pour toi, cette région ? Qu'est-ce qui la rend si particulière à tes yeux ?

Sandro Baguet : Effectivement, j'y suis né, j'habite et j'ai milité pas mal dans cette ville de La Louvière. Sans être régionaliste ou enraciné, on ne peut être fier d'un bout de carte géographique, faut néanmoins admettre qu'il y a une atmosphère qui m'emballe. C'est sans doute lié à mon enfance. Durant les années 70, le sport populaire est archi -présent dans cette cité ouvrière. Les prolos se rassemblent pour zieuter les matches de « balle pelote », ça picole et ça rigole dans les quartiers. Il y a foule durant le week-end dans les Maisons du peuple (café/salle). On y improvise des cinoches, on s'intéresse à la colombophilie, parfois on s'y rend pour un gala de boxe ou un meeting politique. C'est une région (post maintenant) industrielle, fortement syndicalisée, gréviste et politisée à fond. T'as parfois l'impression d'être un peu en autonomie prolétarienne. Le sport populaire a le vent en poupe à l'époque. T'as le jeu de balle, le ping-pong, le foot. À côté des ligues officielles, royales disait-on, il existe une Fédération ouvrière, progressiste et anticléricale. J'aimais bien ça ! Le patois local aussi. Pratiqué essentiellement dans les familles ouvrières. Même les travailleuses et travailleurs venant d'autres pays baragouinaient un melting-pot dialectal perso composé de français, de wallon et de langue maternelle. Car oui, c'est une terre d'immigration. Ça causait espagnol, italien, grec et polonais dans les mines de charbon, dans les fabriques et les usines sidérurgistes.

C : Milieu ouvrier, culture populaire : en quoi ça te définit ?

SB : Je suis issu de la classe ouvrière. J'en fais d'ailleurs toujours partie, je suis ouvrier d'usine en trois-huit.
Côté maternel, c'est la Sicile. Mon oncle, mon grand-père, mon parrain, ma mère ... Tu vois cette exploitation -pardon immigration- , ces Italiens et Siciliens qu'on faisait bosser dans les mines de charbon. Ils en crevaient un jour ou l'autre en crachant leurs malheureux poumons. Pour un salaire plutôt limite. Ils s'entassaient dans des logements insalubres. Ça sentait les pâtes, la baston, le chianti, la revanche, les pois chiches, les tartines qui grillaient sur l'estuve (poêle au charbon) et la tomate. Moi, ça m'a donné le goût de la lutte antiraciste, de la sauce ragú-bolognaise et ça m'a filé un irrésistible penchant pour la rage prolétarienne, ça a accentué mon refus de la domination et de la hargne xénophobe. La rebuffade pour la résignation.
Côté paternel, on hérite d'un climat socialo-communiste. On se méfie des uniformes, des bourgeois, des calotins et des galons. Dieu n'est pas un problème. Il n'existe pas. Il ne nous surveille pas. On s'en branle. On vit un anticléricalisme tranquille et rigolard. Ces croyances, c'est pas sérieux franchement ! On y pige que dalle.
On se souvient de la résistance aux nazis, des insurrections de 1950 contre la royauté et de la grève générale de l'hiver 60/61.
Chaque semaine, mon père bossant à la Capitale ramène de la lecture. La presse communiste, des brochures anarchistes, le journal *Pour* et des pamphlets d'ultra-gauche. Ça me botte. Ça côtoie *Pif Gadget* et le périodique syndical.
Les rencontres feront le reste : un militant aguerri de la Jeune garde socialiste (Quatrième Internationale), la nébuleuse anarchiste bruxelloise du 65 rue du Midi / *Alternative Libertaire*, l'écrivain Denys-Louis Colaux (« *l'art n'appartient pas aux bourgeois, il ne*

La poésie visuelle comme genre est une pratique artistique ultra confidentielle en France. *Nuire* (9) est la seule revue régulière qui lui est entièrement dédiée (un numéro les années paires et deux numéros les années impaires). La revue DOC(K)S créé par Julien Blaine est aujourd'hui dirigé par les plasticiens Philippe Castellin et Jean Toregrossa et n'a plus de parutions régulières.
Plus loin, en Italie, Carla Bertola & Alberto Viatacchio éditent *Offerta Speciale* et Franceco Aprile gère le site exhaustif Utsanga (10). Au Japon, c'est autour de la revue de Shin Tanabe que se diffuse cette esthétique. Elle est répandue en Amérique Latine avec un point d'encrage très fort au Brésil. Mais la plus grande réussite dans ce domaine est la collection *C'est mon DADA* chez Red Fox press en Irlande, une collection exclusive de livres sur la poésie visuelle et le mail-art, 144 titres parus à ce jour.

Bien des artistes anarchistes n'ont aucune pratique dans ces deux esthétiques. Ils se retrouvent donc confrontés aux circuits marchands comme des anarchistes convaincus peuvent être salariés. Il y a dans la poésie visuelle et l'art postal le refus des circuits marchands, la recherche et l'exploration du travail en réseaux, la gratuité des échanges, un vrai maillage a-narchiste. Ainsi, elles se posent parmi les formes les plus libertaires.

André Robèr
Groupe John Cage de la FA

1) L'Internationale situationniste : "1957 -1972" de Juin à Août 2007.Musée Tinguely Bâle

2) Guy Debord, un art de la guerre, Bibliothèque Nationale de France, quai François Mauriac, Paris 13e du 27 mars au 13 juillet 2013

3) Le présent article ne permettra pas de s'étendre longuement pour plus de référence sur le sujet : Le premier de Julien Blaine pour le colloque Art et Anarchie à l'occasion des dix ans de Radio Libertaire Itinéraire sous forme historique in art & anarchie actes du colloque co-éditions Via valériano/La vache folle. Le second article est de Daniel Daligand Mail – Art art postal in Art&Anarchie N° 2 la revue du groupe John Cage de la Fédération Anarchiste. Ces deux ouvrages sont disponibles à PUBLICO et sur le site des éditions Paraules http://www.editions-paraules.com/

4) Plusieurs groupes Facebook : https://www.facebook.com/mailartprojects https://www.facebook.com/iuomanetwork/ … Et le site de l'international des mails artistes https://iuoma-network.ning.com/

5) visual poetry en anglais, poesie visive en italien, fonnkèr pou lo zié en créole

6) Poésure et peintrie Catalogue de l'exposition du même nom aux musées de Marseille 1998 Art Action 1958 1998 Les éditions interventions Québec/Nèpe France 2001 Vers la poésie totale Adriano Spatola Traduit de l'italien par Philippe Castellin Ed Via Valériano Marseille 1993. Du même Philippe Castellin DOC(K)S mode d'emploi Editions Al Dante 2002. C'est l'histoire de la revue créée par Julien Blaine et qui est la revue de référence en France et à l'internationale pour la poésie visuelle et expérimentale.

7) Initié par George Maciunas, qui en inventa également l'appellation, Fluxus participe aux questionnements soulevés par les formes d'arts qui voient le jour dans les années 1960 et 1970 : statut de l'œuvre d'art, rôle de l'artiste, place de l'art dans la société, notamment. L'humour et la dérision sont placés au centre de la démarche et participent à la définition de Fluxus comme un non-mouvement, produisant de l'anti-art ou plutôt un art-distraction[4].

8) La seule biennale que je connaisse en France est celle que j'organise toutes les années impaires en juin juillet. En 2021 aura lieu la sixième biennale internationale de poésie visuelle d'Ille sur Tet. Elle se déroule à El taller Treize. https://poesievisuelletreizegalerie.blogspot.com/

9) Nuire est la revue de la biennale internationale de poésie visuelle d'Ille sur Tet.

10) https://www.utsanga.it/

Hugo Pontes Brasil

LA POÉSIE VISUELLE ET L'ART POSTAL DEUX ESTHÉTIQUES ANARCHISTES

Quand on veut parler des esthétiques anarchistes, il convient de marcher sur des œufs. En effet, l'histoire de l'art nous montre qu'il ne faut pas être systématique et que les avant-gardes bâties et porteuses d'esthétiques anarchistes peuvent être très vite banalisées et récupérées par le marché de l'art bourgeois et/ou les institutions.
Nous oublierons celles qui ont été mises en lumière par les institutions: l'impressionnisme, le futurisme, DADA, le surréalisme, l'Arte Povera, le Land art…
Même le street-art qui est né dans la rue grâce à des pratiques militantes et revendicatives n'échappe pas à la règle. Nombre d'artistes terminent en galerie ou sont tributaires des commandes publiques. Les festivals générés autour de cette pratique artistique provoquent un engouement d'un public sacralisant cette nouvelle forme mais cela ne génère pas pour autant un mouvement vers des œuvres d'autres pratiques artistiques.

L'institution gloutonne digère tout, même l'internationale situationniste (1) si réfractaire aux charmes de la presse et des institutions bourgeoises a eu sa première exposition rétrospective. Et Guy Debord l'un des chefs de file de ce mouvement a lui-même tout prévu en donnant ses archives à la BNF, ce qui a débouché sur une exposition (2) post mortem.

Clemente Padin Uruguay

Je vous parlerai donc de deux esthétiques qui sont à mes yeux les plus anarchistes. En premier, l'art postal (3), le mail-art, pratique sur le déclin depuis la montée en puissance des réseaux sociaux qui permettent des échanges, mais ne matérialisent ceux-ci que sous forme de fichiers. L'art postal, lui, comme son nom l'indique doit être timbré et passé par la poste. Il est non marchand et s'invite chez des praticiens différents. Différentes options s'offrent aux mail-artistes en herbe. La première est l'échange d'enveloppes entre artistes ou mail-artistes : celui-ci n'a pas d'autre volonté que de posséder une collection d'enveloppes diverses réalisées par des amis et connaissances ; le cercle des amis pouvant bien sûr s'étendre.
La seconde, plus politique, prend sa source dans les années de plomb quand les dictatures marxistes et les régimes des colonels brillaient de toutes leurs exactions. Les régimes autoritaires de l'Est, de l'Ouest et d'Amérique latine n'ont jamais fait de cadeaux aux artistes et ceux-ci créèrent des réseaux pour faire circuler l'information sous forme d'art. Ces messages codés donnaient des nouvelles des artistes et de la situation politique des pays. A contrario du premier exemple, les enveloppes n'étaient pas décorées, mais avait une distinction qui faisait que le courrier était identifiable. L'important était dans l'enveloppe : un message codé pour faire comprendre à son interlocuteur ce que l'on vit.

Aujourd'hui cette pratique existe toujours sous forme de réseaux. Certains sont politiques d'autres non. Mais les principes de base n'ont pas évolué. Ils sont anarchistes. Un artiste décide de créer un événement sur un sujet. Il rédige la proposition par un *appel* à un réseau d'amis. Celle-ci est transmise à d'autres réseaux, ceux-ci n'étant pas étanches. Sur cet *appel* est noté la date de fin de réception des envois, la date de l'exposition et la précision que les participants recevront le nom et adresse de tous les participants. La totalité des œuvres reçues est obligatoirement exposée si celles-ci sont dans le thème et devient la propriété de celui qui a organisé l'exposition. Ainsi un non initié peut retrouver son travail à côté d'un artiste internationalement connu.
Les profils des artistes inscrits dans cette pratique sont multiples. Certains ne font que cette pratique et refusent d'être dans les circuits marchands. D'autres pratiquent cet art tout en étant dans des circuits d'art expérimentaux. La dernière catégorie est celle des artistes connus vendant dans des circuits qui acceptent soit à cause du thème soit par sympathie pour l'organisateur de participer à une exposition. Pour des lecteurs du Monde libertaire qui souhaitent pratiquer cet art plusieurs adresses (4) sont mise en référence. Il n'y a aucun échange marchand et la circulation des œuvres se fait au rythme des expositions.

La poésie visuelle (5) elle a toujours été pratiquée depuis les calligrammes de Guillaume Apollinaire. Sans pouvoir s'imposer comme genre à part entière, elle était présente chez les dadaïstes et les lettristes. L'importance de la présence de la lettre et de l'écrit est la règle. La lettre et l'écrit deviennent objet plastique et sont objet de manipulations et de transformations esthétiques. Quelques manifestations (6) en France et quelques ouvrages traitent de cette pratique. L'intentionnalité esthétique prime sur l'intentionnalité du contenu. Certaines œuvres comportent des messages politiques ou humoristiques voir les deux. Certaines n'utilisent que la lettre comme médium. D'autres mêlent des images glanées sur les médias ou les réseaux sociaux avec des phrases. D'autres encore travaillent sur la disparition des phrases ou de la lettre.
Ceux qui la pratiquent aujourd'hui sont dans la suite logique du mouvement *Fluxus* (7) et des réseaux de mail-art. La grande majorité des artistes qui exposent se réfèrent ou viennent de ces deux pratiques. C'est donc sur les cendres des avant-gardes que cette pratique artistique libertaire perdure. On peut trouver dans un lieu ou un autre en France des expositions personnelles d'artistes avec comme thème la poésie visuelle. Les expositions collectives et les liens théoriques manquent cruellement en France (8) car cette pratique artistique est très minoritaire.
Les principes de fonctionnement sont les mêmes qu'en art postal, mais pour la poésie visuelle il y a une sélection plus grande. La qualité artistique doit être plus importante. Certains *appels* précisent la taille de l'œuvre et la qualité du papier par exemple. Elle n'admet les pratiques amateurs que de manière minoritaire, mais comme pour l'art postal, la règle est de proposer à voir tout ce qu'on a reçu. Cette pratique est une école de l'humilité : des artistes mondialement connus offrent leurs œuvres à des lieux ou des initiatives expérimentales et acceptent d'être exposés avec des novices.

augmentation partagée du plaisir d'exister. Littéralement et dans tous les sens, Le Dernier Cri, c'est pour la vie !... Dans la lignée ouverte par Dada, son art anti-art, indépendant de l'institution art, est inséparable de la vie elle-même et rend celle-ci plus intéressante que l'art.

C'est pourquoi aussi l'engagement résolu, tenace et fidèle dans une production locale n'est pas incompatible avec un internationalisme sans limites : la vie et l'art s'ouvrent aux dimensions de l'univers, comme l'avaient bien compris les dadaïstes et les avant-gardes ultérieures qui en ont prolongé l'esprit émancipateur, jusqu'à l'Internationale situationniste, à laquelle le titre de l'exposition du MIAM – « Mondo Dernier Cri, une Internationale sérigrafike » – rend un hommage parodique et complice. S'il s'exprime principalement par ses images, Bolino n'en a pas moins une grande intelligence stratégique, manifeste dans ses actions menées à travers le monde. Souvent en voyage à l'étranger, pour faire des expositions, des concerts et projeter ses films, il prend plaisir à y nouer de nouvelles rencontres, tout comme il aime accueillir des artistes venus du monde entier dans son atelier pour réaliser, avec eux, des ouvrages inédits.

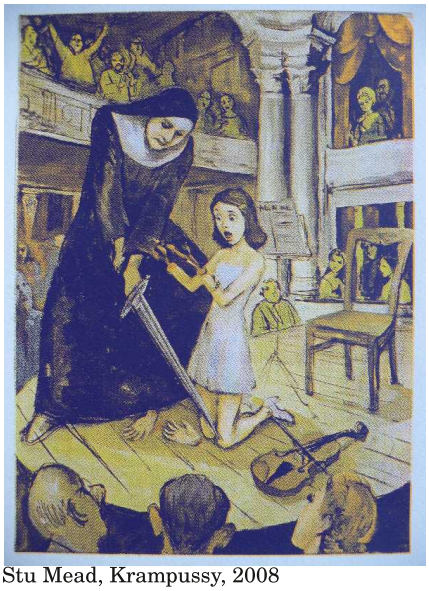
L'Internationale sérigrafike dont Le Dernier Cri est un point clé constitue un réseau de résistance graphique *underground*, terme que Bolino assume à condition de lui redonner son sens véritable. « *Le mot "underground", dans ce monde occidental dans lequel on vit, dit-il, est complètement galvaudé, il devient un slogan publicitaire et n'a alors plus aucun sens. Cependant, cela ne me dérange pas qu'on dise que mon travail est "underground", parce que pour moi cette notion renvoie à quelque chose qui est fait sous la terre, dans la marge, dans le caca. Le Dernier Cri en ce sens est underground, même si nous faisons des expositions, par exemple, au MIAM ou à la Friche la Belle de Mai, parce que la manière dont nous le faisons est underground : faire ses livres soi-même, trouver ses solutions soi-même, hors du système dominant. Contrairement à ça, par exemple, des gens qui sortent des Beaux-Arts et qui se retrouvent catapultés dans le monde de "l'art contemporain" ne sont pas underground pour moi et ne l'ont jamais été, alors même qu'ils le revendiquent parfois comme une image faussement subversive pour en réalité mieux se vendre* (11) *L'underground, ça veut dire : ramer dans son caca, et savoir ne pas se noyer !... Ce qui est important, c'est de rester un artiste, de faire ce que tu veux sans être vendu à un marché, ne pas avoir un galeriste qui te dise : "fais ci, fais ça". Donc le caca, c'est l'underground, et on ne dira plus "underground" mais "undercaca", ou "cacaground", ou "KKKground" !...* »

Cette double dialectique – du local et de l'internationalisme, de l'art et de la vie – au cœur du Dernier Cri depuis son origine, permet de comprendre sa profusion de styles et la diversité de ses influences émanant des avant-gardes historiques : Dada, l'expressionnisme et l'art « dégénéré » sous toutes ses formes – singulier, brut, punk, heta-uma, raffiné, sophistiqué, etc., avec pour point commun sa « patte » unique et un grand humour sans dérision qui remet en cause certitudes et hiérarchies en tous genres.

« *En réaction à toutes les images dont nous abreuvent les médias*, dit Bolino, *les humains du Dernier Cri les redessinent, les triturent et les revomissent. Cela devient alors intéressant, soit en allant à l'essentiel et en sublimant la chose, soit en la faisant disparaître dans un éclat de rire. D'où notre slogan : vomir des yeux. Parce qu'après avoir vomi, on est nettoyé, purifié, on se sent mieux, on s'est débarrassé des choses toxiques pour l'organisme.* »

Ainsi s'intensifie à nouveau la joie de vivre.

Xavier-Gilles Néret



Stu Mead, Krampussy, 2008

1) Selon l'expression d'André Igwal, dans le magazine Zoulou, #1, 1984, p. 84.
2) Voir X-G Néret, Graphzine Graphzone, Le Dernier Cri / Éditions du Sandre, 2019.
3) Voir Marie-Hélène Gatto et Emmanuel Pernoud, Regard noir, gravures-graphzines, BnF, 1998.
4) Les propos de Bolino cités dans ce texte sont extraits d'entretiens avec l'auteur, entre novembre 2014 et février 2020.
5) Voir Laurent Cauwet, La Domestication de l'art, La Fabrique, 2017.
6) Est significative l'expérience calamiteuse du Dernier Cri avec la DRAC (Direction régionale des affaires culturelles) de la région de Marseille : « J'ai eu, rapporte Bolino, deux rendez-vous en vingt ans avec le chargé du livre de la DRAC. Au premier rendez-vous, j'arrive dans son bureau avec un carton de livres, je les sors, et pour la première fois de ma vie j'ai vu quelqu'un qui avait peur physiquement des livres !... Il commence à voir les livres avec toutes ces couleurs, et il me dit : "non, mais nous, on aide seulement des livres de textes, il n'y a pas de textes dans vos livres"… Et moi je réponds : "mais si, regardez, dans Hôpital Brut, il y a des textes, des interviews"… Des années après, je retente ma chance. C'était un nouveau chargé du livre, mais il ne connaissait pas lui non plus Le Dernier Cri. Je lui explique ce que c'est, et il me dit : "d'abord, on n'a pas d'argent, mais surtout, si vous voulez vendre vos livres, je vous donne un conseil : vous n'avez qu'à les mettre en vente sur Amazon"... Et c'est le chargé du livre de la DRAC qui te dit ça !... »
7) Fredox, entretien avec l'auteur, juillet 2018.
8) L'APAAR (Association pour adultes avec réserves), structure éditoriale créée en 1985 par Frédéric de Broutelles, Louis Bothorel et Brigitte Lefèvre, en lien jusqu'en 1990 avec l'Atelier, fondé en 1974 par Jack Pesant et Éric Seydoux.
9) Voir notamment William Morris, L'Âge de l'ersatz, Éditions de l'Encyclopédie des Nuisances, 1996.
10) Les trois principes fondamentaux de la philosophie punk sont l'humour noir, le DIY, et l'entraide ; voir V. Vale, Terminal Punk, Punk Philosophy, RE/Search Publications, 2016.
11) Rappelons qu'aux États-Unis, le terme « underground » fut utilisé pour désigner la résistance française face à l'occupant nazi lors de la Seconde Guerre mondiale. C'est donc peu dire que le terme est galvaudé lorsqu'il devient un slogan d'ordre publicitaire.

2000, et auteur, entre autres, des *Dossiers noirs de l'histoire* (2005), ne cesse de le répéter : « *En ce moment on est en plein dans l'autocensure et il n'y a rien de pire. Ne pas jouer le jeu de l'autocensure et faire du forcing un peu exprès, c'est une façon de dire : il ne faut pas rentrer là-dedans* (7) ... » L'exceptionnelle audace du Dernier Cri est d'éditer, sans concessions pour la moraline ambiante et ses suffocantes pesanteurs, des artistes moralement et esthétiquement « impubliables », en raison de dessins trop « bruts » ou trop « sales » selon les normes du « bon goût », hantés de surcroît par Éros et Thanatos. Reconnaissance éternelle au Dernier Cri d'avoir publié – s'il ne fallait prendre qu'un exemple emblématique – le génial Stu Mead, dernier grand nympholepte de la peinture, après Bellmer, Balthus et Darger.

Synthèse du DIY punk et des *Arts & Crafts*

Plutôt que d'attendre ou solliciter la reconnaissance du monde de l'art, Bolino a choisi de « faire par lui-même », sans en demander l'autorisation. C'est aussi pourquoi il ne s'est pas inscrit dans une « logique de valorisation de l'original ». Car l'*original*, à ses yeux, c'est d'abord le multiple, l'imprimé : les livres et les affiches, en vue desquels les dessins *originels* ne sont que de simples moyens. Pour qui cherche à produire et à diffuser son travail sans passer par les instances dominantes (galeries, musées, éditeurs et leurs « petits chefs »), l'imprimé autoproduit constitue une manière efficace et rapide de « *faire exister les choses quand elles se font* ». Tel est l'un des principaux enjeux du graphzine, dont Bolino fit l'expérience, dès la seconde moitié des années 1980, avec l'APAAR et l'Atelier (8), où il se forma aux différentes techniques de sérigraphie avec Frédéric de Broutelles. Désormais, avec Le Dernier Cri, il « *continue à défoncer le clou* », selon ses propres mots, en accueillant à son tour des stagiaires auxquels il transmet ses savoir-faire, tel un maître-artisan des guildes du Moyen Âge. L'atelier de la Friche opère une singulière synthèse entre le DIY punk et l'esprit des *Arts & Crafts* pratiqués par William Morris au XIX^e^ siècle : pour Bolino comme pour Morris, la finalité de l'art est le plaisir suscité par la mise en œuvre créatrice des facultés humaines, tant chez le producteur que chez le récepteur (9).

Dans le cadre d'une culture de l'autonomie, le choix de la sérigraphie est d'abord stratégique. Ce procédé permet de produire soi-même un ouvrage en petite série, de sa conception à sa distribution en passant par toutes les étapes de sa réalisation, et de décider d'un prix de vente accessible à un large public, suffisant pour financer la matière première – papiers et encres – des livres suivants. L'art, selon Bolino, ne saurait être réservé à une minorité bourgeoise de collectionneurs – même si le destin commercial d'un livre épuisé échappe à son producteur, par son inscription dans un second marché, de plus en plus spéculatif au fil des années, phénomène qui agace Bolino, a fortiori lorsqu'un marchand, par ignorance ou cynisme, spécule sur un livre alors qu'il est encore disponible au Dernier Cri…

Mais le choix de la sérigraphie n'est pas que stratégique : il s'agit aussi d'un intérêt artistique pour le médium. « *J'adore la sérigraphie*, dit Bolino, *parce que les couleurs sont belles, ce qui souvent n'est pas le cas en offset, et encore moins en impression numérique, ce qui est juste le cas quand tu fais de la couleur en vrai sur le papier.* » Art subtil de la superposition des couches de couleur, la sérigraphie permet l'expérimentation et l'invention d'un style. Il suffit de manipuler un ouvrage du Dernier Cri pour constater sa « patte » unique perceptible au premier regard, inséparable du toucher, de l'odeur et du son de l'objet-livre, dont la matérialité du papier offre l'occasion d'une véritable expérience sensuelle.

Rencontres, amitié et art de vivre

Le Dernier Cri publie aussi des livres aux techniques mixtes, en étroite collaboration avec *La Platine*, la dernière imprimerie de Marseille labellisée artisanat d'art, dont les anciennes machines offset mono-couleur permettent d'imprimer en tons directs, en bichromie et en trichromie, selon un principe proche de l'impression sérigraphique. À rebours des tendances néolibérales dominantes depuis les années 1980, jamais il n'a été question pour Le Dernier Cri d'imprimer au moindre coût des fichiers numériques envoyés d'un simple clic par leurs auteurs, en délocalisant la production dans de lointains pays où la main d'œuvre est sous-payée. « *Il est important*, dit Bolino, *que ça coûte le plus cher possible dans l'investissement humain* » : faire les choses ensemble dans l'atelier, « *travailler vraiment avec le médium* », produire des images et des livres « *en fonction du procédé d'impression* ». L'art du Dernier Cri, réalisé avec le plus grand soin, n'est pourtant pas une fin en soi : ce qui compte avant tout, c'est le processus même de production et les rencontres qu'il occasionne. Micro-phalanstère à la philosophie punk (10), Le Dernier Cri donne lieu à un véritable art de vivre, centré sur l'attraction passionnée, l'amitié et la fidélité, en vue d'*une*

Pakito Bolino, El Ultimo Grito, 2016

MONDO DERNIER CRI
UNE INTERNATIONALE SÉRIGRAFIKE

Le Musée international des arts modestes, à Sète, présente, du 8 février au 20 septembre 2020, une foisonnante exposition des œuvres du Dernier Cri et de sérigraphes internationaux avec lesquels il constitue un véritable réseau de résistance à l'ordre graphique dominant. Bonne occasion de présenter cette aventure exemplaire.

Fredox, Mondo Dernier Cri Une Internationale sérigrafike, affiche exposition MIAM, 2020

Le Dernier Cri, créé par Caroline Sury et Pakito Bolino, se consacre depuis 1993 à la production et à la diffusion de travaux imprimés d'artistes du milieu underground français et international. Grâce à la réalisation frénétique d'un nombre considérable de livres d'artistes sérigraphiés, d'affiches, de recueils collectifs, de films d'animation et de disques, il perpétue depuis près de trente ans, en la renouvelant, la « nouvelle vague graphzine (1) » initiée dans la seconde moitié des années 1970 par les groupes Bazooka et Elles sont de sortie (2).

Un lieu de liberté pour la création

De prestigieuses institutions, la Bibliothèque nationale de France en tête (3), commencent à se rendre compte qu'une telle aventure éditoriale *undergraphique*, comme aime à dire Bolino, est littéralement extraordinaire, alors même que Le Dernier Cri constitue une alternative à l'art et à l'édition institutionnels. « *Moi,* affirme Bolino, *je ne suis pas un artiste, je suis un terroriste, ça n'a rien à voir* (4) ! ... » Il exprime ainsi sa défiance radicale vis-à-vis de l'art institutionnel, dont il juge les instances de validation arbitraires, et responsables d'une déplorable domestication de l'art (5). Il peut donc, avec son humour mordant, comparer Le Dernier Cri à un « *bunker, d'où tout part de tous les endroits pour entraîner les terroristes graphiques à détruire le monde !* ... »

C'est en découvrant durant l'hiver 1991-1992 le lieu où vivait et travaillait Henriette Valium à Montréal, à la fois atelier de sérigraphie et studio d'enregistrement, que Bolino a commencé à former son dessein de créer en France une telle base permettant d'œuvrer en toute indépendance, ce qu'il fit d'abord dans un squat en région parisienne, au CAES (Centre autonome d'expérimentation sociale) de Ris-Orangis, de 1993 à 1995, puis à Marseille, à la Friche la Belle de Mai, où est installé son atelier depuis fin 1995. « *Je me suis rendu compte, explique-t-il, que ce qui était important, c'était d'avoir un lieu, un espace de liberté pour la création. Quand tu as ça, tu sais que tu peux dire à quelqu'un, qu'il soit japonais, canadien, danois, mexicain ou français : viens, on fait un disque, on fait un livre, on fait quelque chose. On n'est pas là à monter des dossiers pour avoir des subventions ou je ne sais pas quoi* (6). *Tu fais les choses, au moment où tu as envie de les faire, avec qui tu veux. C'est ça, pour moi, faire de l'art. Dès que tu es enfoncé dans les institutions, il y a l'autocensure, si tu ne veux pas te griller, parce qu'il y a toujours des petits chefs partout. Moi je ne veux pas de petits chefs !* ... » En bon libertaire, il n'aime pas le mot « directeur », et préfère, sourire aux lèvres, se dire « dictateur » artistique du Dernier Cri, avant d'ajouter : « *être son propre esclave, c'est quand même mieux que d'être l'esclave d'autres personnes !* ... »

S'il s'agit pour les terroristes graphiques du Dernier Cri de *détruire le monde* – ou, précise Bolino, de le « *nettoyer* » –, c'est bien pour en inventer un autre, selon la règle d'*écart absolu* énoncée par Charles Fourier, et faire exister les êtres et les choses dans un nouvel horizon.

La haine de toutes les formes de censure constitue le dénominateur commun des artistes publiés par Bolino. Fredox, « Président » de l'association du Dernier Cri depuis

daires, le produit sera décliné pour une classe moyenne, et continuera à être décliné jusqu'à se vendre dans des boutiques d'art, ou sous forme de tee-shirts, comme produits dérivés. New-York, la capitale du commerce, va devenir en 1964 la capitale de l'art détrônant Paris, grâce à Robert Rauschenberg (1925-2008), artiste plasticien, qui gagne la Biennale de Venise, cela va permettre à New-York de s'organiser autour des vendeurs, des marchands, des collectionneurs.

L'art financier se reposera sur trois supports : le marché, le médiateur, le ministère. Le réseau marchand que va mettre en place Léo Castelli (1907-1999), marchand d'art, va offrir la possibilité de voir des artistes étasuniens exposer un peu partout en même temps, en leur donnant une visibilité. Il est le découvreur d'Andy Warhol et il va profiter des sérigraphies de l'artiste. Les collectionneurs font monter leur cote en achetant deux œuvres par artiste, dont une sera destinée à un musée prestigieux. Les médias joueront leur part de rôle, attirés par le spectaculaire, les journalistes se déplaceront devant des œuvres comme celle de Damien Hirst *Mother and child divided* (*Mère et enfant séparés*, 1993), une vache et son veau sont découpés dans le sens de la longueur puis placés sous vitrine et plongés dans le formol, donnant une notoriété et donc une valeur financière à l'œuvre. Le ministère de la Culture en France fait cas d'exception, il y a eu des intérêts de jeux financiers et politiques entre fonctionnaires et marchands avec un clientélisme d'État. En privilégiant toujours les mêmes artistes subventionnés, le pouvoir politique, économique et médiatique, soutiendra l'AC, cet art du « ready-made » néo-duchampien, pour la première fois il y aura un art officiel sans contrepartie. Les institutions culturelles détourneront l'argent public au service de la spéculation, notamment dans le secteur du patrimoine. Lorsque Jeff Koons a investi le Château de Versailles en 2008, avec 16 œuvres démesurées dont le célèbre homard géant *Lobster*, l'argent du bien public aura été utilisé au service d'intérêts privés, servant à consolider et asseoir la collection d'art de François Pinault. Anish Kapoor, artiste plasticien britannique, sera aussi convié à Versailles en 2015, présentant 6 œuvres monumentales dont la plus polémique *Dirty corner* appelée par certains *Vagin de la Reine*. Il sera le huitième artiste depuis que l'AC s'est introduit dans les musées et lieux historiques en 2004 (Louvre, Orsay, Petit Palais, Château de Versailles, etc). Autre polémique dans le monde médiatico-culturel financier de l'AC, le plug anal géant vert *The Tree* (*L'arbre*) de Paul Mc Carthy, plasticien étasunien, exposé Place Vendôme en 2014. Cet artiste voulait comparer son objet à un sapin de Noël. La bonne blague ! Plutôt une humiliation voire une insulte au public parisien sans pour autant être catholique. Nous sommes toujours dans la transgression chère à M. Duchamp.

Autre malaise de l'AC, la beauté n'intervenant plus dans le cadre esthétique de l'œuvre, une transgression va s'opérer à la suite de M. Duchamp, ce qu'il fera dans ses « ready-mades », ce sera la surenchère de la transgression dans tous les aspects de l'AC. On est passé d'un art au sens premier du terme, c'est cher parce que c'est beau, autrefois, à, c'est beau parce que c'est cher, maintenant. Ce qui passait pour un canular à l'époque de M. Duchamp, va très bien marcher, mais ce n'était pas si jovial que ça chez le père de l'AC, son affaire était très sérieuse au point qu'il se fâchait très violemment contre ses détracteurs. Ce qui ne se dit que très rarement, c'est que ce n'est pas lui qui est à l'origine de cette invention. *Les incohérents* (1882-1893), était un mouvement d'hirsutes, de je-m'en-foutistes, d'hydropathes qui s'amusaient sans autre désir. Ils étaient dans la parodie potache de l'art de l'époque, réalisaient des expositions totalement loufoques. Des prix sont inventés avec des médailles en chocolat, des bretelles seront accrochées au mur (de marque *Tour Eiffel*), des sculptures seront posées sur des fromages et des légumes et plein d'autres œuvres tournées en dérision. M. Duchamp va découvrir les catalogues des expos éphémères des « *incohérents* » et va s'en servir pour fabriquer son nouveau concept, celui du « ready-made ». L'AC fera partie de ce courant.

Depuis les années 2000, l'AC sépare bien les artistes, d'un côté ceux qui sont formatés au discours conceptuel, de l'autre les résistants qui refusent justement ce formatage de la pensée. L'AC n'est politiquement d'aucun bord, mais ce qui est sûr c'est qu'il ne met pas en avant les artistes français. Comme dit l'adage « nul n'est prophète en son pays ». Ce système dont la France est partie prenante, impose un art officiel comme référence incontournable par les fondations de l'art (FRAC) Fonds régional d'art contemporain, (DRAC) Direction régionale des affaires culturelles, qui sévissent depuis 1983, date charnière, par Jack Lang, alors ministre de la Culture qui défendra l'art conceptuel et transgressif, mettant fin à la pluralité artistique de Paris. Ce système qui veille à protéger ses artistes met au RSA environ 35% des artistes français et cumule les excès de l'ultralibéralisme avec ceux du dirigisme.

Je fais partie de ces artistes qui paient un lourd tribut pour pouvoir défendre un autre regard dans la peinture. Nous sommes des milliers d'artistes à vivre chichement de petits boulots, de bricolages, pour avoir les mains libres et s'exprimer avec des médiums classiques sans tomber dans la mécanique cynique affairiste de l'AC, qui somme toute est une grande escroquerie, et ressemble bien à une arnaque, une bouffonnerie du début à la fin. Pour vous consoler, je vous propose d'aller vous balader dans le XIII^{ème} arrondissement de Paris, vous y verrez une liberté d'expression artistique, de peintures originales monumentales, peintes sur les murs des immeubles, parmi elles vous y découvrirez la mienne (située au 20, rue Esquirol, métro Nationale), tout cela fait penser à une galerie d'art géante à ciel ouvert, un beau bras d'honneur à cette blague de mauvais goût, à tout cet art financier et spéculatif qu'est l'AC.

Juan Chica Ventura
Groupe anarchiste Salvador-Seguí

La suite de cet article sur l'Art Contemporain dans les prochains *Monde libertaire*.
Vous pouvez dès à présent retrouver cette 1ère partie ainsi que les deux suivantes sur le Monde libertaire en ligne à l'adresse : https://monde-libertaire.net/index.php?articlen=4933

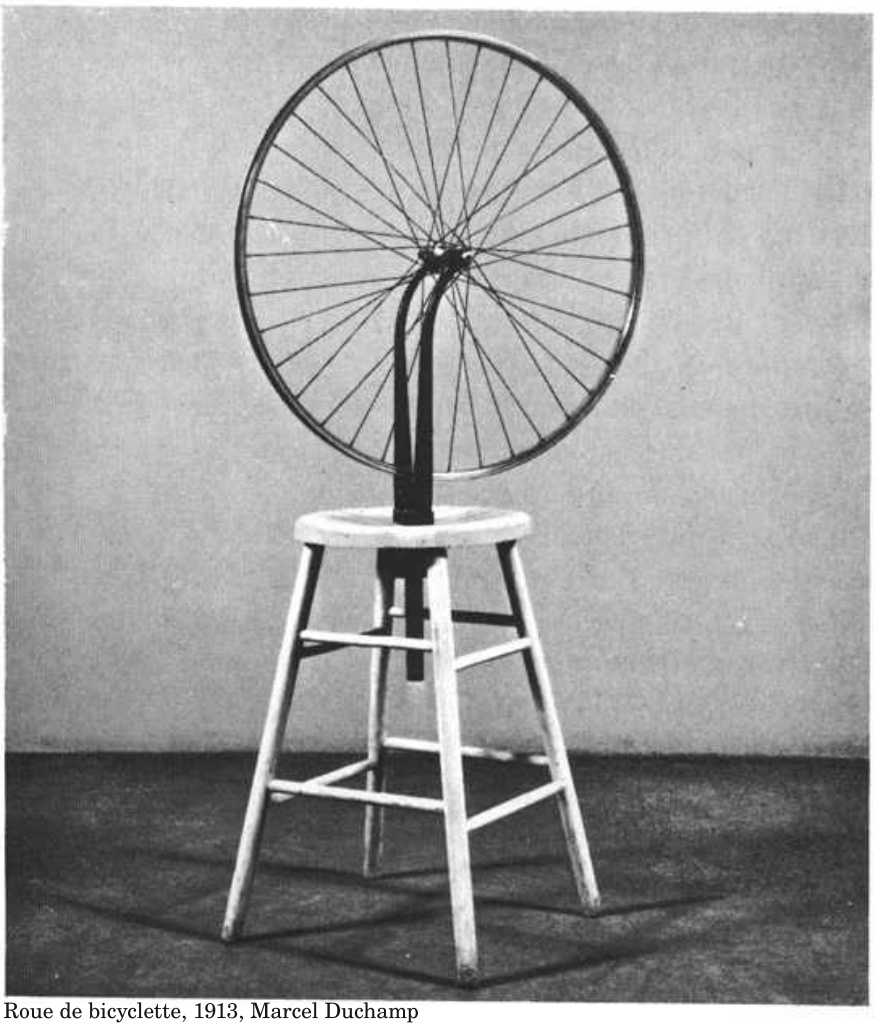
Mother and child divided, 1993, Damien Hirst

L'ART CONTEMPORAIN : GÉNÉALOGIE D'UNE ESCROQUERIE D'ÉTAT (1ÈRE PARTIE)

L'art contemporain qui est censé représenter l'art des artistes vivants, n'est plus un terme chronologique, un adjectif temporel, c'est un genre d'art, le mot a changé de sens. C'est une petite caste de gens, de technocrates, de financiers, d'artistes et de politiques qui forment ce sérail, cette « forteresse », qui se prennent pour la totalité des contemporains. Parmi eux, des artistes qui se réclament les héritiers de Marcel Duchamp (1887-1968), artiste peintre plasticien, homme de lettres. Au départ, il démarre comme peintre, *Nu descendant un escalier* (1912) et invente par la suite les « ready-mades » (tout faits), en détournant des objets usuels, *La roue de bicyclette* (1913), *Le porte-bouteilles* (1914), *L'urinoir « Fountain »* (1917), revendiquant que c'est de l'art de par sa propre volonté. Ce sera un levier pour dire que n'importe quoi va devenir une œuvre d'art. A partir de M. Duchamp et son nouveau concept, l'art devient une base conceptuelle et transgressive, qui finira par devenir totalitaire, l'important n'est pas la trace, mais le concept qui se trouve derrière cette trace. John Langshaw Austin, le linguiste et philosophe anglais (1911-1960) dira, le performatif a lieu quand dire c'est faire. Le simple fait de le déclarer vous le devenez. M. Duchamp va appliquer et exécuter cet énoncé. Il provoquera un schisme, une rupture dans le milieu de l'art. Il déclarera que ce sont les « regardeurs », le public qui fait l'œuvre, juge et partie, nous y reviendrons plus tard.

Pour ne pas se mélanger les pinceaux avec le sens de l'art, englobant tous les contemporains, l'acronyme AC sera employé pour faciliter la lecture. Il est employé par beaucoup d'historien.ne.s de l'art (Christine Sourgins, Nicole Esterolle, Jean-Philippe Domecq, etc), qui sont entré.e.s en résistance. L'AC désigne une partie de l'art d'aujourd'hui qui se prétend être de l'art vivant. Ce sera le nouveau label de l'art dominant, des milliardaires, des médias et des institutions, en quelque sorte l'art étatique du pouvoir, ce que j'appellerai « l'art pompier », un art académique qui était au service de Napoléon III (le petit). Ce phénomène de société se propagera à l'ensemble de la planète, que l'affairisme a transformé en « Financial Art ». En France, il deviendra l'art officiel promu par le ministère de la Culture. Il s'agit d'être vigilant et de bien comprendre les rouages et mirages de l'AC, le constat accablant qui en découle, c'est le malaise de beaucoup d'artistes : peintres, graveur.se.s, dessinateur.rice.s, sculpteur.rice.s. Le public aussi en pâtira, concernant toute forme d'innovation, assez déroutante depuis les années 60 jusqu'à nos jours, comme le body-art, les happenings, l'art conceptuel, les installations, les performances que l'AC cherchera à imposer. Dans l'AC, les médiums sont des objets que l'on réfère à des concepts, rupture entre le fond et la forme. Ce qui compte c'est le concept et non plus la forme, qui est une forme de piège pour interpeller, impressionner, inquiéter le « regardeur », de façon à aboutir à un produit financier.

Il faut remonter à l'après-guerre en 1947, à l'époque de la Guerre froide, les États-Unis avaient gagné la guerre et c'était donc là-bas que devait apparaître le modèle culturel, pas seulement la référence intellectuelle, mais aussi la référence culturelle. Un marché financier de l'art sera créé pour consacrer les artistes étasuniens et prendre la main sur l'Europe et Paris. Tout d'abord avec l'art abstrait et à partir des années 1970-1975, ce sera l'AC qui va devenir un courant conceptuel, considéré comme le grand courant mondial consacré à New-York. Il deviendra industriel et permettra de faire des objets « serials », en série, bien évidemment, il s'agit de monter la cote des artistes en vendant le plus d'objets d'art. Lors d'une vente aux enchères en 2007, chez Christie's, une œuvre du plasticien britannique Damien Hirst, s'est vendue 13,3 millions d'euros, une boîte à pharmacie « Bodies » contenant 6136 pilules faites et peintes à la main, un million de plus qu'une œuvre de Velázquez vendue au même moment dans une autre vente aux enchères. Autre exemple, Jeff Koons, plasticien nord-américain, vendra 7 sculptures monumentales 50 millions chacune, représentant un chien ballon *Balloon do*g à 7 milliar-



Roue de bicyclette, 1913, Marcel Duchamp

C'est profaner nos morts. » déclare Assa Traoré le 21 juin en réponses à ces volontés d'invisibilisation.

Face au déni et à la haine, à l'ignorance et à la récupération, il faut laisser la parole aux artistes racisés. Donner à la fois temps et argent à des artistes et entrepreneurs noirs, relayer leurs messages et mettre en avant leurs talents, c'est un moyen de soutenir des communautés affectées de manière disproportionnée par la violence d'État. Que ce soit les défilés de mode en 3D pensés par Anifa Mvuemba, les Healthy Roots Dolls de Yelitsa Jean-Charles, les portraits historiques en tissus de Bisa Butler (7), visant à honorer les individus noirs et leurs contributions ignorées ou perdues, ou les photos *Princess Series* de LaChanda Gaston et CreativeSoul Photography (8), combattant le manque de représentations d'enfants noirs dans les médias mainstreams, nombreuses sont les formes d'art à œuvrer indirectement ou non contre le racisme systémique sous tous ses angles.

Pour @britchida, artiste sur Instagram, l'art est à la fois un moyen de récolter concrètement des fonds pour le mouvement *Black Lives Matter* et d'offrir une plateforme médiatique aux communautés les plus affectées par les violences policières. Brit a en effet réalisé un portrait de George Floyd, proposant de l'envoyer à la première personne donnant 150$ ou plus à *Black Lives Matter* : en conséquence, de nombreuses personnes ont donné de l'argent, refusant le portrait afin d'encourager d'autres dons. La principale série de dessins de Brit, nommée *Covid Era Life,* se concentre exclusivement sur la représentation de portraits et d'histoires appartenant à des personnes racisées et/ou faisant partie de la communauté LGBT.

Pour en revenir au début de l'article, l'artiste Adrian Brandon a son mot à dire sur le rôle particulier de l'art au sein de ce soulèvement populaire que nous vivons en ce moment contre le racisme systémique. Créateur d'une série de portraits intitulée *Stolen* depuis février 2019, Brandon dessine les multiples victimes de violences policières aux Etats-Unis, les coloriant durant le nombre de minutes correspondant à l'âge de la victime. 46 minutes de coloriage pour George Floyd, 12 pour Tamir Rice, 26 pour Breonna Taylor…
Dans un interview avec *My Modern Met* (9), Brandon déclare: "Non seulement ces policiers volent une vie, mais ils nous drainent tous avec chacune de ces vies volées. Ils nous rappellent que nos vies ne valent rien à leurs yeux." Il a choisi l'art pour faire partie de cette conversation, de ce moment historique, car selon lui, l'art "*nous invite à être vulnérables et peut transcender les politiques et les partis, nous donnant une portée plus universelle.*" Pourtant, être un artiste noir engagé a un fort coût émotionnel. "*A chaque fois que je commence à colorier une nouvelle pièce, il y a ce sentiment de panique. Je veux tellement colorier le plus possible...finir l'œil, les lèvres.*" Le vide qui demeure sur la feuille lorsque le chrono de Brandon sonne "*symbolise l'inconnu.* [...] *La douloureuse vérité que leur histoire n'était pas finie.*"
Brandon est également créateur d'autres œuvres qui mettent en avant des scènes de vie quotidienne. "Les personnes noires sont inondées par des images de douleur, de souffrance et de perte noires, et je veux contrebalancer ça avec des rappels que notre peau doit être célébrée. Que notre amour est puissant. Que nos durags sont en fait des capes de super héros."

Emilie Rappeneau

1) Sara Barnes, "Artist Creates Portraits of Black People Killed by Police, a Minute of Color for Every Year of Life", My Modern Met, 26/06/2020.
2) https://www.adrianbrandon.com/
3) https://mymodernmet.com/adrian-brandon-stolen-series/
4) https://www.instagram.com/p/CBAZeagqSsU/
5) Profil Instagram de JR, 09/06/2020.
6) AFP, "Une fresque d'Adama Traoré à Stains fait enrager des policiers", Huffington Post, 22/06/2020.
7) Sara Barnes, "Quilted Portraits Honor the Stories of Black Men and Women Who Are Forgotten by History", My Modern Met, 10/06/2020.
8) Sara Barnes, "Fairytale-Inspired Portraits Reimagine Disney Princesses as Regal Young Black Girls", My Modern Met, 24/06/2020.
9) Sara Barnes, "Artist Creates Portraits of Black People Killed by Police, a Minute of Color for Every Year of Life", My Modern Met, 26/06/2020.

Bisa Butler, "Wangari Maathai (for TIME Magazine)

L'ART FACE AU RACISME SYSTÉMIQUE

« Oui, les politiques et les systèmes doivent changer. Mais ce n'est pas juste une révolution menée par les responsables politiques et les législateurs. Ce combat est au sujet de vies humaines, et l'art nous le rappelle. » (1) Les mots d'Adrian Brandon (2), artiste New-Yorkais, lors d'un interview au My Modern Met (3), témoignent du rôle des artistes dans la lutte contre le racisme systémique, particulièrement chez la police. Suite aux meurtres de Breonna Taylor le 13 mars, et de George Floyd le 25 mai, nombreux sont les artistes à avoir publiquement exprimé leur colère et leur peur à travers leurs œuvres.

Parmi ces dernières, on retrouve notamment les intentions erronées d'artistes blancs, comme cette fresque du street-artiste italien Jorit (4), représentant les visages de Martin Luther King, Malcolm X, Angela Davis, George Floyd et Lénine au-dessus du slogan "Il est temps de changer le monde." Choisir de dépeindre Lénine, homme blanc n'ayant jamais fait face au racisme, responsable d'une répression meurtrière et ultra-nationaliste, n'est pas une maladresse : c'est l'idéalisation dangereuse d'un oppresseur politique, ainsi que la réappropriation illégitime par Jorit d'un combat qu'il ne comprend visiblement pas entièrement. Un acte réminiscent de ces étudiants blancs arborant un t-shirt graphique de Che sans se pencher sur les conséquences de ses actes à Cuba…

D'autres artistes blancs sont intervenus de manière plus respectueuse, sans pour autant tenter de monopoliser le combat. Nous pouvons ici citer le collage place Jan-Karski à Paris, collaboration entre les artistes JR, Zenith et les élèves de l'école Kourtrajmé: représentant les yeux d'Adama Traoré et de George Floyd, l'oeuvre refuse le discours dominant français qui pointe du doigt le système Américain afin de soustraire du débat les victimes de violences policières en France. Les yeux d'Adama et de George regardent dans des directions différentes, montrant qu'il « *n'est pas question de confondre la France avec les États-Unis. Tout y est différent : violence, police, justice, prisons, etc. Mais en France, comme aux États-Unis, et dans de nombreux autres pays, les noirs sont victimes de racisme et de discriminations.* (5) » La fissure qui les sépare, réalisée par Zenith, reproduit les marques du béton à l'endroit où George Floyd fut assassiné à Minneapolis, lui rendant hommage tout en refusant l'invisibilisation systémique des Noirs et des personnes racisées de manière générale.

Cette volonté d'effacer l'histoire, la culture, la souffrance et la vie noire, on la retrouve dans l'indignation des blancs faces à ces œuvres. Au sujet d'une fresque inaugurée à Stains par le maire Azzédine Taïbi, le syndicat policier Alliance 93 se dit victime d'une « *ultime provocation par un élu de la République qui stigmatise les policiers.* » (6) et a appelé le 22 juin à recouvrir l'œuvre représentant les visages d'Adama Traoré et George Floyd.
« *Effacer le visage de mon frère, c'est nier son existence, et celles de tous ceux morts aux mains des forces de l'ordre. Effacer le visage de mon frère, le sourire de mon frère, c'est piétiner sa mémoire, offenser ma famille, faire disparaître son nom qui est aussi le mien [...] C'est bafouer le droit et la justice, c'est revendiquer l'impunité policière. [...]*

Collage réalisé dans la nuit de lundi à mardi 9 juin par le street artiste français JR avec les élèves de l'école de cinéma Kourtrajm

des œuvres au nom d'un plaidoyer pour la liberté et les offrent aux dirigeants politiques… Après les attentats de Paris en novembre 2015, nombreux artistes se sont mobilisés pour Paris, la France, et la liberté. Parmi eux, Shepard Fairey artiste américain – célèbre pour sa création du poster *Hope* de Barack Obama, réalisé pour sa campagne présidentielle de 2008 – crée une image au nom de la liberté, et la rend accessible à tous sur son site Internet. Ainsi naît sa *Marianne*, de son vrai nom *Liberté, Egalité, Fraternité* qui orne désormais un mur de l'Élysée, devant laquelle le président Macron aime se montrer…
Si la peinture moderne a su déconstruire les codes classiques et ainsi écorner la société bourgeoise, la peinture contemporaine ne s'inscrit plus dans cette perspective. Etant largement financée et promue voire corrompue par les oligarchies financières – Arnaud, Lagardère, Pinault… –, elle s'est transformée en un juteux marché mondialisé, purement spéculatif.
L'art se présente dès lors comme un art intégré, subventionné par le privé et les pouvoirs publics, directement assujetti aux commandes de l'État et des entreprises : une contestation encadrée de l'ordre établi, une irrévérence courtoise et bien-pensante loin d'une visée artistique révolutionnaire…

L'industrialisation de l'art

Depuis quelques décennies, un nombre croissant d'artistes mettent leur créativité, voire leur indiscipline, au service de biens – mode, cosmétiques, joaillerie… – et de services – tourisme haut de gamme, gastronomie… – relevant d'un « luxe d'expérience ». Concepteurs de logos, de slogans ou de produits dérivés, les artistes font désormais partie intégrante des stratégies de communication des entreprises. Ou comment l'on passe de l'art subversif à l'art publiciste…
Une telle configuration est rendue faisable par la spéculation sur les produits et services culturels, mais aussi par la remise en question des politiques de subvention de la culture.
Comment aussi ne pas songer à la manœuvre de récupération d'œuvres d'art par les grands groupes industriels ? C'est ainsi que *La Laitière* de Vermeer – tableau de 1658 – s'est vue utilisée en 1973 comme nom de marque et image promotionnelle de l'entreprise Chambourcy – filiale du groupe Nestlé – pour vanter les bienfaits du premier yoghourt nature. L'œuvre est alors utilisée comme label de qualité, d'authenticité, de tradition et de savoir-faire par Nestlé et Lactalis…
Si André Malraux avait déterminé le début de l'art moderne comme le rejet de la conception ostentatoire de l'esthétique, marquant une distinction nette entre l'aura de l'art et l'usage du luxe, il semble émerger depuis les années 90, une nouvelle ère marquée par leur réconciliation voire leur réunion. L'œuvre artistique est devenue un produit industriel à part entière, finalement absorbée par le monde de la marchandise.
Les stratégies de coopération entre artistes et marques prolifèrent, devenant de véritables consortiums de créatifs. Marc Jacobs conçoit les cannettes de Coca-Cola, tandis que Karl Lagerfeld revoit le design de la bouteille ; Jean-Paul Gaultier élabore les sièges du TGV ; Christian Lacroix imagine une montre Swatch ; Chantal Thomas crée une collection d'objets design pour Carte Noire…
C'est une réelle stratégie d'absorption de l'art par l'économie de marché que réalisent les industries de la mode et du luxe, intégrant l'apport décomplexé des artistes au cœur même de l'entreprise privée. L'on assiste ainsi à l'essor d'un « capitalisme esthétique » stimulant de surcroît les aspirations nationales d'un État soucieux de promouvoir « l'intérêt français » et les produits prestigieux « made in France » à l'étranger, pour tenter encore de relancer sa croissance économique…

Un **art muselé et réduit à des finalités mercantiles** peut-il encore être appelé « **Art** » ?

Bérangère ROZEZ

de l'art… Comme celles de Jeff Koons, artiste grand ami des milliardaires, connu pour son esthétique kitsch – sa marque de fabrique – et ses coûts exorbitants. Des mécènes et des collectionneurs sont prêts à dépenser des fortunes pour acquérir un *Balloon* ou une *Gazing Ball*. Au sommet de ses ventes se trouve son *Rabbit* de 1986, adjugé en mai 2019, par Christie's à New York à plus de 91 millions de dollars ; la vente la plus chère de l'histoire pour un artiste de son vivant. L'artiste-homme d'affaires est aujourd'hui à la tête d'une entreprise « florissante », élaborant des pièces dont les coûts de production sont estimés à plusieurs millions d'euros…

Aujourd'hui, seul le « Street art » apparaît incarner à sa façon un espace de subversion à la fois économique, social et politique, dans une idée de réduction des moyens et déployé sur des supports, échappant encore à la récupération du marché de l'art. L'idée est de faire bouger les lignes dans l'espace public à travers des images fortes et ayant du sens. Ces artistes issus du graffiti – Blansky, Eduardo Kobra, Invader…– bombant les murs urbains ou les trains, sont pour la plupart engagés dans les luttes pour les minorités ou l'environnement et ont infiltré l'industrie de l'art sans nécessairement en partager les idées ou les conceptions.

Alors que l'art se voudrait libre et sans limite, dégagé de toute contingence, on peut néanmoins se demander si dans sa nature profonde d'être non exploitable ou non récupérable, il ne le serait pas foncièrement, puisque l'œuvre et son artiste sont dépendants du contexte dans lequel ils sont observés.

De « l'art-subversion » à « l'art-subvention »

Pour accéder au statut d'art, toute expression artistique doit être validée par les pouvoirs en place et leurs thuriféraires.

Si Léonard de Vinci est considéré comme un artiste de renom, c'est parce que François 1er avait décidé que son œuvre avait un caractère esthétique et artistique. Un artiste reconnu était avant tout un technicien voué à sublimer la réalité, sans réelle remise en question de l'autorité en place. C'est davantage dans la littérature que la subversion s'est alors exprimée. Au XVIIe siècle, Molière, encensé par le peuple, s'est vu interdire certaines de ses représentations – ce fut le cas pour *Le Tartuffe* qui a connu un franc succès auprès du souverain mais s'est vu attirer les foudres de l'Église. Sur les instances de l'archevêque de Paris, le roi a fini par en interdire les représentations publiques. Molière a ainsi endossé le rôle de bouffon du roi pouvant dire devant Louis XIV ce qu'il était préférable de taire… Où il est apparu « rentable » pécuniairement parlant de servir les intérêts d'un riche et influent mécène, en jouant le rôle de cynique lucide ou de faux-idiot de son vivant…

Entre le XIXe et le XXe siècle, l'art s'est affiché en rupture avec les valeurs de la bourgeoisie et celles des fonctionnaires de l'État. Il y a eu l'obstination du Louvre qui a refusé d'exposer l'*Olympia* de Manet, l'indifférence des musées français qui n'ont acquis ni d'œuvres de Matisse ou de Picasso jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. Sans la contribution de certains donateurs, il n'y aurait eu aucun tableau fauviste ou cubiste dans les collections nationales de 1939.

Sexe, nudité, religion ou politique font partie des thèmes de prédilection de nombreux artistes contemporains. Mais ce qui semble changer dans la société actuelle c'est la prétention narcissique d'artistes dits subversifs, glorifiés par les « élites » dominantes. Des artistes davantage passés au statut de VRP en produits culturels, vantant les mérites d'un pseudo mouvement artistique, tel un haut-lieu de dissidence… Des artistes qui créent

Urban Art, photo de Marc Pascual

L'ART : ENTRE SUBVERSION ET RÉCUPÉRATION

« Une œuvre d'art qui n'a pas commencé dans l'émotion n'est pas de l'art » (Paul Cézanne, artiste peintre,1839–1906)
« L'art c'est de pouvoir s'exprimer librement. » (Amélie-Ionatz, artiste peintre plasticienne, 1989)
On peut penser que depuis l'hominisation de l'homme, celui-ci n'a cessé d'éprouver le besoin de représenter la réalité dans laquelle il évolue. En témoigne la volonté des hommes préhistoriques d'inventer un mode d'expression en le maîtrisant symboliquement : l'**Art**.
Pour certains, l'art est l'expression de la beauté, pour d'autres encore celle d'une liberté sans concession dont la forme et le contenu ne seraient ni manipulables ni récupérables.

Emouvoir, questionner… et provoquer
L'histoire de l'art abonde d'exemples en ce sens. Michel-Ange, Rembrandt reçoivent le courroux des autorités sociales, politiques et religieuses de leur époque pour en avoir bousculé les conventions. Au XIX[e] siècle, les impressionnistes sont conspués pour défaut de moralité. La plus célèbre des productions picturales d'Edouard Manet *Le Déjeuner sur l'herbe* est exposée au Salon des refusés en 1863, avec d'autres tableaux ne respectant pas les codes de l'académisme. Scandale, décadence, outrage, l'œuvre de Manet fait polémique pour la nudité montrée, interprétée comme vulgaire, loin des standards de l'époque. De même, la sculpture de Degas, la *Petite danseuse de quatorze ans* est jugée totalement indécente. Des œuvres aujourd'hui considérées comme des chefs d'œuvre.
L'histoire s'accélère et les provocations artistiques se multiplient. Les avant-gardistes de la première moitié du XX[e] siècle érigent ainsi la subversion en valeur de base, depuis les artistes révolutionnaires russes d'après 1917 jusqu'aux surréalistes à la poésie sulfureuse. La finalité artistique et la finalité révolutionnaire fusionnent. L'art de ce début du siècle – dadaïsme, surréalisme…– en rupture avec le modèle capitaliste et les valeurs de la bourgeoisie, se réclame de tous et destiné pour tous. Quand en 1917, Marcel Duchamp expose une pissotière, il remet en question par cette provocation la culture élitiste de son époque sans avoir conscience que cette même pissotière deviendrait une œuvre d'art à part entière.
A mesure que les années passent, ces scandales n'apparaissent plus si notoires et les tabous sont sans cesse repoussés. Dans les années 30, les jeunes filles nues du peintre Balthus détonnent dans leur pose impudente ; en 1944 la crucifixion de Francis Bacon suscite l'indignation ; en 1961 la *Merda d'artista* de Piero Manzoni, contenant les excréments de l'artiste défraie la chronique : génie ou imposture ?

L'art subversif fait-il nécessairement scandale ?
Après-guerre et jusque dans les années 70, l'ambiance est à la liberté, à la découverte du tout-possible. Le XX[e] siècle est riche en courants artistiques contestataires, avec des œuvres défiant les conventions, depuis le minimalisme des années 60 jusqu'au mouvement « supports-surfaces » dont l'initiateur Claude Viallat, réfute l'utilisation de la toile pour réaliser des expériences totalement novatrices. Cependant il y a un fossé entre le monochrome bleu d'Yves Klein (1954), œuvre du début de l'abstraction, annonciatrice d'une révolution fondamentale, et le tapage racoleur de certaines œuvres contemporaines, directement liées au marché

Urban Art, photo de Marc Pascual

archiste qui a fait sa réputation représente au contraire "*l'amour anarchiste que les gens perdent assez tôt.*" En effet, A2 explique qu'on dit souvent que les enfants ne sont pas racistes, sont plutôt de gauche : ils sont l'exemple même de l'humain obstiné et indépendant. "*On ne naît pas avec le désir d'être dirigé.*" C'est ce cœur anarchiste, qui malheureusement persiste rarement jusqu'à l'âge adulte où l'on rentre dans le moule capitaliste de la compétition de tous contre toutes, qu'A2 met au centre de son street-art.

Je le questionne sur son 'A' en bois, propre, bien défini, à contre-courant de la représentation populaire du 'A' anarchiste gribouillé avec violence. Il me répond qu'au tout début, le motif était « *un cœur anarchiste très simple, avec un A dessiné d'un trait. Mais je cassais les branches du A en le transportant, car elles dépassaient du cadre.* » C'est donc pour des raisons pratiques qu'il a rendu le 'A' plus costaud : de plus, l'épaisseur des pieds de la lettre rappellent la Tour Eiffel. Son matériel principal, le bois, est aussi un choix technique : "Je manie assez bien le bois en bricolage, c'est pas cher. [...] Mais depuis 2, 3 ans j'utilise de la fibre composite écolo: c'est plus fin et résistant aux intempéries."

mais ce n'est pas le sujet : politiquement, c'est zéro."
A2 évite la complaisance politique à tout prix : "*La chose qui me sauve c'est que j'ai un boulot en dehors du street art, je n'ai pas besoin de vendre mes trucs pour vivre, je suis* ***100% bénévole et vandale***." explique-t-il en riant. "*De toute manière, je ne pense pas que je serais autant invité ou partagé que mes congénères,* ***il n'y a que Banksy qui réussit avec le message anarchiste, c'est un OVNI***."

Le street-art, c'est aussi un moyen de véhiculer un message fort : nous parlons donc de la fresque rue Louis-Blanc en hommage à George Floyd et Adama Traoré, résultat d'une collaboration entre Zenith, JR et les élèves de l'école Kourtrajmé de Ladj Ly, mais aussi des collages réalisés pour dénoncer les féminicides. "*Tous les street-artistes devraient aller dans ce sens, le problème après c'est qu'on ne sait plus séparer la récupération et l'honnêteté.*" A2 a lui-même réalisé il y a quelques années un 'A' anarchiste dans un symbole féministe. Pourtant, il a vite arrêté : "*Je veux que ce soit les féministes qui le fassent, je ne veux pas me faire passer pour une nana ou faire de la récupération.*"

En fin de compte, **A2 c'est surtout un *anartiste*** ; anarchiste amoureux du street-art: il admire les placements inaccessibles de Invader, le look cartoon des pieuvres de GZUP, la discrétion et le vandalisme artistique de Banksy ainsi que l'esthétique politique de RNST. **C'est un parisien qui sculpte des cœurs anarchistes dans le bois et sur sa peau**.

"*Si tous les murs étaient remplis de street-art, Paris serait encore plus belle.*"

Emilie Rappeneau
Photos fournies par A2

Une autre de ses œuvres emblématiques est le Barbanar, un dérivé anarchiste du personnage de dessin animé Barbapapa. "Je n'ai pas voulu créer ce perso. Une fois, je réalisais une grosse pièce du cœur anarchiste, et une des chutes de bois me faisait penser soit à Jabba the Hutt dans Star Wars, soit au long corps du Barbapapa. Ce n'était pas prémédité !"

Si certaines de ses œuvres sont le résultat de joyeux accidents, il n'en est pas de même pour son engagement artistique. A2 insiste longuement sur l'importance de l'authenticité dans le street-art. Par exemple, **son anonymat** "*n'est pas un caprice de star, je ne vois juste pas l'utilité pour ce que je fais qu'on me reconnaisse, et puis dans Paris il y a des quartiers pas trop gauchos, j'ai pas envie d'avoir ma tête partout. J'ai besoin d'anonymat.*"
Lorsque que je lui parle de la **commercialisation du street-art**, il me répond "*J'ai refusé toute demande d'expo/vente, je ne vois pas l'intérêt, c'est facile de me voir, il suffit de se balader dans Paris !*"

Le problème selon A2, ce ne sont pas les artistes qui vendent et connaissent un succès fulgurant comme Banksy ou Invader, mais "*les artistes obligé-e-s de passer par la rue avant d'exposer dans le Marais. Ils créent pour vendre. La rue est leur book de collage. [...] Parfois il y a des choses magnifiques,*

AMOUR, ANONYMAT ET ANARCHIE AU CŒUR DE PARIS "JE SUIS 100% BÉNÉVOLE ET VANDALE."

"*A2, c'est amour et anarchie, ce n'est pas un hommage à l'album de Léo Ferré mais je voulais le mélange des deux mots, A2 ça fait aussi 'à deux'... Au final ce n'était pas trop réfléchi, ça ne s'est pas décidé en réunion publicitaire. A2, ça n'existait pas en street-art, c'était concis, un peu mystérieux et anar.*"

J'ai eu la chance de pouvoir interviewer A2 - pourtant très discret - à l'origine d'une série de street-art anarchiste parisien. Ornant les autoroutes d'Ile de France et les rues de Paris de ses œuvres, la plus typique et reconnaissable étant un coeur anarchiste en bois. Un mystère plane autour d'A2 ! Les spéculateurs sur Internet le décrivent comme un collectif actif depuis les années 1970 ; l'artiste que j'ai interviewé se décrit comme un parisien ordinaire, dont le métier de tous les jours n'est pas en lien avec l'art, ni même avec l'anarchisme.

"*Je ne suis pas un artiste marchand, j'ai un métier.*" **Mais alors, d'où lui vient cette idée ?** "*J'aurai dû le faire avant, mais je n'avais pas les moyens matériels, ou le temps. En 2011, j'ai découvert le sigle du cœur avec un A dedans, qui ne ressemblait pas à ce que je fais depuis, ça m'a inspiré.*" D'abord réalisées au marqueur, puis taguées à hauteur d'homme, A2 a progressivement placé ses créations dans des endroits plus inaccessibles afin qu'on ne puisse pas les décoller. Aujourd'hui, même en hauteur il y a des vagues de vol de street-art en 3D comme le sien, surtout dans la période printemps-été, "*mais il n'y a pas trop d'arrachage politique ou de propriétaires.*"

Les œuvres d'A2 sont politiques avant tout. Lorsque je lui demande **en quoi son street-art peut façonner l'imaginaire collectif concernant l'anarchisme**, il me répond qu'à la base, son inspiration vient "*des petites plaquettes dans les rues avec des photos de principaux acteurs anarchistes*", tels que Bakounine, Kropotkine, Malatesta ou Emma Goldman. Il admire tout particulièrement Louise Michel, pour lui le "symbole d'un nouveau féminisme", et fixe son portrait dans des cadres en bois. A2, c'est donc une "*propagande politique et culturelle.*"
Mais il n'est pas question d'intellectualiser son amour pour l'anarchie à travers le street-art. Pour lui, le cœur anarchiste n'est pas forcément un symbole de l'amour libre, même s'il est d'accord avec beaucoup de thèses libertaires : "*le but du jeu à la base c'est une propagande plutôt jolie qu'agressive, ce n'est pas un rapport à l'amour cucul.*" Le cœur an-

non plus dans les organisations politiques, sauf à être récupéré comme l'ont fait les staliniens. Les communistes n'ont pas compris que sans liberté, il n'y a pas d'égalité. De même, sans liberté, l'art étouffe : la création survit alors hors système, dans l'underground, les interstices du système, les espaces encore publics, la rue. Une société anarchiste est inconcevable sans liberté, sans égalité, sans art. Mais il n'est pas nécessaire, et il serait contre-productif, de mettre l'art au service de la révolution : l'art est révolutionnaire en soi. Il est innovation, inventivité, renouvellement, rupture d'idées reçues et de conservatismes, liberté, épanouissement personnel et partage collectif. L'art fleurit en liberté comme les coquelicots en absence de pollution et qui s'étiolent si on les cueille. L'épanouissement artistique sera l'expression du caractère libre de la société à laquelle nous aspirons, il en sera aussi la démonstration.

L'art n'a pas toute la place qu'il devrait avoir dans notre projet anarchiste, il ne devrait pourtant pas être secondaire, une fois que l'on aurait satisfait aux besoins matériels, réfléchi au volet économique, politique et social. L'art devrait être tout aussi sérieux et prioritaire, être au cœur de nos préoccupations, nos débats et centres d'intérêt, être une expression de notre pensée politique. Je parle bien de l'art et des artistes. Car les intellectuels et professionnels de la sphère culturelle et artistique, comme dans tout autre domaine (à condition toutefois de subir avec succès le formatage de la formation universitaire, qu'elle soit étatique et institutionnelle ou privée et homologuée par l'État), détiennent une autorité et un droit de parole exclusifs et donc une position sociale acquise de domination, labellisée et estampillée, à laquelle ils et elles veulent (nous voulons) rarement renoncer, ce qui est, à l'évidence, inacceptable pour des anarchistes.

Les artistes anars me sont d'autant plus proches lorsque je les découvre dans la rue. C'est d'eux, et pas des artistes professionnels anars (que je connais ou découvre aussi avec bonheur), que je veux parler ici. Ces artistes du *street art* ne veulent pas avoir pignon sur rue mais être dans la rue, pratiquent la liberté en pratiquant leur art et, ce faisant, construisent leur part d'une société libre. Leur œuvre est éphémère, non commanditée : musique improvisée avec des tuyaux de plombier et à jamais envolée, fresque murale recouverte le lendemain, craie effacée par la pluie sur un trottoir, improvisation avec un chiffon noir pour rideau de scène, sculptures en matériaux de recyclage.

En pleine révolte sociale au Chili, j'ai pu constater de visu la forte présence de l'art dans l'expression collective et individuelle de la contestation, aussi bien sur les murs que dans les cortèges. J'ai même vu, non sans émotion, pour la première fois si manifestement en politique, l'art mettre en adéquation la forme et le fond, comme dans le fait poétique. Car on ne s'exprime pleinement qu'avec sa culture, pas en calquant les mots et en adoptant les moules banalisés et dominants des gouvernants et exploiteurs, imposés par leurs médias et écoles. Les Mapuches expriment mieux leurs problèmes et leurs rêves de société avec leur art : l'association Memorarte ("Mémo'art") brode collectivement des banderoles mémoires pour dénoncer et revendiquer. D'autres chilien.n.es pratiquent un art personnel, aux sources d'inspiration variées : je prends en photo deux femmes de l'association Reciclando muros ("Recyclons les murs") peignant une fresque dénonçant les mutilations oculaires avec le phylactère "*Et leurs yeux lançaient des flammes*". Et un groupe militant peignant une manifestation derrière le *negro matapacos* ("*chien noir tue-flics*"), symbole de la révolte, et la bannière "*Seule la lutte nous donnera la dignité*". Une fresque s'approprie Biblis, figure féminine de Bouguereau (peintre français du XIXe), afin de dénoncer plastiquement les viols et violences s'abattant sur les femmes dans les commissariats et représenter l'antinomie entre répression et art (voir photo). Ces manifestant.e.s s'approprient leur réalité et sont déjà dans un processus de création de la nouvelle société libre. On peut lire sur un mur : "*L'art de la rue n'est pas un délit*". Une manifestante affiche : "*Art et magie au service de la révolution et pas du capitalisme*". Tou.te.s ne se revendiquent pas anars ; mais agir en anars, c'est bien plus anar. L'Académie des Beaux-Arts porte l'inscription "*Mort à l'art capitalisé pour une élite sociale*". "*Art, arme dans la rue*". Cela me rappelle le poète Blas de Otero, définissant la poésie, en plein franquisme, comme "*une arme chargée d'avenir*" (*La poesía es un arma cargada de futuro*). Je lis sur un mur de Santiago par trois mains différentes : "*L'art sera militant ou ne sera pas*", "*Vive l'art périphérique*", "*Art pour le peuple*".

Pour conclure, je voudrais transmettre ce témoignage, lu sur un mur de Santiago du Chili et déjà partiellement recouvert d'affiches : "*La révolution m'a introduite dans l'art*". Je voudrais aussi partager une œuvre d'un poète des rues, rencontré à Naples, qui écrivait, à la demande, sur une Olivetti lettera 32, il fallait juste lui donner deux mots. ANARCHIE, LIBERTÉ. Et voici le poème qu'il a tapé pour moi, sur un bout de papier violet, avec ses biffures en x au parfum artisanal, et que je traduis pour vous de l'italien :

le dimanche venait d'ouvrir
les yeux. xxx la rue
débordait des sourires de mes
contemporains aux veines pleines
de liberté.
des chants d'anarchie ricochaient
sur les murs et les fenêtres.
l'espoir avait finalement un nom.

Enfin, je voudrais lancer un APPEL À SOUTIEN à l'initiative des camarades de la FAI de CARRARA (Italie), qui ont compris l'art comme expression politique. Pour financer le remplacement de la toiture de la coopérative autogérée qui imprime la presse anarchiste, le groupe GERMINAL a créé un Prix de Poésie Libertaire. Inscription 5 € par virement bancaire à La Cooperativa Tipolitografica IBAN : IT 76 E 01030 24501 000001817526 avec BIC : PASCITM1Y40. Le délai, 10 juillet, ne vous permet pas d'envoyer votre poème, inédit, et en italien ? Mais ce serait magnifique de les soutenir !

Monica Jornet
Groupe Gaston Couté FA

ARTS ET ANARS
LA RÉVOLUTION SOCIALE SERA ARTISTIQUE OU NE SERA PAS

"Arts et anars", ça rime, et je voudrais dire ici sans fard que ce n'est pas un coup de hasard. Ça devrait être peinard, je boucle l'article en une heure trois quarts sans quitter mon plumard. Voilà donc qu'avec entrain je démarre, sans rime ni raison, c'est-à-dire en vers libres, et sans chercher à avoir raison pour en arriver quelque part qui était déjà là au départ, puisque nous sommes anars. [Quelques instants plus tard] Heu, y' a un hic à cet art' hic-cle, c'est pas tout à fait un boulevard : le sujet, une fois mis à nu, se montre vicelard, il a même des allures de coup de Trafalgar... Gare au coup de cafard, à plus forte raison maintenant que la belle saison nous appelle après des mois covidiens de cauchemar. Pour le coup, avec un sujet qui rime si bien, ça ne rimerait vraiment à rien. Et les camarades de notre canard attendent nos contributions au ML d'été sans retard, surtout Bernard Daubanar, qui y bosse en plein cagnard, heureux certes d'être dans son Ardèche mais pas dans la dèche de l'art. Alors, pas de lézard, un coup d'accélérateur et ça repart, toujours au radar. Point barre.

J'admire tant d'artistes que je considère comme des fondamentaux de mon anarchisme. Je les ai savouré.e.s en espagnol, français, anglais, italien, un peu en latin (si fait, j'ai décrypté avec délectation *L'éloge de la folie* d'Érasme sur un cahier de collégienne) et même en basque. J'ai pu goûter aux autres langues en éditions bilingues. Cependant je n'ai découvert que lorsque j'ai mis un nom sur mon idéal, l'Anarchie (je préfère, en raison d'une allergie aux -ismes... sans intégrisme), que ces écrivain.e s étaient anarchistes. Ou proches, si le mot "Anarchisme" n'existait pas encore ou s'ils ou elles étaient trop anarchistes pour accepter une étiquette, fût-ce celle-ci. Si j'ai aimé passionnément les lire, c'est bien parce que leurs œuvres parlaient à l'anarchiste en moi, « *la mia parte di anarchia* » comme chante Marco Rovelli. Nous sommes beaucoup sans doute à avoir fait cette expérience. Au commencement n'est pas le dogme, nous traçons notre chemin.

Anarchie et art. Leur dénominateur commun est la liberté, et même la liberté créatrice car nous avons une société à créer. Anne Arts était le pseudo que j'avais choisi en tant que mandatée de nos Éditions du Monde Libertaire pour le compte imprimeur. Y a-t-il art sans liberté ? Le réalisme socialiste, l'architecture mussolinienne, tant d'épigones du classicisme du Grand Siècle et tout académisme (entendu comme stricte application de règles définies par une autorité) sont là pour nous dire non.

L'art est, à mon sens, l'expression de notre humanité, rien d'autre ne distingue aussi clairement notre espèce. Rien d'autre non plus ne la rachète à mes yeux ! L'art, comme but en soi ou s'ajoutant à des créations industrielles ou autres, est notre signature : aucun humain n'a jamais construit un outil, un abri, ne s'est jamais montré en société ou réalisé quoi que ce soit sans avoir l'envie irrépressible, libre de conditionnements et d'impératifs, d'y mettre le grain de sel de l'art, sans aspirer à cette émotion esthétique, sans chercher quelque chose en plus au-delà de l'acte suffisant et nécessaire à la survie de l'espèce. Ce quelque chose en plus, à la fois accessoire -en apparence- et fondamental -en substance-, c'est l'art.

Néanmoins, pour l'heure, ce n'est pas l'art qui fait tourner le monde... car le monde ne tourne pas rond. À l'ère capitaliste, le pouvoir ne le valorise que lorsqu'il le marchandise alors qu'il ne saurait être que création gratuite, inutile sur le plan pratique et pourtant, pour cette même raison sans doute, si nécessaire à la vie. L'art n'est pas valorisé

Pablo Picasso, 1904, Paris

des mères de famille ». Dès cette année, inexorablement, ce soupçon reste dans le dossier. Il est vrai que la police française perdra sa trace jusqu'en 1905, malgré ses nombreux allers-retours en Espagne et son installation définitive à Paris en 1904 où il deviendra membre de la « colonie espagnole ». Il faudra attendre sa deuxième exposition, pour que le préfet de police demande de « *nouveaux renseignements sur le compte de Picasso, Ruiz, Pablo, né le 25 octobre 1881, à Malaga* ». Il demeure introuvable : un rapport du 24 mai 1905 signale qu'il « *a été recherché sans succès* » depuis son départ du boulevard de Clichy, qu'il est inconnu aux « *garnis* » (le service chargé de surveiller les hôtels) ainsi qu'aux différents services de la préfecture. « *Il fera l'objet d'un rapport dès que son domicile sera connu* », conclut le policier. Picasso pourtant ne se cache pas : il loue, depuis mai 1904, un atelier au Bateau-Lavoir, à Montmartre lieu célèbre où il peindra *Les Demoiselles d'Avignon*. A partir de cette époque, les services de la préfecture de police vont scrupuleusement noter, année par année, les adresses parisiennes de l'artiste. Un tableau synthétique sera même dressé. Après Montmartre (le Bateau-Lavoir, au 13, rue de Ravignan, et le 11, bd de Clichy) et Montparnasse (242, bd Raspail et 5 bis, rue Schoelcher), puis un petit détour par Montrouge, il s'installe, en 1918, au 23, rue La Boétie. Dans cet immeuble bourgeois, il loue deux étages, dont l'un lui sert d'atelier. En 1938, il investit un immense atelier au 7, rue des Grands-Augustins, où il composera Guernica. A chacun de ses déplacements en France et à l'étranger (Cadaquès, Sorgues, Rome, Naples, Madrid, Barcelone, Juan-les-Pins, Dinard), un policier rédige un rapport, une colonne sera dressée « *vacances et autres séjours* ». S'il veut être en règle avec la France, Picasso devra obtenir des cartes de permis de séjour, puis des cartes d'identité d'étranger, renouvelables tous les cinq ans.. Il demandera la nationalité française. « *Monsieur le garde des Sceaux, j'ai l'honneur de solliciter ma naturalisation et m'engage à payer les droits du sceau à cette fin* », indique la lettre datée du 3 avril 1940 au ministre de la Justice, Albert Serol, elle porte son inimitable signature accompagnée de son adresse manuscrite. Riche et célèbre, il avait alors de nombreux amis. Le commissaire du quartier de la Madeleine avait donné un avis favorable expliquant que le peintre était bien intégré et qu'il avait payé en 1939 quelque 700.000 francs d'impôts, une somme impressionnante à l'époque. Mais la brigade spéciale des Renseignements généraux après un second rapport commandé par le préfet va éplucher à nouveau le dossier, le 25 mai la demande sera refusée. La conclusion du commissaire de police signale : « *Il résulte de ce qui précède que Picasso partage les idées de son compatriote Manach qui lui donne asile. En conséquence, il y a lieu de le considérer comme anarchiste* », ce « *peintre soi-disant moderne* », « *cet étranger n'a aucun titre pour obtenir la naturalisation* » et « *il doit être considéré comme suspect au point de vue national* », qu'il avait non seulement « *conservé ses idées extrémistes* », mais qu'il était même devenu « *communiste* », « *il ferait un mauvais Français* ». Ainsi s'exprime la police du 8e arrondissement de Paris sous la IIIe République. Picasso a, semble-t-il, considéré cette réponse comme définitive, la nouvelle le blessa mortellement. A la Libération, l'artiste aurait pu obtenir sa naturalisation sans peine, il n'a jamais plus demandé à être français, question d'honneur et de solidarité anti-franquiste (Picasso soutiendra activement la République espagnole financièrement). Si Picasso entreprend cette démarche à l'époque, c'est parce qu'il craint que l'Espagne franquiste ne s'allie à l'Allemagne et qu'il risque d'être interné dans un camp et de voir ses biens séquestrés. Le 30 novembre 1942, il renouvellera sa carte d'identité d'étranger, comme l'oblige les lois de Vichy et sera contraint de « *certifier sur l'honneur de ne pas être juif* », il ne sortira pas de Paris pendant toute l'Occupation et fera sa réputation de résistant à l'occupant, alors qu'il pouvait partir en Amérique latine ou aux États-Unis et sera interdit d'accrochage. Il sera acclamé à la Libération en véritable héros national et ce sera grâce à sa peinture qui incarnera l'histoire de la liberté. Le 3 octobre 1944, il adhérera au Parti communiste français, mais ceci est une autre histoire.

On constate que pendant près de quarante ans de sa vie, il aura été surveillé dans le secret et considéré comme quelqu'un qui ne pouvait pas être français. Il s'était promis de rentrer dans sa terre natale après la mort de Franco. Hélas, Picasso disparaît le 8 avril 1973 deux ans avant la mort du « Caudillo » (20 novembre1975). Il ne retournera jamais en Espagne ayant vécu plus de 70 ans en France, mais il mourra Espagnol.

Des archives, volées par les nazis lors de la défaite française en 1940 pendant la Seconde Guerre mondiale, ont été saisies par les troupes soviétiques en Allemagne au printemps 1945 pour être finalement restituées à la France en février 2000. Ces documents resteront enfouis pendant cinquante-cinq ans entre les mains des archivistes du NKVD.

A noter :
- Une exposition « Pablo Picasso : Dossier de la Préfecture de police 1901 – 1940 », a eu lieu en avril, mai 2004 au Musée de la Préfecture de police – 4, rue de la Montagne Sainte-Geneviève – 75005 Paris
- une autre, remarquable, du 5 avril au 28 juillet 2019 au Musée de l'Armée *Picasso et la guerre*, Hôtel national des Invalides -129, rue de Grenelle – 75007 Paris.
- A propos de cette seconde exposition, dossier de presse Picasso et la guerre : https://www.musee-armee.fr/fileadmin/user_upload/Documents/Communiques_Presse/MA_CP_Picasso_et_la_guerre.pdf
- Une émission de radio présentée par Florence Belenfant *Flemmardise et rêveil mots*, le 4 septembre 2019, n° 43 : *Espagne 36-39, 1-une exode (CD Oui-Dire), 2-Picasso l'engagé avec Juan Chica Ventura,* sur Radio Libertaire, FM 89.4. http://cailloux-radio-libertaire.org/rech_mot_flem.php).

Juan Chica Ventura
Groupe anarchiste Salvador-Seguí

PICASSO, ANARCHISTE

Cela peut paraître incroyable, quand on sait que Picasso a adhéré au Parti communiste français à l'âge de soixante-trois ans, soutenu par Paul Eluard et Louis Aragon. Comment cet homme a-t-il pu être anarchiste ? Et pourtant durant sa jeunesse, il s'est bien trouvé en contact avec ce milieu.

Voici en quelques lignes la genèse du Personnage Picasso Pablo (Pablo, Diego, José, Francisco de Paula, Juan, Nepocumeno, María de los Remedios, Cipriano de la Santísima Trinidad, Ruiz, Picasso), en français pour son acte de mariage avec Olga Khokhlova le 12 juillet 1918 (Paul, Diegue, Joseph, François, Jean, Nepomucene, Crépin de la Très Sainte Trinité, Ruiz et Picasso).

L'éveil politique de l'artiste se concrétise à l'âge de dix-huit ans. Il fut accueilli chaleureusement par la bohème anarchisante des modernistes de la Colla de Sant Martí fréquentant le café *Els Quatre Gats,* rue Montsió, à Barcelone. Picasso sera impressionné par l'esprit révolutionnaire de ces philosophes et artistes, on le ressent dans ses premières œuvres et il reviendra plus tard au cours de sa période parisienne à ces sujets et ses convictions développées par le nouveau contexte lié à l'anarchisme français et son art se radicalisera. Aussi la période de 1897 à 1904 fut-elle pour lui à la fois une introduction à l'art moderniste et une éducation à l'anti autoritarisme radical. Le peintre s'investit dans le mouvement moderniste barcelonais empreint d'anarchisme et de séparatisme catalan. En tant qu'andalou, il soutenait le mouvement catalan. Il fréquente des artistes anticonformistes – en particulier les peintres Santiago Rusiñol et Ramón Casas, Ricard Canals – Des écrivains comme Miguel Utrillo (qui écrivit une critique élogieuse sur les débuts de Picasso en 1901), Ramon Reventos et Jaime Sabartés - L'artiste qui a le plus influencé son art est Isidre Nonell, dont les toiles présentaient souvent des bohémiens, des mendiants, et autre marginaux, dans un style profondément caricatural, véhiculant des idées nouvelles à travers une esthétique originale fondée sur le rejet des préceptes académiques (scènes de rues, formes arrondies aux contours noirs ancrées…). La peinture de Picasso débouchera directement sur les tableaux de la période bleue entre 1901 et 1905 après cette immersion esthétique anarchiste de Barcelone. En arrivant à Paris en 1900, l'artiste se met en quête d'une culture proche de ses idées. Ses contacts avec des Catalans installés dans la capitale, lui permettent de rencontrer Guillaume Apollinaire et André Salmon, deux poètes néo-symbolistes et anarchistes, une grande amitié naîtra entre eux. Il se mit à peindre des sujets similaires à Barcelone, cafés populaires, salle de danse et cabarets, ainsi que les quartiers pauvres à la périphérie de la ville.

Depuis son arrivée en France en 1901 pour sa première exposition le 24 juin chez Ambroise Vollard, (futur grand marchand d'art et éditeur d'art), l'artiste était surveillé par le service de la police des étrangers pendant des années, elle fera de nombreux rapports sur lui, son entourage, son train de vie, ses opinions politiques. « *Arrivé à Paris le 5 mai dernier, depuis cette date chez son compatriote, l'anarchiste surveillé Mañach Pere* (Pierre), (et par ailleurs son premier marchand à Paris), *qui habite dans ses meubles (au dernier étage) du 130ter, boulevard de Clichy* », à Montmartre dans une sorte de phalanstère d'artistes dont certains sont fichés à cause de leurs opinions, « *jugées subversives* », note ainsi un rapport de police daté du 18 juin 1901.L'agent note que « *le jeune peintre (19 ans) sort tous les soirs avec son copain et rentre à point d'heure* », qu'il « *lui arrive même de découcher* », qu' « *il reçoit la visite d'individus inconnus* », beaucoup d'anarchistes espagnols seraient passés par là, la légende dit qu'un des plus célèbres serait Buenaventura Durruti, qu'il lui parvient du courrier provenant d'Espagne, ainsi que 3 ou 4 journaux dont les titres sont inconnus, que « *ses heures de sorties et de rentrées sont irrégulières* ». Un autre rapport souligne « I*l parle si mal le français qu'on le comprend à peine* ». Un commissaire note le signalement de son « client » : « *Taille 1,68 m – cheveux noirs et longs – moustache naissante châtain clair – vêtu d'un complet veston noir – coiffé d'un chapeau mou de même nuance* ». Légère erreur sur la taille : Picasso mesure en réalité 1,60 m, mais il y a d'autres preuves : il a peint « *un tableau représentant des soldats étrangers frappant un mendiant à terre* » et des bourgeois refusant l'aumône « *à*

Autoportrait, 1901

HENRI-EDMOND CROSS PEINTRE DU BONHEUR

Peintre trop négligé et pourtant grand artiste, Henri-Edmond Jacques Delacroix dit Cross (1856-1910) mérite un hommage pour l'ensemble de son œuvre afin de redécouvrir son talent au sein du néo-impressionnisme, mouvement pictural avant-gardiste indissociable de l'engagement politique, en l'occurrence de la mouvance anarchiste, auprès d'autres artistes tels que : Seurat et Signac (qui sont à l'initiative du mouvement), Pissaro et son fils Lucien, Luce, Angrand, Van Rysselberghe, Cousturier et Van de Velde, etc.

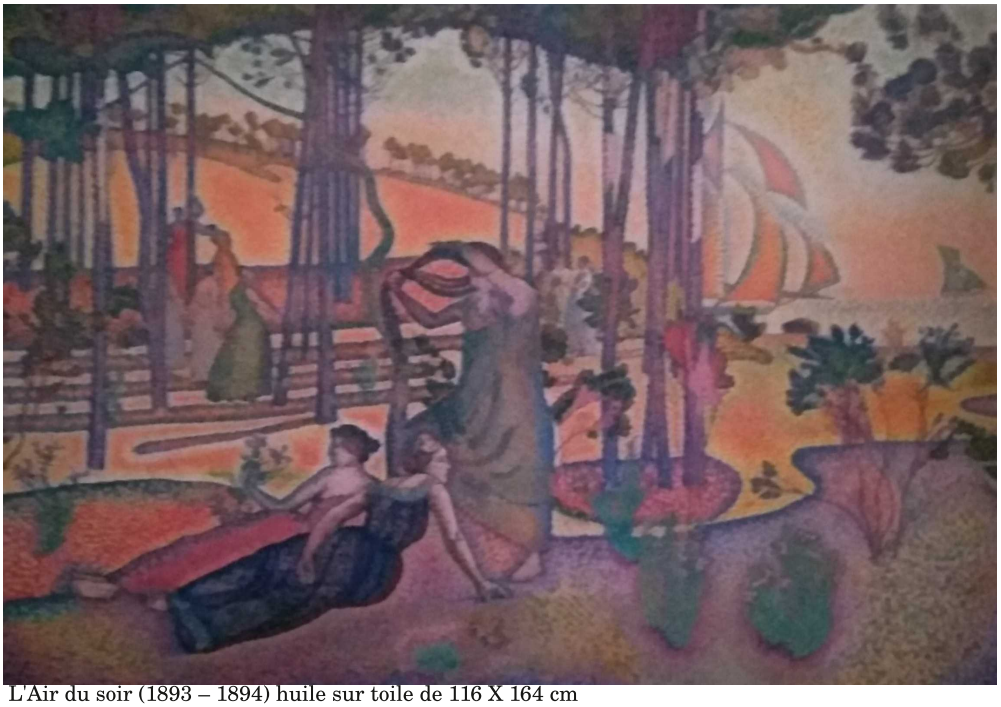
« *L'art, c'est l'harmonie* », c'est ce qu'écrira Georges Seurat, en résonance avec le concept d'harmonie dans la pensée utopique et anarchiste.

Henri s'appuiera sur la mise au point de cette nouvelle technique autonome d'harmonisation des couleurs, qui forme un véritable langage avec son vocabulaire (les points), sa syntaxe (la touche divisée) et des règles d'organisation des couleurs entre elles (harmonie chromatique), pour créer le rythme des gestes en d'harmonieux décors dans ses tableaux. Il sera fidèle jusqu'à la fin de sa vie sur le principe de la division des couleurs pures, culte qu'il partagera avec Paul Signac et feront évoluer ensemble la technique de Georges Seurat en usant de touches plus libres et vivement colorées.

Henri dans son engagement anarchiste, correspond à un effet idéal d'harmonie sociale, à un retour plus proche de la nature. Cet idéal est à ses yeux une preuve de bonheur. Il nouera des liens avec l'activiste anarchiste, Jean Grave, auquel il offre des dessins et gravures pour ses tombolas. Henri est un fidèle lecteur de la revue *Les Temps nouveaux* qui diffuse les idées anarchistes et en particulier la pensée de Pierre Kropotkine, connu pour ses *Paroles d'un révolté* (1885). C'est à travers certains thèmes qu'il illustre le mieux les idéaux anarchistes, par exemple, dans *L'Air du soir* (1893-1894) – 116 x 165 cm, le peintre développe une approche idyllique ; dans sa correspondance avec Signac, il écrira ceci : « *Je veux peindre du bonheur, des êtres heureux comme pourront l'être dans quelques siècles les hommes, la pure anarchie réalisée* ». Il offrira cette toile à Signac en 1894. Celui-ci répliquera avec la fameuse toile *Au temps d'harmonie, l'Age d'or n'est pas dans le passé il est dans l'avenir* (1894-1895) – 300 x 400 cm, qui s'appelait auparavant *Au temps d'anarchie*, dont la vocation décorative et le thème répondent notamment aux sympathies anarchistes.

Loin des contraintes du Salon et de celles des marchands, Henri, en tant qu'homme de combat, avec d'autres membres du groupe les « néo » ouvrent un espace au 20 rue Laffitte à Paris (IX^{e}), en 1893, dans l'intention de présenter leurs œuvres, dans le cadre d'une exposition permanente. *La boutique néo* deviendra leur lieu d'exposition. Henri y fera sa première exposition particulière, en 1894. Peu après, son expo éclatante chez le marchand Samuel Bing, en 1895, dans sa galerie *L'Art nouveau*, les « Nabis » vont s'intéresser et se rapprocher de lui, tels Maurice Denis et le jeune peintre Matisse. Cross et Signac sont dans l'idée de recomposer la nature « *dans une harmonie idéale* ». Synthétiser le paysage dans un aspect définitif qui en perpétue la sensation.
Cross s'emballe à propos de son *Paysage provençal* (1898) – 60,3 x 81,2 cm. « *C'est blond, tous les cadmiums dehors. Je voudrais répandre les ors à profusion* ». Il s'agit d'un coucher de soleil admiré par deux personnages, confondus dans le paysage. Il cherche la traduction de ses émotions face au paysage. Son sens du décoratif est très présent et très poussé par ses couleurs chatoyantes et extrêmement criardes. Cross fera preuve d'inventivité jusque dans ses dernières années, ce besoin de changer de style, dans sa jeunesse en passant des tons sombres (chargés) à une palette claire (diluée), d'une grande liberté. Il influencera toute une jeunesse à trouver sa voie et deviendra un modèle pour ses cadets, tels Henri Matisse, Maurice Denis, Albert Marquet, Charles Camoin et Ker-Xavier Roussel qui lui rendront visite. Des liens profonds se tisseront entre Matisse et Cross, celui-ci lui écrira, dans une lettre du 26 novembre 1906 : « *Je voudrais que ma conception spontanée, instinctive de l'image soit avant tout selon une harmonie* ». Cross fera l'objet d'éloges émus et d'hommages par bien des peintres, qui méditeront sur son « *style de la couleur pure* ».

Juan Chica Ventura
Groupe anarchiste Salvador-Seguí



L'Air du soir (1893 – 1894) huile sur toile de 116 X 164 cm

LUCIE COUSTURIER PEINTRE ENGAGÉE

Autoportrait (entre 1905 et 1910), Minneapolis.

Une fois n'est pas coutume, il est en effet rarement courant dans le milieu de l'art de parler de la gent féminine, surtout en peinture, d'autant plus quand ce sont des femmes anarchistes. Jeanne Lucie Brû Cousturier dite parfois Couturier en est un exemple frappant. À partir de 1897, alors âgée de 21 ans, elle sera l'élève de Paul Signac, chef de file du néo-impressionnisme qui donnera naissance au pointillisme avec le peintre Seurat mort prématurément à 31 ans (à qui elle consacrera un ouvrage en 1922), peintres qui utilisèrent la technique du divisionnisme, et de Henri-Edmond Cross (pseudonyme d'Henri Edmond Joseph Delacroix), tous issus du mouvement libertaire.

Née le 19 décembre 1876 à Paris, elle découvrira la peinture à l'âge de quatorze ans et peindra dans un style proche de ses deux professeurs précédemment cités. Elle fera partie du courant néo-impressionniste en exposant avec eux au Salon des artistes indépendants de 1901 à 1921, Salon créé en 1884 en réaction aux salons officiels (Salon d'Automne, Salon des artistes français) par les artistes de l'avant-garde, la plupart néo-impressionnistes, Paul Signac, Maximilien Luce, Henri-Edmond Cross, Charles Angrand et Théo Van Rysselberghes.
Les femmes étaient minoritaires dans la vie artistique.

Pour sa première participation en 1901, elle enverra 8 toiles dont une appartenant à Félix Fénéon, *Paysage à Saint-Tropez*. Du 16 au 31 janvier 1907, elle préparera sa première exposition personnelle, au 114 du faubourg Saint-Honoré à Paris, chez Eugène Druet et rassemblera 39 peintures et 32 dessins, la critique parisienne sera élogieuse. Elle exposera régulièrement de 1906 à 1913, dans des expositions personnelles. Elle privilégiera les vues de campagne en Provence aux marines, à Paris elle prendra pour motif par exemple : le bois de Boulogne, les scènes de parc ; elle aimera également peindre des natures mortes qui correspondront bien à sa palette colorée en appliquant la couleur pure.
Elle porte le nom de son mari Edmond Cousturier (critique d'art et journaliste), dès le 15 mai 1900, date de leur mariage. De leur union naîtra leur fils unique François, le 6 janvier 1901 à Paris. Son mari l'introduira dans les milieux artistiques bien plus encore que Paul Signac, en lui faisant rencontrer d'autres peintres, des critiques d'art et des écrivains dans le Paris de 1900. Du 19 mars au 5 avril 1900, Lucie organisera avec Félix Fénéon, autre critique d'art, journaliste, collectionneur et anarchiste, la première rétrospective consacrée à Georges Seurat (1859-1891), dans les locaux de la *Revue Blanche* (créée en 1889, périodique littéraire et artistique de la pensée anarchiste, de la fin du XIX^{e} siècle au début du XX^{e} siècle, dernier numéro paru en 1903), 23 boulevard des Italiens à Paris. L'exposition réunira 66 peintures et 195 dessins prêtés par Émile Seurat le frère du peintre, et 58 dessins aussi prêtés par Léon Appert le beau-frère.
Lucie fera partie de ces femmes oubliées, surtout en 1900, dans l'ombre des hommes et pourtant dotée d'une personnalité hors du commun, son talent, certes reconnu par ses pairs qui ne tarissent pas d'éloges à son sujet, ne suffira pas à la faire connaître du grand public d'hier et d'aujourd'hui. Cette femme, à la fois critique d'art, artiste peintre, néo-impressionniste, écrivaine, anticolonialiste, engagée pour la connaissance et l'émancipation du Peuple noir, donnera des cours d'alphabétisation depuis son domicile.
Lors de la Première Guerre mondiale, en février 1916, elle sera fascinée par ces étrangers, des tirailleurs sénégalais qui campaient près de sa villa à Fréjus sur la Côte-d'Azur. Tout en leur apprenant le français, elle fera de l'aquarelle, technique plus libre, plus spontanée que la peinture à l'huile, et finira par se rapprocher de l'écriture. A partir de 1915, elle consacrera des articles sur les artistes - Georges Seurat, Paul Signac, Henri-Edmond Cross, Ker-Xavier Roussel, Maurice Denis - d'une grande sensibilité artistique et d'une grande intelligence affûtée.
En 1920, elle publiera aux Éditions de la Sirène, dont Fénéon est le directeur littéraire, un premier récit : *Des inconnus chez moi*, qui comportera une suite : *Mes inconnus chez eux* en deux parties : *Mon amie Fatou citadine* (Tome 1) et *Mon ami Soumaré Lap-tot* (Tome 2), en rapport avec la rencontre de ses nouveaux amis, lors de son voyage en Afrique occidentale juste après la guerre. Durant ce séjour, pendant dix mois, elle parcourra accompagnée de Mamady Koné, un de ses anciens élèves, qu'elle considérera comme son fils, l'Afrique de l'Ouest, la Guinée, le Sénégal, le Niger et le Soudan. Elle rapportera une quantité d'aquarelles, de paysages et de personnages rencontrés sur place et défendra farouchement l'émancipation du Peuple noir.
Femme Kissienne. Négresse en rose (Guinée), 26,9 x 18,6 cm, (1922) – *Tirailleur écrivant* , 28,5 x 22 cm, (1922) – *La lecture*, 45 x 29 cm, (1916 – 1922) – *Noir lisant*, 69 x 56 cm, (1916 – 1922) – *Mamady arrosant*, 65 x 42 cm, (1922). Ses œuvres illustrent à la perfection ses écrits en évoquant ses rencontres. Elle exposera en octobre 1923, à la galerie Giroux à Bruxelles, 175 aquarelles.
On sent une technique très proche de Signac, qu'elle maîtrise parfaitement, elle s'en éloignera pour finalement appliquer des touches en larges aplats.

Sa santé se dégradera au cours de l'année 1923, elle ne cessera d'écrire jusqu'à sa mort le 16 juin 1925 à l'âge de 49 ans. Elle sera oubliée ainsi que son œuvre. Félix Fénéon dira de ses tableaux : « *qu'ils étaient d'une saveur aiguë où jouaient les seules teintes du prisme dans un subtil lacis d'arabesques. C'étaient aussi d'élégantes, prestes, elliptiques aquarelles* ». Il faudra attendre 2018 pour rendre hommage à Lucie Cousturier, grâce au musée de Vernon qui présentera du 16 juin au 16 octobre, la première exposition monographique consacrée à cette artiste peintre femme et valorisera son talent, reconnu à son époque.

Juan Chica Ventura
Groupe anarchiste Salvador-Seguí

Comme entrepreneur d'émancipation, William Morris n'aura de cesse de mettre en pratique ses idéaux : croisant les idées du mouvement *Arts & Crafts* et du socialisme libertaire, sa firme Morris & Co recherchera l'excellence toujours accrue dans la maîtrise des techniques, et des conditions de travail *« aussi proches que possible du paradis »* (selon un de ses ouvriers). Dans sa propre maison familiale, *Red House*, William Morris préfèrera la simplicité des matériaux à l'architecture victorienne, et dénoncera la falsification industrielle, la substitution d'un *makeshift* (ou « ersatz ») à un produit de qualité. Il retrouvera l'esprit des guildes médiévales, soit une saine émulation entre les artisans d'une même entreprise, et opposera en outre l'utile à… l'utilitaire, qui *« désigne une chose qui ne sert qu'à tirer profit des besoins élémentaires des gens ».*

Penseur social et militant infatigable d'un socialisme révolutionnaire auprès des ouvriers et des classes moyennes, William Morris cofondera en 1884 avec Eleanor Marx (fille de Karl Marx) la Ligue Socialiste. Il prônera un bonheur de l'ouvrier fondé sur la réappropriation des arts (théâtre, poésie, littérature, musique, vêtement – abandon du corset par les femmes –, culinaire – souci de redécouvrir la cuisine végétarienne face à la piètre qualité de la viande proposée aux classes populaires) ; critiquera la mécanisation du marché et les rapports sociaux sans cœur et sans beauté que celle-ci engendre ; adoptera les thèses de Karl Marx, particulièrement celles sur l'aliénation et la division du travail.

Si l'on peut reprocher à William Morris une certaine idéalisation des temps anciens, et notamment des époques médiévales des XIVe et XVe siècles (temps considéré par les Préraphaélites comme une période d'avant une dégénérescence de l'art et de l'âme humaine dus à la Renaissance européenne), on reconnaît en lui des valeurs et des principes anarchistes : la volonté de redessiner un ordre du monde, de la nature et des êtres humains et vivants harmonieux, paisible, libre, exigeant tant esthétiquement que moralement, où l'autorité des forts sur les faibles ne serait qu'un vague souvenir relayé aux temps préhistoriques et barbares de l'âge moderne et du progrès technique. Pour William Morris, produire du beau à travers un couteau solide et tranchant, une tapisserie aux couleurs chatoyantes, une bassine au fin émail, est un acte révolutionnaire, social, insurrectionnel parce qu'exaltant l'individu, qui rayonnera ainsi pour créer une communauté épanouie et émancipatrice.

Ironie de l'histoire, un partenariat a vu le jour à l'automne 2018 entre l'entreprise Morris & Co (qui gère le fond patrimonial des tapisseries et motifs décoratifs créés par William Morris et ses compagnons) et… H&M, l'un des plus grands exploiteurs textiles de la main-d 'œuvre-esclave, qui ne se soucie ni du bonheur et du bien-être des ouvriers, ni de la qualité des matières, et encore moins d'écologie… *« Que l'on cesse de fabriquer ces montagnes de marchandises qui ne servent à rien ou ne sont utiles qu'aux esclaves et à leurs maîtres, et aussitôt, l'art servira à nouveau à déterminer quelles choses sont utiles et celles qu'il est inutile de fabriquer, puisque l'on ne devrait rien produire qui ne procure de plaisir au fabricant et à l'utilisateur, et que c'est ce plaisir de produire qui donne, entre les mains du travailleur, l'art. »* Mais cela prendra du temps et de l'effort, car *« l'art est long et la vie est brève ; réalisons au moins quelque chose avant de mourir. »*

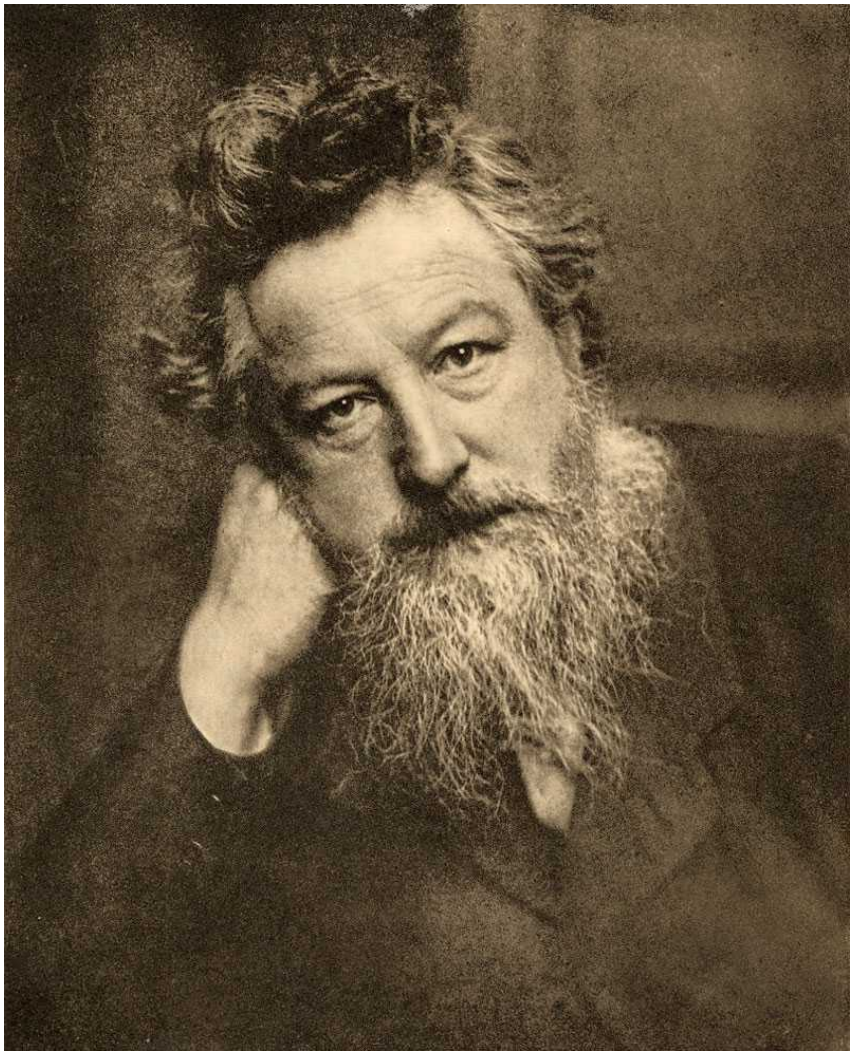
Leïla Hicheri et Stéphane Polsky,
Liaison William Morris, Paris

Salle anglaise du mouvement Arts and Crafts du milieu du XIXe siècle, décorée par William Morris

Bibliographie – l'ensemble des ouvrages et conférences de William Morris est disponible à la librairie Publico, parmi lesquels :
MORRIS William, *L'âge de l'ersatz: et autres textes contre la civilisation moderne*, Encyclopédie des Nuisances, Paris, 1996.
MORRIS William, *L'art et l'artisanat*, Payot & Rivages, Paris, 2011.
MORRIS William, *Comment nous pourrions vivre*, Le Passager Clandestin, Paris, 2017.

WILLIAM MORRIS (1834-1896) : LA BEAUTÉ COMME COMBAT SOCIAL

C'était quelqu'un que ce bonhomme. William Morris. L'élégance révolutionnaire personnifiée. Entrepreneur et créateur prolifique (mobilier, tapisserie, textile, imprimerie), poète, romancier, dessinateur, éditeur, imprimeur, architecte, propagandiste socialiste… En tout : de la beauté – subversive. *« Je demande que soit plaisant, beau et généreux le cadre matériel de ma vie. C'est une exigence de taille, je m'en rends compte.* […] *Si l'on ne peut y répondre, si les sociétés civilisées ne sont pas toutes en mesure de garantir à l'ensemble de leurs membres un environnement de cette qualité, je souhaite que le monde s'arrête ! »*



Un mot d'ordre, donc : la désobéissance esthétique. La révolution sociale et politique doit être joyeuse, poétique, conviviale. Le mouvement *Arts & Crafts* (« Arts et artisanats »), que William Morris contribue à fonder au XIX[e] siècle, cherche à revaloriser le travail artisanal face à l'invasion productiviste de lieux et de biens de consommation sans âme, sans goût, contraire à l'épanouissement des ouvriers de l'Angleterre victorienne. *« Sans parler du désir de produire de belles choses, la passion dominante de ma vie a toujours été la haine de la civilisation moderne. »* Car tout être humain a droit à la beauté, porte d'accès au bonheur et à l'épanouissement ; tout être humain mérite de s'épanouir dans un environnement et des espaces de vie qui satisfassent son regard, éveillent son sens de l'esthétique, du partage et de la justice.

L'art est un des piliers de l'émancipation ouvrière, et plus généralement de l'être humain, contraint de *« vivre dans un monde crasseux, désordonné et inconfortable »*. Le *« labeur de forçat »* auquel sont soumis les hommes et les femmes les *« dégrade au rang de sous-êtres : ils en prendront un jour conscience et ils clameront leur volonté de redevenir des êtres humains. Seul l'art permettra cela et abolira cet esclavage, c'est son but le plus élevé, c'est sa fin la plus glorieuse »*.

Loin d'être futile ou anecdotique, la production d'objets indispensables à nos besoins familiers (ustensiles culinaires, armoires, bureaux, chaises, tables…) élève le degré de plaisir à vivre, d'exaltation à jouir de l'existence même. Les arts appliqués, comme les beaux-arts, offrent des portes d'entrée vers une spiritualité de la joie, sans dieu ni maître : *« Un ouvrage ne doit pas aller contre la beauté, et sa laideur n'est pas neutre ; elle agit sur l'homme et détériore sa sensibilité, au point qu'il ne ressent même pas sa dégradation, ce qui le prépare à descendre encore d'un cran. »*

À la guerre commerciale, à la lutte des classes, à la domination de la laideur esthétique, morale et politique, William Morris oppose l'entraide, le *« véritable art coopératif »* qui nécessite de *« cesser de craindre nos semblables pour apprendre à leur faire confiance, nous débarrasser de la concurrence »*. Un monde libre dans lequel *« les travailleurs seront la société »* permettra de libérer le temps nécessaire à nos besoins, et notamment celui de la santé qui nous permet d'accéder à une autre forme de beauté : celle des corps autant que des âmes.

En tant qu'artiste engagé, William Morris fonde en 1877 la Société pour la Protection des Monuments Anciens (toujours en activité) ; il admire l'écrivain Charles Dickens, pourfendeur des misères sociales entretenues par la rapacité des plus riches et des politiciens corrompus ; il se fait le disciple de John Ruskin, pour qui, l'esthétique étant partie intégrante du contrat social, il est nécessaire de réunir à nouveau bonheur et beauté dans la production artisanale, de réhabiliter la création manuelle, de réinvestir les techniques et le savoir-faire traditionnels (menuiserie, ébénisterie, broderie, tapisserie, poterie, céramique, marqueterie), de comprendre que l'idéal artistique repose sur la communauté des compétences, non sur leur mise en concurrence ; il hait l'ère industrielle et les destructions qu'elle entraîne, les méfaits de la technologie, la disparition des campagnes (*« la banalisation du paysage rural »* dont *« les causes sont multiples : la culture intensive, le déboisement massif, la suppression des haies, la misère sordide aux alentours des fermes ; mais aussi le plaisir que semblent éprouver les autorités, en particulier celles qui sont responsables de la construction des écoles, à substituer la laideur à la beauté : les grilles métalliques et les files de fer barbelés au lieu de murets ou de haies »*).

HELIOS GÓMEZ, UN PEINTRE GITAN

Helios Gómez était un artiste peintre, poète et militant communiste libertaire. Né à Séville en 1905 dans le quartier gitan de Triana, d'une famille rurale et prolétaire. Il sera fier de son appartenance gitane et andalouse (les Roms sont surnommés « Gitanos » en Espagne). Il suivra les cours du soir à l'École Industrielle des Arts et Métiers à Séville durant son adolescence, tout en travaillant comme ouvrier décorateur de céramique. Le journal anarchiste *Paginas Libres* (Pages libres) publiera ses premières œuvres. Il illustrera des livres de Rafael Laffon, écrivain de la génération 1927, et Felipe Alaiz, écrivain libertaire. Dès 1925, son travail se fait remarquer à Séville pour sa première exposition à la Kursaal, un an plus tard à l'Ateneo de Madrid et à la galerie Dalmau de Barcelone. Son engagement est déterminant dans des groupes anarchistes, surtout dans le syndicat anarcho-syndicaliste CNT (Confédération nationale du travail), il pense pouvoir ainsi prétendre à un changement politique, en utilisant comme médium la peinture et l'écriture. Il sera contraint d'abandonner Séville en 1927 en raison de ses choix politiques. Il s'exilera à Paris, il collaborera aux revues *Tiempos Nuevos*, *Rebelión* et *Vendredi*, sera arrêté puis expulsé de France pour avoir manifesté et apporté son soutien contre l'exécution de Sacco et Vanzetti. Il s'installera à Bruxelles, continuera à exposer et travailler comme décorateur. Il illustrera le livre *Rien qu'un homme* de Max Deauville, écrivain belge qui a beaucoup écrit sur la Première Guerre mondiale. En 1928, il se rendra à Amsterdam, Vienne puis Berlin et poussera son périple jusqu'en Union soviétique où il s'installera pendant deux mois à Leningrad. Finalement, il restera à Berlin où il continuera à exposer et à publier dans le *Berliner Tageblatt*. Il publiera début 1930 son premier album *Días de Ira* (Jour de colère), grâce à l'Association internationale des travailleurs (AIT). Il retournera à Barcelone fin 1930, après la chute de la dictature de Primo de Rivera, collaborant à plusieurs journaux et revues de gauche : *L'Opinió*, *La Rambla*, *La Batalla*, *L'Hora*, *Bolivar*, *Nueva España*, et fera des couvertures et des illustrations d'ouvrages. Il séjournera à la prison Modelo (Modèle) en compagnie de Lluis Companys (homme politique catalan qui sera Président de la Généralité de Catalogne de 1934 à 1936). Cette même année, il publiera son manifeste *Porque me marcho del anarquismo* (Pourquoi je quitte l'anarchisme), pour adhérer à la Fédération communiste Catalano-Balear s'incorporant au (BOC) « Bloc Obreri Camperol » (le Bloc Ouvrier et Paysan), mouvement qui l'expulsera peu après. En 1931, il adhérera au Parti communiste d'Espagne (PCE) pour lequel il illustrera l'organe *Mundo obrero* (Monde ouvrier).Il sera arrêté en 1932 à Madrid pour son militantisme, incarcéré et transféré à la prison de Jaén (Andalousie). Les autorités lui accorderont la liberté, occasion pour s'enfuir en Belgique. Il participera au Congrès international des artistes prolétaires comme représentant espagnol en Union soviétique où il s'installera jusqu'en février 1934. Il résidera à Moscou, voyagera à Leningrad et en Sibérie, exposera au Musée Pushkin en 1933 et les Éditions *Publiques d'Art* publieront son deuxième album *Revolución Española*. Durant l'été 1934, il reviendra à Barcelone et sera de nouveau arrêté à l'automne pour avoir participé au soulèvement ouvrier de Catalogne. Il repartira à Bruxelles, début 1936, où sera publié son troisième album sur les événements de 1934 *¡ Viva Octubre !*. En 1935, il fondra le groupe « El Sis », puis en 1936 avec des organisations de gauche, le syndicat d'artistes « Dibuixants profesional » (Syndicat des dessinateurs professionnels – SDP-UGT), dont il deviendra le président du comité révolutionnaire et dessinera la première affiche. Le syndicat lancera l'affichisme militant pendant la guerre, grâce à un nombre considérable d'affiches anarchistes et républicaines. Helios dessinera également pour de nombreuses publications *Mono Azul* (bleu de travail) et peindra des tableaux sur le thème de la guerre. Au début de la révolution espagnole, il sera sur les barricades les armes à la main, les 19 et 20 juillet 1936 pour la défense de Barcelone, adhérera à « L'Aliança d'intellectuals antifeixistes de Catalunya » (Alliance des intellectuels antifascistes de Catalogne) et sera nommé commissaire politique de l'UGT. En 1937, il exécute un capitaine (communiste) d'une balle dans la tête. Recherché par le PCE, il rentre précipitamment à Barcelone. Il vivra six mois dans la clandestinité dans Barcelone. Il organisera la colonne Ramón Casanellas (du nom du syndicaliste affilié à la CNT, qui assassina en 1921 à Madrid, le Président du Conseil des ministres), pour libérer Ibiza et Majorque. Il s'engagera sur les fronts d'Aragon, de Madrid et du sud de l'Estrémadure, comme milicien à la propagande dans la 26ème division (ex Colonne Durruti). Il recrutera un bataillon de cavalerie de gitans. Il sera chargé de faire la maquette du journal *El Frente* (Le Front) et organisera à Barcelone, l'exposition en hommage à Buenaventura Durruti. A la fin de la guerre, il sera interné entre février 1939 et mai 1942 dans les camps de concentration du Roussillon, d'Argelès-sur-mer, de Bram et du Vernet d'Ariège, puis déporté en Algérie dans le camp de Djelfa. Il obtiendra un sauf-conduit pour entrer en Espagne en mai 1942. Il créera le groupe (LNR) « Liberación nacional republicana » (Libération nationale républicaine) et la « Casa de Andalucía » (la Maison d'Andalousie) en 1942, à Barcelone. Il réalisera des fresques murales en 1948. Il sera arrêté et incarcéré entre 1945 et 1946 puis de 1948 à 1954 à la prison « Modelo » de Barcelone, sans jugement ni condamnation. Il restera prisonnier encore quatre ans malgré l'ordre de libération en 1950 et mourra à Barcelone en 1956 deux ans après sa libération. Il peindra en hommage aux prisonniers *La Vierge de la Mercé* en 1950 dans la cellule qui servait d'oratoire et qui sera nommée la *Capilla gitana* (Chapelle gitane) d'inspiration romani. La particularité de cette œuvre, c'est qu'elle est recouverte d'une couche de peinture, sous prétexte d'hygiène sur décision de l'administration pénitentiaire dans les années 1970-1980. La fresque sera découverte fin 2004. Helios créa dans la solitude de la réclusion, contre le silence et le mensonge, son chef-d'œuvre inconnu.

Juan Chica Ventura
Groupe anarchiste Salvador-Seguí

L'opinion 1936, affiche 110 x 70 cm

MADELEINE LAMBERET, REPORTER AU PINCEAU

La jeunesse

Née le 6 mars 1908 dans une famille de libres penseurs, Madeleine sera très précoce dans le domaine de l'art. Attirée par la peinture, elle commencera son apprentissage dès l'âge de 9 ans, en dessinant, puis se mettra à peindre dès ses 14 ans. Elle étudiera à l'école des Arts décoratifs de Paris, dans la section gravure, puis dans les ateliers auprès de grands noms de la peinture, dont Signac, Vuillard et Maurice Denis. Elle participera au Salon d'Automne pour la première fois en 1929, aux côtés de Bonnard et Picasso, obtiendra le prix Blumenthal en 1934 et ne recevra que la moitié du 1er prix, sous prétexte d'être une femme. Dans les années 1930, elle fera des séjours en découvrant l'Andorre, les Pyrénées (avec ses parents) et l'Espagne (avec sa sœur Renée), dont elle peindra les paysages et la population locale.

Son œuvre et sa militance

Madeleine Lamberet deviendra la témoin directe de la Révolution espagnole (1936-1939). Elle sera présente avec sa sœur aînée Renée (historienne libertaire), au moment du coup d'État franquiste, le 18 juillet 1936. Alors qu'elles se trouvaient en Andorre, elles durent s'y reprendre à trois reprises pour traverser la frontière. Madeleine témoignera : « *La troisième fois, nous sommes allées sans rien, avec une petite robe légère, rien dans les mains, rien dans les poches et nous sommes arrivées à entrer en Espagne…* », à Seo d'Urgell (Catalogne).

Toutes les deux allaient observer l'évolution de la révolution espagnole qui allait se transformer en guerre civile. Madeleine, munie de son carnet de dessin et de ses crayons, allait croquer « *sur le vif les militants anarchistes combattants et anonymes* ». Les portraits esquissés en noir et blanc, ébauchés, elle dessine vite pour saisir le regard, l'attitude et le mouvement de ses modèles, parfois à leur insu. Certains sont connus comme Joan García Oliver qui sera ministre de la Justice entre novembre 1936 et mai 1937, Carricondo et Peiret le poète qui ont accueilli les deux sœurs Lamberet, Francisco Giner qui se présentera comme « *l'ouvrier anonyme de l'Espagne anarchiste* », Bernardo Pon qui était secrétaire pour la propagande de la CNT, Aurora secrétaire de la CNT qui périra sous les bombes en 1938, Baltasar Lobo sculpteur célèbre qui illustrera la revue *Mujeres Libres* (*Femmes libres*) et bien d'autres portraits dessinés dans l'urgence, lors d'un nouveau séjour à Barcelone en août 1937, à la Casa CNT-FAI (Confédération nationale du Travail – Fédération anarchiste ibérique), via Leytana.

Elle peindra aussi des scènes de foule *Le réfectoire des milices de Seo d'Urgell*, milices qui étaient très en rapport avec Durruti et le front d'Aragon, *Le départ au front d'Aragon*, *1939 : le passage de la frontière*.

Elle peindra des scènes de bombardements : *Propaganda*, d'enfants brutalement orphelins fuyant les combats : *Bombardements route de Malaga* et de réfugié.e.s espagnol.e.s bloqué.e.s à la frontière française, au Perthus, lors de la Retirada (retraite, exil) de février 1939, elle prendra part avec sa sœur Renée à l'aide apportée aux réfugié.e.s espagnol.e.s dans le camp de concentration de Bram.

A partir de 1937, elle donne des cours en tant que professeure de dessin, dans les écoles élémentaires de la Ville de Paris jusqu'à sa retraite en 1969. Sous l'occupation nazie, elle fera de faux papiers dans un atelier monté par le compagnon espagnol Laureano Cerrada, en utilisant ses talents de graveuse. Elle se rendra en Bulgarie en 1947 pour aider les antifascistes bulgares réprimés par le parti communiste. Elle hébergera Georges Grigorov dit Georges Balkanski à Montmartre, dans le XVIIIe arrondissement deParis, agronome, qui fit ses études en 1927 à Toulouse et militant anarchiste. Il fut l'un des animateurs des émissions en langue bulgare de la radio CNT-FAI et participa à une collectivité agricole en Espagne en 1936-1937. C'est à cette époque qu'il rencontrera Madeleine. Elle ne cessera de lutter auprès de son compagnon aux activités de l'AIT (Association Internationale des Travailleurs), de l'Union des anarchistes bulgares en exil et du mouvement libertaire espagnol.

Dans les années 1970, au 33 rue des Vignoles Paris XXe, local de la CNT, sa générosité et son altruisme l'amenèrent à offrir des peintures représentant la révolution espagnole, qui servirent de décoration pour plusieurs salles. Après la mort de sa sœur Renée en 1980, elle se chargera de transférer le fond considérable d'archives, de matériaux de natures diverses : manuscrits, correspondances, dossiers, photographies, dessins, affiches, brochures, périodiques sur l'expérience de la révolution espagnole à l'Institut d'histoire sociale (IHS) à Nanterre (Hauts-de-Seine). Une trentaine de ses dessins réalisés lors de ses séjours en Espagne, furent exposés à l'Espace Louise Michel dans le XXe arrondissement de Paris, au 42 ter rue des Cascades en juin 1998. Après une vie bien remplie, elle s'éteindra le 9 mai 1999 à l'âge de 91 ans et fut incinérée le 14 mai.

Juan Chica Ventura
Groupe anarchiste Salvador-Seguí

Bombardements route de Malaga, aquarelle 43 x 33 cm

JOSSOT, EXPRESSIONNISTE DE LA CARICATURE

Fin 1898, Henri Gustave Jossot devient rentier après la mort de son père - « *grâce à l'héritage paternel ma vie est assurée et j'entends vivre en homme libre. Je ferai aussi de l'art suivant ma fantaisie et s'il se trouve des trous du cul qui n'apprécient pas ma technique ils pourront se faire servir autre chose* ».

Pendant deux ans, il se consacre à l'affiche et à des recherches sur l'art décoratif caricatural. En 1901, il publie un album au titre provocateur *Femelles* et revient à ses premières amours de dessin de presse. Il collabore à quelques journaux : *Le Cri de Paris, L'Estampe, l'Affiche, Les Rats,* jusqu'à son départ pour la Tunisie en 1911. Il devient un polémiste et caricaturiste renommé avec une prise de conscience politique et libertaire : « J*e ne sais si c'est l'effet de l'isolement, je deviens plus anarcho que jamais et toutes les fois que je songe à la société, j'ai envie de dégueuler* ». Il ne faut pas oublier que Jossot fait partie de cette tradition d'artistes anarchistes nombreux, parmi lesquels : Kupka, Delannoy, Nandin, Hradecky, Grandjonan, qui dessinent dans des hebdomadaires satiriques pour ne citer que le plus célèbre *L'Assiette au Beurre* où il dessinera près de 300 caricatures entre 1901 et 1907, toutes plus originales les unes que les autres. Il collabore aussi à des publications anticléricales : *L'Action, La Raison, Le Diable* et *Les Temps nouveaux,* hebdomadaires anarchistes.

Dès 1890, certains écrivains, artistes, intellectuels se sont impliqués et rapprochés des idéaux libertaires ; des dessins apparaissent dans une quantité foisonnante de publications anarchistes : *La Feuille, Le Père peinard, Les Temps nouveaux, Le Libertaire, La Voix du peuple,* dont les protagonistes deviendront célèbres : Pissarro, Signac, Luce, Kupka, Van Dongen… Jossot appréciera de s'exprimer dans *L'Assiette au Beurre*, son dessin se transformera et sa facture aura plus d'impact, par des traits alourdis, cernés de contours noirs et épais tant dans les visages que dans les personnages, derrière chaque masque se cache la véritable expression, il appuiera les contrastes par des aspects de couleurs violentes, « criardes », noires ou rouges. Quant aux légendes, il prendra plaisir à décortiquer chaque réplique de manière cinglante et radicale. La caricature française est un baromètre sensible des idées politiques à la fin du XIX^{e} siècle et cela jusqu'à la Première Guerre mondiale. De nombreux militants sont condamnés et seule l'extrême-gauche avant 1898 dénoncera les méfaits et mensonges des militaires, du clergé, et des juges.

Les caricatures du *Père peinard*, une publication anarchiste très engagée et très offensive, condamne le bloc des défenseurs de l'ordre social. Ce thème revient également dans d'autres publications politiques, satiriques ou anticléricales, « *nous ne cognerons jamais assez sur les deux grandes ennemies de l'intelligence : la Force et la Religion* », écrira-t-il à son ami Clément Janin en 1898 (critique d'art, écrivain et spécialiste de l'histoire moderne de la gravure).

Lors de la Première Guerre mondiale, il va collaborer avec la presse pacifiste parisienne en publiant des textes, dont les propos sont souvent déformés par la censure militaire, dans *Le Bonnet rouge, Le Journal du peuple,* et *La Tranchée républicaine.* Jossot restera toujours un pacifiste en opposition à la violence estimant l'armée comme une école du crime.

La police ne sera pas mieux à ses yeux, il s'intéressera aux violences policières, mais ses caricatures seront moins fréquentes que pour l'armée. Néanmoins, Jossot se saisira du sujet en illustrant des numéros des *Temps nouveaux*, plus tard dans *Goutte à goutte,* où les « flics » sont comparés aux chiens qui maintiennent l'ordre dans les « troupeaux ».

Il en ira de même de la critique contre les magistrats en démasquant leur arrogance et leur cynisme, par une couleur rouge agressive et une écrasante présence impitoyable contre les militants anarchistes. L'Église ne sera pas épargnée, il n'hésitera pas à frapper fort par son graphisme sans concession et la virulence de ses légendes.

Jossot marquera son époque, il en sera le témoin grâce à ses caricatures qui restent originales et d'une grande lisibilité actuelle.

Juan Chica Ventura
Groupe anarchiste Salvador-Seguí

« Ah ! t'es journaliss !!! » in l'Assiette au beurre du 13/02/1904

KUPKA, L'HOMME ET LA TERRE

L'Homme et la Terre, ouvrage atypique où les dessins de Frantisek Kupka, cohabitent avec l'iconographie classique : pour Kupka, cette commande pour cette publication est la première grande entreprise dans le domaine du livre illustré.
L'aventure durera 4 ans (1905-1908). Ses premiers dessins sont dans la veine de ceux destinés à *l'Assiette au Beurre* (1904), les derniers précéderont les débuts de ses études abstraites.

Kupka n'était pas prévu au départ du projet d'Élisée Reclus (1830-1905), géographe anarchiste célèbre pour ses 19 tomes de la *Nouvelle Géographie universelle* (1876-1894) et bien sûr de la *Description des phénomènes de la vie du globe* (1868). *L'Homme et la Terre* sera l'achèvement de la trilogie. L'ouvrage mettra en rapport la vision historique, politique et sociale du rapport des civilisations à l'espace. Reclus écrira dans une parfaite liberté d'esprit détachée de toute censure et de toute contrainte d'un éditeur (Hachette). Kupka porte une admiration touchante au grand géographe devenu une figure tutélaire de l'anarchisme qui porte dans ce projet une ambition de vulgarisation.
Ce projet porté à terme va asseoir la réputation de Kupka et lui donner la possibilité nécessaire pour assumer d'autres commandes postérieures. Cet exercice lui permettra de développer dans le dessin tout un champ expressif et décoratif du noir et blanc. L'ouvrage s'achèvera avec Paul Reclus (1858-1941) fils aîné, d'Élie Reclus et donc neveu d'Élisée Reclus qui ne verra pas l'aboutissement de cet ambitieux projet, il mourra après quelques mois de collaboration riche et fructueuse avec Kupka.
Élisée Reclus n'aura pu voir, que la vingtaine de premiers dessins, il mourra dans la nuit du 3 juillet 1905. L'ouvrage était perçu comme un texte anticlérical et antipatriotique. Paul Reclus refusera de réduire le texte pour la réédition de 1931.

Kupka a manifestement rencontré Élisée Reclus qui viendra à plusieurs reprises à Paris, celui-ci vivant en Belgique (Kupka louait un atelier à Paris). Paul Reclus confirme qu'ils se sont bien rencontrés et qu'Élisée « *avait eu la joie de discuter avec François Kupka, des illustrations que celui-ci préparait* ». Il dira son admiration et sa reconnaissance pour son « *affectueuse collaboration* » dans une lettre à Kupka. Après le décès d'Élisée, son neveu Paul avait conservé une relation de confiance et d'amitié avec Kupka, à qui il présentait ses dessins et ses idées, parfois sous la forme d'une simple description dans une lettre.
Paul faisait recopier le manuscrit de son oncle et adressait les copies à Kupka. Celui-ci consignait ses notes dans un carnet (commentaires, suggestions d'illustrations, croquis rapides, etc.). La tâche n'était pas simple de symboliser en tête de chapitre, soit une époque, soit une abstraction. Il se lancera dans une recherche importante et conséquente de documentation encyclopédique, sur les civilisations proposées par Élisée Reclus. En parallèle, il fréquentait certains musées : le Musée du Louvre, du Trocadéro, le Muséum d'histoire naturelle, puis cette soif de savoir lui est devenue indispensable. C'est ainsi que sa connaissance de l'art a pu s'approfondir. Kupka s'inscrira pleinement dans une démarche académique. Une certaine maîtrise du métier transparaît dans ses dessins préparatoires : les figures habillées ont pour support des études du modèle nu, il utilise plusieurs fois la même pose ou le même modèle selon les illustrations, il est allé même jusqu'à réutiliser certains de ses travaux académiques de jeunesse, que l'on retrouve dans ses illustrations. La technique du lavis au pinceau accentue la parenté avec la peinture. Il fera un clin d'œil au dessin de presse dont il s'est libéré, en utilisant les codes dans quelques dessins consacrés au monde contemporain (le capitaliste en haut-de-forme, la vanité moderne et la corruption du pouvoir). Il restera marqué tout de même par le dessin de presse du réalisme social, dans sa représentation des travailleurs et du peuple, tout en maintenant une certaine distance par rapport au discours très engagé du dessin de presse, préservant ainsi la frontière entre les deux. Kupka traduira la portée universelle du texte en se situant dans un registre différent de celui du dessin de propagande. Reclus imagine la marche de l'humanité comme une libération des peuples asservis, vers une alternance du « progrès » encouragé par une fraternité humaine et une liberté de pensée. Kupka saura parfaitement interpréter le message de l'auteur, dans cet idéal anarchiste, où une nouvelle société serait bâtie sans chef, où la source principale serait dans l'émancipation, la libération individuelle. Une vie sociale en harmonie avec la nature, le temps des loisirs, la réflexion, l'éducation, en quelque sorte une nouvelle philosophie de vie : « Le Progrès ».

Illustration pour L'homme et la Terre (Livre 4 chapitre 1) de Élisée Reclus

En illustrant *L'Homme et la Terre*, Kupka s'inscrit dans la vision universelle de Reclus : « *L'Homme et la nature prenant conscience d'elle-même… Il disposera d'un accord parfait avec le mécanisme immense de la nature…* ».

Juan Chica Ventura
Groupe anarchiste Salvador-Seguí

KÄTHE KOLLWITZ, PROLÉTARIENNE ET PACIFISTE

Elles sont rares les femmes artistes qui ont pu percer dans les milieux artistiques, encore plus rares quand elles sont engagées et pacifistes. Käthe Kollwitz (1867-1945) fait partie des femmes de cette trempe dont le parcours est exceptionnel. Artiste de premier plan, femme courageuse, déterminée, reconnue et célébrée dans le monde entier comme une grande dessinatrice, graphiste, graveuse et sculptrice allemande, sûrement la plus importante de la première moitié du XX^{e} siècle, symbole d'un pacifisme engagé.

À travers ses œuvres, elle exprimera avec une force et une rage rarement égalées, des thèmes comme la pauvreté, la guerre et la mort. Son œuvre empruntera la voie littéraire d'ouvrages importants comme le roman *Germinal* d'Émile Zola, alors qu'elle restera méconnue en France. Il faudra attendre 2019-2020, à l'occasion de l'exposition au musée d'Art moderne de Strasbourg, pour découvrir une œuvre d'une puissance narrative et d'une virtuosité technique, mais aussi son engagement en faveur des plus défavorisé.e.s, en particulier des femmes. Elle combattra aux côtés de la Ligue internationale des femmes pour la paix et la liberté (LIFPL) tout au long de sa vie. Durant sa jeunesse estudiantine, elle se passionne pour la question de la condition féminine en lisant des auteurs tels que : Henrik Ibsen, Bjørnstjerne Bjørnson et Goethe, influencée par la *Marguerite du Faust* qui va lui inspirer une représentation de la condition misérable des femmes célibataires enceintes.
Elle fréquente les écoles d'art pour filles de Berlin et de Munich, pendant trois ans de 1880 à 1890. Les femmes n'étaient pas admises à cette époque dans les académies. Elle suivra le courant naturaliste, séduite par les thèmes qui sont issus de la vie quotidienne du monde paysan et ouvrier. Elle apparaîtra dans un autoportrait à la plume, lavis, encre de Chine sur carton à dessin en 1889. En 1891, elle pense consacrer un cycle d'eaux-fortes au roman *Germinal* d'Émile Zola, elle ne fera que quelques dessins et s'interrompt en 1893 après avoir vu la première des *Tisserands* (Die Weber) de Gerhart Hauptmann, drame inspiré de la révolte historique des tisserands de Silésie, contre la famine de 1844, qui fut réprimée dans le sang par les militaires. Le cycle *Ein Weberaufstand* (une révolte des tisserands) sera constitué de trois lithographies et trois eaux-fortes en 1899. À la différence de l'auteur de la pièce, elle ne respectera pas les costumes de l'événement, mais ils apparaîtront dans la tenue de travail soumise à l'industrialisation de la Prusse, pour marquer le soulèvement fictif de son temps. Elle adhère à la Sécession berlinoise en 1901 et devient le cinquième membre féminin, ce qui lui permettra de voyager en Allemagne et à l'étranger.

Lors d'un bref séjour à Paris en 1901, elle rend visite à Théophile Alexandre Steinlen qui est un peintre, graveur, affichiste anarchiste suisse dont l'engagement social est prononcé. Elle fait un passage à la galerie Ambroise Vollard et achète une œuvre, *La Bête* (pastel), d'un jeune artiste alors inconnu : Picasso. Retourne pour deux mois à Paris en 1904, où elle étudie la sculpture à l'académie Julian et visite les ateliers de Rodin de Paris et de Meudon dont elle restera impressionnée. En 1901, Käthe réalisera une gravure *La Carmagnole* inspirée de la Révolution française, qu'elle transposera dans une ville allemande, les personnages, la plupart des femmes en haillons dansent sur une place autour d'une guillotine. Cette gravure sera sa « carte de visite ». Elle la présentera à Steinlen à Paris.
Dès 1899, elle consacre un thème sur la guerre des paysans avec une eau-forte *Aufruhr* (Émeute), qui renvoie au soulèvement des paysans allemands au XVI^{e} siècle et qui sera un présage de la révolution de 1848. Elle abordera les problèmes du prolétariat dans une série de quatorze dessins, exécutés entre 1908 et 1910 pour un journal satirique *Simplicissimus* en focalisant son attention sur les mères de la classe ouvrière. En 1912, elle pointera du doigt, en dénonçant le fait, que 600 000 habitants dans le grand Berlin vivent dans des logements, où chaque chambre est occupée par cinq personnes.
Elle embrassera la cause pacifiste lors de la Première Guerre mondiale. Peter, son fils cadet, (né en 1896), engagé volontaire, tombe en Belgique. Sa mort va marquer profondément Käthe. En octobre 1918, elle prononcera ces mots dans une lettre ouverte contre l'appel à une dernière mobilisation de Richard Dehmel (écrivain et poète allemand), « *Assez de morts ! Plus un seul ne doit périr au combat ! Contre Richard Dehmel j'invoque un plus grand* (ndlr : Käthe fait référence à Goethe) *qui disait "Les graines de semence ne doivent pas être moulues". »*
Elle continuera à s'engager inlassablement pour la cause pacifiste, pour preuve une affiche aujourd'hui célèbre *Nie Wieder Krieg* (*Plus jamais la Guerre*), créée en 1924 pour le 10^{e} anniversaire du déclenchement de la Première Guerre mondiale.
Elle devient dans les années 1970, une icône pour la paix. En 2014, pour commémorer le centenaire de la Grande Guerre, le ministère des Finances édita un timbre représentant l'affiche de Käthe.
Elle mourra six semaines avant la fin de la Seconde Guerre mondiale. Son art impressionne encore de nos jours par ses œuvres d'une grande modernité, sensibles, poignantes et déchirantes. Une femme dont le talent et l'engagement resteront gravés à la hauteur de son courage et de son acharnement exemplaires.

Juan Chica Ventura
Groupe anarchiste Salvador-Seguí

Les volontaires 1921-1922, gravure sur bois

mez les jeunes cœurs de ce beau souffle révolutionnaire qui inspirait nos ancêtres… » Voilà un beau programme pour un jeune artiste engagé.

Des ces débuts, ils racontent le monde des travailleurs, prenant pour modèle ses ami.e.s et voisin.ne.s, des chiffonniers, des débardeurs, tout un petit peuple de Paris et de sa banlieue, il aime ce peuple d'ouvrier et son âme, ardente et révolutionnaire. Luce est fiché, classé comme « dangereux » à cause de sa participation au *Père Peinard* et très étroitement surveillé par les services de police, il sera emprisonné le 6 juillet 1893, (suite à la situation politique qui s'est durcie en 1892 et qui renforce la répression contre les anarchistes, en rapport aux exécutions de Ravachol, Vaillant, Henry, des lois seront votées, les infâmes « lois scélérates ») pendant quarante deux jours, à la maison d'arrêt cellulaire, appelée couramment prison Mazas, (où il produit de nombreuses illustrations, une dizaine de lithographies sur la vie carcérale. Elles font parties de l'album *Mazas* suivies d'un texte de Jules Vallès).avec Félix Fénéon, anarchiste, qui est un chroniqueur, journaliste, rédacteur à la *Revue Blanche*, *l'En-dehors*, critique d'art, galeriste, éditeur – il publia *Les illuminations* de Rimbaud - et collectionneur exceptionnel découvreur de Seurat, et Jean Grave écrivain anarchiste célèbre, auteur des livres : La Société mourante et l'Anarchie, 1893, La Société future, 1895, L'Individu et la société, 1897, L'Anarchie, son but, ses moyens, 1899, et fondateur de plusieurs revues et journaux anarchistes, telles que *Le Révolté, La Révolte*, *Les temps nouveaux et* Sébastien Faure, propagandiste anarchiste, pédagogue libertaire à l'initiative de *l'Encyclopédie anarchiste* (1925) et fondateur du journal *Le Libertaire* (1895).

En 1895, Luce visite une aciérie à Charleroi, il éprouve un choc. Il retourne à Charleroi en 1896 pour dépeindre les paysages tristes du Borinage et les attitudes puissantes des mineurs. Il y séjourne trois mois. Il est fasciné au point de dire à son ami le peintre Henri-Edmond Cross que ce pays l'épouvantait, par les mines, les terrils (collines artificielles, composées principalement de schistes), les usines, les cheminées, les hauts fourneaux. Cet univers sidérurgique marque profondément son œuvre, lui inspirant des visions d'enfer, de brasiers, de flamboiements dans la nuit, « *d'hommes peinant dans une atmosphère étouffante* » : *L'Aciérie* (1895), *Hauts Fourneaux à Charleroi* (1896).

Il sera un Dreyfusard de la première heure, soutient Zola, signe une pétition et fera des dessins durant l'affaire Dreyfus entre 1898 et 1899, il fournira une lithographie sur l'exécution de Francisco Ferrer, sur l'antimilitarisme, il sera un pilier pour les *Temps nouveaux.*

Au début du XX^{e} siècle, pendant une dizaine d'année de 1902 à 1912, il peindra les grands chantiers qui ont lieu dans Paris (pour la construction du métropolitain), hymne au travail rude des ouvriers, avec leurs grues, leurs échafaudages. Tous les corps de métiers seront représentés : terrassiers, maçons, bitumiers, etc. Il réalisera aussi des portraits de ces ouvriers anonymes d'une grande intensité psychologique, offrant une dignité d'une profondeur rarement égalée. Il consacre une dizaine de toiles à l'épisode final de la Commune, la Semaine sanglante qui a marqué son enfance : *Une rue de Paris en mai 1871* (1903-1905), *Le 18 mars, place Pigalle* (1906), *Vive la Commune* (vers 1910), *Les Derniers Défenseurs de la Commune, le 28 mai 1871* (1915), *L'Exécution de Varlin* (1910-1917), *La République et la Mort* (sans date). Lors de la Première Guerre mondiale, il sera le témoin de scènes déchirantes le long de la Gare de l'Est. Il peindra une cinquantaine de toiles entre 1916 et 1917 décrivant les abords des gares parisiennes avec la longue file de permissionnaires, l'attente des poilus, les blessés transportés, les adieux des familles déchirées par la séparation des siens.

Après la guerre, son humanisme et son pacifisme le rapprocheront de la nature, il se consacrera essentiellement aux paysages de Normandie et de Bourgogne. Luce est au fond un peintre respectable et sincère, ce qui lui a valu autant d'amitié tout au long de sa vie, celle aussi d'un infatigable travailleur inlassablement penché sur son chevalet.

Juan Chica Ventura
groupe Salvador-Seguí

L'exécution de Varlin (entre 1914 et 1917) huile sur toile 89 x 116 cm

LUCE, PEINTRE DE LA CONDITION HUMAINE ET MILITANT LIBERTAIRE.

Fonderie à Charleroi, la coulée. 1896, huile sur toile

Le musée de l'Hôtel-Dieu de Mantes-la-Jolie dans les Yvelines (78), qui a ouvert ses portes depuis le 16 février 2019, après plus d'un an et demi de travaux, à misé sur le peintre Maximilien Luce (1858-1941) pour se faire connaître auprès des amateurs d'art au-delà de la région parisienne. C'est désormais le seul musée en France, à rassembler l'essentiel des œuvres et à consacrer la majeure partie de son parcours permanent aux œuvres du peintre néo-impressionniste, anarchiste actif et libertaire, ami de Van Dongen, Seurat, Signac et Pissarro. Il faudra désormais ajouter une halte sur le Parcours des Impressionnistes. Dans les lieux refaits à neuf, on peut découvrir une collection permanente où trônent 77 réalisations de l'artiste, essentiellement des tableaux issus de dons ou acquis par la ville au fil des ans. Son fils Frédéric Luce, légua notamment une grande partie des œuvres de son père en 1977.

Maximilien Luce, est issu du monde ouvrier dont il se réclame du quartier de Montparnasse. Il avait treize ans lorsqu'il assiste à la répression de la Commune, cette terrible vision va conditionner son engagement politique. Il milite fortement pour cette cause en présentant des dessins engagés, qui sont ses armes politiques, dont les sujets ont une portée sociale ; il se rapproche de Daumier et Courbet pour qui il a une grande admiration ; il publiera dans divers journaux anarchistes de l'époque, son premier dessin politique paraît dans la *Vie moderne,* le 24 décembre 1887, il participera à d'autres journaux entres autres, *La Révolte* de Jean Grave ou le *Père Peinard*, d'Émile Pouget (qu'il connaîtra entre 1887 – 1888), avec une centaine de dessins. Également abonné à ces publications, ainsi que pour *La Bataille Syndicaliste.* Luce ne cessera pas jusqu'en 1914 de dessiner pour d'autres publications anarchistes ; on pourra voir ses dessins dans *La Feuille* (1898), *Le Libertaire* (1899) *, L'Anarchie* (1905-1906), *La Voix du Peuple* (1901), *L'Almanach de la Révolution* (1902 – 1905), etc. Il fera partie du Groupe anarchiste du XIV[e] arrondissement en 1881, s'abonnera au *Libertaire.* Et se range définitivement du côté des anarchistes, de ceux qui se réclament de Pierre-Joseph Proudhon, Élisée Reclus, Pierre Kropotkine, Louise Michel, Pouget et Jean Grave. Dans *Paroles d'un révolté* (Paris 1885), le penseur anarchiste Pierre Kropotkine trace la voie aux jeunes militants : « *Vous, poètes, peintres, sculpteurs, musiciens, si vous avez compris votre vraie mission et les intérêts de l'art lui-même, venez donc mettre votre plume, votre pinceau, votre burin, au service de la révolution. Racontez-nous dans votre style imagé ou dans vos tableaux saisissants les luttes titanesques des peuples contre les oppresseurs, enflam-*

CAMILLE PISSARRO ET LES TURPITUDES SOCIALES

On connaît Honoré Daumier, André Gil, Jean Grandville, Théophile Steinlen, Félix Vallotton comme de fabuleux caricaturistes du XIXe siècle, mais connaît-on les caricatures de Camille Pissarro qui sont dans la continuité de ses prédécesseurs et s'en rapprochent, tant par le style pamphlétaire que par sa critique acérée ?

En effet, Camille, entre novembre et décembre 1889, dans le secret le plus total compose un album de 28 dessins à la plume sur le thème des déboires des pauvres, du mépris et de l'indifférence des bourgeois, intitulé : *Turpides Sociales*, accompagnés de légendes ou de titres. L'ouvrage est resté inédit jusqu'en 1972, année où un éditeur du nom d'Albert Skira publie en fac-similé et à tirage limité 999 exemplaires, édition aujourd'hui épuisée. L'original est conservé à Genève et n'est jamais sorti de la collection familiale jusqu'à son achat par Albert Skira. L'album en fac-similé respecte les dimensions des dessins.

Pissarro adressera à ses nièces, Alice et Esther, deux lettres expliquant le combat artistique qu'il mène contre la bourgeoisie. Proche du milieu anarchiste, ami de Félix Fénéon et de Octave Mirbeau, lecteur de Kropotkine et de Jean Grave, Camille Pissarro va brosser le portrait de tout un monde où grouille toute une galerie de personnages de toutes sortes : les nantis, les pauvres, les misérables, les voyous. L'album occupe une distribution avec les 6 premiers dessins sur les nantis, les misérables se partageant les 22 autres.

La thématique est assez claire, elle présente plusieurs aspects de la misère : désespoir, malédiction, abandon, dégradation et mort. Il accorde spécifiquement dans les *Turpitudes Sociales* la note misérabiliste et polémique, par la virtuosité de son dessin, par des traits très appuyés à la plume de diverses tailles, qui permettent de donner plus de matière à ses personnages, de son clair-obscur, de ses images populistes, qui donnent une vision hugolienne comme dans *Les Misérables*, roman célèbre de Victor Hugo dans la lignée du mouvement romantique. Pissarro dissimulera ces travaux à sa clientèle, attachée à voir des paysages sereins et bucoliques.

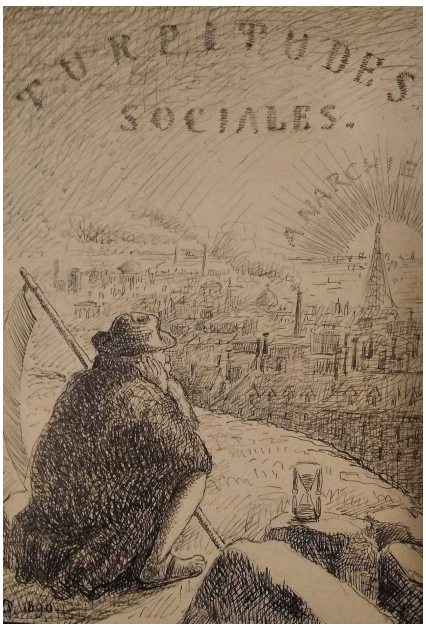
Pissarro nous emmène *Au Pays de l'Anarchie*, car les dessins situent les scènes au cœur de l'agitation anarchiste, effrayant au passage la France profonde et les pouvoirs publics. Il ne peut publier l'ouvrage vu l'atmosphère de l'époque, il risquerait des poursuites, l'éloignement du public, voire la prison.

Pissarro, pacifiste, se sent proche du courant représenté par Jean Grave qui croit à l'évolution, née de l'éducation, au regroupement des esprits libertaires et à la propagande autant qu'à la révolution. C'est à lui que Pissarro doit l'essentiel de sa conscience politique. Ils se rencontrent plusieurs fois et entretiennent une correspondance abondante. Pissarro portera toujours une sympathie pour les journaux de Jean Grave et pour son action qu'il illustrera abondamment. Il continuera à l'aider lorsqu'il remplacera son journal *La Révolte* par celui des *Temps nouveaux*. C'est bien pour cela que Pissarro se fendra de cet album noir, libérant ainsi son dégoût dans le secret le plus profond, hors du marché de l'art, pour ces injustices (cupidité financière des bourgeois face aux pauvres), pour ces massacres (ceux de la Commune de Paris), en se nourrissant des idées radicales du « compagnon Jean Grave », empruntées à *La Révolte*, autrefois *Le Révolté* et aux *Paroles d'un révolté* de Kropotkine, pour venir compléter ses légendes.

Ses dessins montrent son indignation face aux injustices sociales et au mépris porté aux pauvres par la classe supérieure accusant avec violence la condition de ces loqueteux, poussant certains au suicide. Dessins d'une noirceur profonde qui renvoie aux gravures de Goya *Les caprices* ou *Les désastres de la guerre*, par exemple aux pendus, chez Goya l'arbre sert de potence, chez Pissarro ce sera le réverbère. Aucun symbolisme n'apparaît dans toutes ces scènes, qui débouchent vers un cortège de morts et aboutissent en dernier ressort au massacre de la Commune par les Versaillais, laissant apparaître des cadavres au premier plan. Les deux seules notes d'espoir sont dans la couverture et dans l'ultime image de l'album qui se font un rappel l'une à l'autre, au moment où s'élève le soleil de l' « Anarchie ».

Dans sa lettre à sa nièce Esther, il écrira ceci « *Un pauvre vieux philosophe, après avoir cru que c'était arrivé, regarde ironiquement la grande ville qui dort, il voit le soleil se lever radieux et en fixant bien attentivement voit écrit en lettres lumineuses le mot ANARCHIE… Ce philosophe représente le Temps, puisqu'il a un sablier près de lui bientôt vide, et qu'il va le retourner pour commencer une ère nouvelle* ».
Confrontation de deux mondes : destruction d'une société d'horreur sociale, avènement des lumières de l' « Anarchie ». Pissarro s'évadera un temps du courant dominant de l'impressionnisme paysager ou portraitiste, c'est nouveau pour lui, un essai tragi-comique qui ne rentre pas dans ses recherches antérieures, comme il le soulignera dans sa correspondance avec son frère Georges Pissarro, le 9 janvier 1890. Album plutôt tragique, dans la mesure où se mêlent une succession de morts et de suicides, telle une ronde infinie. Une œuvre méconnue en son temps et qui nous laisse réfléchir aujourd'hui, sur la portée de cet artiste qui sut décrire si bien le malaise d'une société urbaine face à un tableau social déshumanisé. Pissarro nous laisse ce testament/témoignage en usant de la plume, avec sa liberté d'artiste tel un virtuose. « *Y a-t-il un art anarchiste ? Oui ? Décidément, ils ne comprennent pas. Tous les arts sont anarchistes – quand c'est beau et bien ! Voilà ce que j'en pense* », Camille Pissarro.

Juan Chica Ventura
Groupe anarchiste Salvador-Seguí



"Turpitudes sociales" recueil de 28 dessins à la plume, montés et soigneusement reliés.

prit français. En conclusion de l'ouvrage il fait claquer cette phrase : « *Si vous êtes au service des corrompus, des luxueux, des fainéants, arrière ! nous ne voulons pas de vos arts.* » Mais il ne considère pas pour autant que tout est perdu ni que la « *dégénérescence de l'art annonce la fin de l'humanité* » ainsi que l'énonce l'un de ses contemporains M. Chenavard, qu'il étrille joliment.

S'il y a des signes inquiétants tout n'est pas perdu. Tout peut encore être sauvé. Inutile de sombrer dans l'eschatologie ou le millénarisme chrétien. Il faut se battre, soutenir les jeunes qui résistent, la nouvelle école, les nouvelles pousses. Parmi elles, bien sûr, Courbet constitue un morceau de choix. Porté au pinacle de l'art conscient de lui-même, celui qui favorise la « *connaissance de soi* » au sens socratique, Courbet est repeint aux couleurs du « peintre philosophe ». Par son art, dit Proudhon, il éclaire autant qu'il exprime la conscience d'une époque. « *Peintre critique, analytique, synthétique, humanitaire, il est une expression de son temps* ». Ce temps dont il nous livre les plus beaux instants avec sa *Fileuse endormie*, mais aussi les plus rudes avec ses *Casseurs de pierres* ou les plus sombres avec son *Enterrement à Ornans*.

Un peintre justicier mais libre

En tout cas pour Proudhon, Courbet, c'est le contraire du peintre mercenaire, indifférent, à la Horace Vernet. C'est le peintre de son temps, le peintre que l'on dirait engagé si l'on pense à la philosophie de Sartre. Mais Proudhon va plus loin que Sartre. Capable de saisir l'idéal de son époque, notamment son idéal de justice, Courbet se fait « *justicier* », plus précisément encore représentant de l'« *art critique, art comme qui dirait justicier* ». Il venge le peuple de ses humiliations sordides, de la misère dans laquelle on le laisse crever. Il se dresse pour magnifier « *ceux qui ne sont rien* », selon la formule désormais célèbre.

De plus et c'est là que Proudhon montre toute sa force, il n'impose rien. Le philosophe laisse libre cours au peintre dans l'usage de ses techniques. Quelle idée de lui reprocher son style, sa manière. Voilà bien une idée bourgeoise destinée à opérer une critique détournée sur le fond. Et puis critiquer la manière c'est encore critiquer l'homme car le style c'est l'homme. Or, l'homme, Proudhon le défend contre les « *absolutistes de la forme* » qui refusent de prendre parti, contre tous ceux qui ont de l'esprit mais pas de raison morale. A leur visage il jette l'une des phrases préférées de Courbet : « *Vous qui vous chargez de peindre des César et des Charlemagne, sauriez-vous faire le portrait de votre père ?* »

Aussi c'est un homme libre que voit Proudhon en Courbet, un homme qui ne s'en laisse pas compter, qui choisit ses sujets d'inspiration, ses techniques, sa palette, qui ne se laisse rien dicter par l'académisme du moment. On est bien loin de la présentation habituelle, simpliste, pour ne pas dire simplette, d'un Proudhon moralisateur, castrateur, dogmatique qui chercherait à cadenasser l'art. Au contraire Proudhon veut émanciper l'art du dogmatisme académique, pour lui permettre de retrouver son vrai sens critique, qu'il comprend d'ailleurs au sens de la philosophie kantienne d'une critique des fondements. Et pourquoi l'art n'irait-il pas jusqu'à une critique crue, sauvage, sans fard des fondements d'un système économique et politique dont tout le monde sait qu'il est injuste ?

La postérité d'une œuvre

Publiée en 1875, 10 ans après la mort de Proudhon, *Du Principe de l'art et de sa destination sociale*, n'est donc pas le bréviaire de la « *pignoufferie socialiste* » en art comme l'a dit ce grand bourgeois de Flaubert. C'est le livre d'un ami qui a voulu prendre sa plume pour défendre son ami. C'est aussi l'œuvre d'un philosophe qui voulait faire corps avec le peuple, lui permettre d'analyser, de manière critique, les différentes tendances de l'art et de choisir entre elles. En jetant cette bouteille à la mer, par-delà sa propre mort, Proudhon a fait bien des émules.

C'est de ses idées que se réclameront Camille Pissarro, Paul Signac, Maximilien Luce et Picasso lui-même. Eux aussi voudront que leurs tableaux, comme ceux de Courbet, soient des « *miroirs du temps* », des miroirs réfléchissants de leur époque plutôt que de simples exercices formels. Eux aussi à leur manière et avec des fortunes diverses se seront transformés en justiciers de l'idéal. Et puis, des artistes-justiciers, il y en a eu encore beaucoup après eux, dans la musique notamment. Brel, Brassens et Ferré sont les petits enfants *Du Principe de l'art et de sa destination sociale* qui n'a pas eu seulement pour effet d'expliquer la fonction sociale complexe de l'art mais aussi de créer des vocations d'artistes. Émanciper l'art, créer des vocations d'artistes, au sein du peuple lui-même, n'est-ce pas ce que l'on peut demander de mieux à un philosophe de l'art ?

Michael Paraire
http://leblogdupenseur.canalblog.com

Dessin de Courbet pour Le Salut public de Baudelaire (1848)

PROUDHON, COURBET OU L'ESTHÉTIQUE DE LA COMPLEXITÉ

Proudhon et Courbet, le philosophe et le peintre, le théoricien et l'artiste, l'ascète et le bohème. Tout semblait séparer les deux hommes, ils étaient pourtant les meilleurs amis du monde. Une amitié qui ne s'est jamais démentie. Le plus beau portrait de Proudhon est l'œuvre de Courbet, le plus bel hommage philosophique à l'artiste est celui de Proudhon.

Que lit-on donc lorsque l'on découvre *Du Principe de l'art et de sa destination sociale* de Proudhon ? Un simple coup de chapeau, une marque d'estime, un soutien respectueux au peintre des *Casseurs de pierres* ? Pas seulement. Suite au scandale provoqué par une toile de Courbet, *Le Retour de la conférence*, toile célèbre qui fut refusée au Salon de 1863 parce qu'elle représentait des hommes d'Église passablement avinés, de retour d'une conférence ecclésiastique, Proudhon prend la défense de son ami, mais il entend, à cette occasion, exposer sa théorie de l'art, sa philosophie esthétique.

L'esthétique du bon sens

Que n'a-t-on entendu d'ailleurs sur la vision proudhonienne de l'art. Lue, a posteriori, par ses détracteurs, soit comme une propédeutique au réalisme socialiste de Jdanov, soit, ainsi que le disait Flaubert comme le « *maximum de la pignoufferie socialiste* », elle n'a guère été citée par les tenants de l'art pour l'art, on les comprend, ni par ceux de l'art comme propriété d'une petite élite intellectuelle, on les comprend aussi. Au fond, si elle déplaît tant c'est qu'elle se veut avant tout une esthétique du bon sens, une esthétique de la raison populaire.

Contre Ingres et les tenants de l'École néoclassique, mais aussi contre Delacroix, chef de file de l'École romantique et ses « impressions personnelles », enfin contre Courbet lui-même qui se disait tenant d'un réalisme strict, Proudhon défend, à travers son ami, une esthétique de la complexité, qui demeure cependant une esthétique populaire. Ce qui est populaire en effet n'est pas vulgaire, populiste ou simpliste, contrairement à ce que voulait faire croire, déjà, la bourgeoisie de l'époque.

Qu'est-ce donc que cette esthétique populaire, riche de complexité ? C'est la philosophie de l'art qui, comme toujours chez Proudhon, mêle l'idée au réel, l'abstrait au concret, l'imagination à l'observation, la justice à la quotidienneté. Fidèle à son système, celui de l'idéo-réalisme comme articulation fine de l'idée à la réalité, Proudhon montre que l'art de Courbet ne peut être un simple réalisme, une simple imitation de la nature : « *s'il se borne à une simple imitation, copie ou contrefaçon de la nature, l'art fera mieux de s'abstenir.* » Il ne peut consister en une pauvre représentation objective du quotidien, ce dernier fût-il illustré avec talent. Car l'art de Courbet dépasse par son message idéal, sublime, la seule représentation « fidèle » du réel.

L'idéo-réalisme en art

Certes dit Proudhon, « l'École critique », celle de Courbet, veut répondre au vieil idéalisme, au formalisme obtus, rabougri, du néoclassicisme à la Ingres, en s'emparant du drapeau du réalisme, mais elle fait plus, beaucoup plus. Elle est porteuse d'un message de justice. D'abord au sens où elle dénonce des oppresseurs du peuple. C'est ce que propose, par exemple, un tableau comme *Le Retour de la conférence* qui se rit des hommes d'Église dont il dévoile l'hypocrisie. Ensuite au sens où elle peint le peuple dans sa simplicité, mais aussi dans son authenticité unique et vraie. C'est ce que l'on découvre, par exemple, dans un tableau comme *Les Paysans de Flagey revenant de la foire*, vibrant hommage de Courbet à sa région, celle de la Franche-Comté et au « petit peuple », à la paysannerie de son temps.

Pas de réel sans idéal, pas de peinture sans idée, c'est le sens de l'esthétique proudhonienne. Que cette idée soit celle de la justice, cette justice dont il avait raconté l'histoire dans son grand ouvrage *De la Justice dans la Révolution et dans l'Église* (1858), c'est ce qu'il demande aussi. C'est cela la « *mission philosophique de l'art* » selon Proudhon. On comprend dès lors que Proudhon ait la dent dure pour les tenants de l'art pour l'art. L'art pour l'art, en effet, c'est l'art sans idée, l'art manchot, l'art cul-de-jatte, l'art sans assise, sans fondement. Les cuistres formalistes en sont pour leur frais : hypocrites, menteurs, endormeurs, Proudhon ne manque pas d'épithètes pour les qualifier.

Un critique virulent

Ne lui demandez pas non plus ce qu'il pense des artistes appointés, subventionnés, des saltimbanques de gouvernement, toujours prêts à lécher les mains de leurs maîtres. De David tout d'abord qui se plaisait à ne peindre que des sujets d'histoire inaccessibles au peuple pour finir par se vautrer dans la flagornerie napoléonienne avec son *Premier Consul gravissant le Saint-Bernard*, par exemple. D'Ingres ensuite qui, porté de l'Institut au Sénat, faisait assaut de « *nullité intellectuelle* » ou de servilité gouvernementale, célébrant tantôt *l'Apothéose d'Homère*, tantôt *Le Martyre de Saint Symphorien*, tantôt le *Vœu de Louis XIII*, c'est selon.
D'Horace Vernet enfin qui peignait « *sans réfléchir* », « *indifférent* » à tout, déclarant lui-même avoir « *vu trop de choses pour sa petite tête* » – mais toujours prêt à magnifier la grandeur de l'armée, les tableaux de bataille succédant les uns aux autres dans l'œuvre du peintre. A travers la peinture d'Horace Vernet Proudhon devine, du reste, un affaiblissement du pays, un signe de la décadence de l'art, une preuve de la décrépitude de l'es-

Mais, au même moment, Adorno et Horkheimer se consacrent à l'étude du processus de standardisation de la culture dans le cadre du développement de la culture de masse imposé par l'« industrie culturelle ». Ils vont y dénoncer la soumission de la production culturelle à la rationalité technique et son assujettissement à la domination économique capitaliste. Pour eux, l'œuvre d'art tend à se soumettre à la forme-marchandise et les œuvres d'art tendent à n'être plus qu'un secteur de la production industrielle. Adorno et Horkheimer fustigent l'avènement d'une culture mutilée et dégradée qui neutralise l'art et qui est non seulement rentable mais participe, en tant qu'instance de répression, au contrôle social.

Devenue marchandise, l'intérêt « esthétique » de l'œuvre d'art devient négligeable, ce qui ne signifie pas que cet intérêt soit annulé, mais qu'il soit mis « au service » de son intérêt comme marchandise circulante. L'art dominé par la forme marchandise et l'expérience qui en résulte, loin d'être subversive, relève d'un conformisme aliénant. Le marché est devenu le seul maître, et l'intégration, rendue nécessaire par les impératifs économiques du marché de l'art, finit par fonctionner comme un appel à la transgression. De ce fait, il existe aussi un « créneau » pour les œuvres « indépendantes », voire « rebelles » de la contre- culture. Mais là où la transgression devient la norme, disparaît ce qui fait l'essence du geste transgressif, c'est-à-dire sa puissance de dénonciation qui en constitue la finalité. La question est alors de savoir s'il est encore possible de produire une œuvre d'art autonome dans une société réglée par l'échange marchand ?

L'œuvre d'art dominée par la forme marchandise se trouve privée de sa négativité, et le but de l'œuvre d'art positive est uniquement de plaire, non de remuer. L'esthétisation fonctionne comme une éthérisation et le beau se différencie désormais du sublime. D'ailleurs, ce n'est qu'avec la modernité que le beau et le sublime se sont distingués. La métaphysique platonicienne ne faisait pas cette distinction. Le beau abritait cette négativité qui caractérise le sublime. C'est Kant qui a isolé le beau dans sa positivité et en a fait un objet de plaisir entièrement positif. Le beau plait car il stimule une interaction ludique et harmonieuse. Face au beau les facultés cognitives, c'est-à-dire l'imagination et l'entendement opèrent selon un libre jeu, de façon harmonieuse et collective. Elles ne travaillent pas au développement de la connaissance. Le beau est de ce fait opposé au sublime, qui en raison de sa négativité n'engendre pas d'emblée une satisfaction immédiate. Pourtant, la négativité est essentielle à l'art, en ce sens, qu'elle doit provoquer un choc chez le spectateur. Elle bouleverse celui qui la contemple. Aujourd'hui le beau est privé de toute négativité, de toute propension à ébranler. Face à cet art, nulle interprétation et nulle pensée ne sont nécessaires. Contrairement au beau, le sublime n'engendre aucune satisfaction immédiate. La première sensation que l'on ressent face au sublime est soit la douleur ou le dégoût. Il est trop puissant pour notre imagination qui ne peut pas le comprendre. C'est en cela que réside la négativité du sublime. Le contenu de vérité de ces productions artistiques requiert l'exercice de la critique philosophique, c'est-à-dire de la mobilisation de la « raison interprétative ». C'est par sa logique propre et sa cohérence de sens que l'œuvre d'art rompt avec la réalité empirique. Négative, l'œuvre d'art énonce également l'inexprimable et maintient en tension l'idée de liberté comme possibilité. C'est en représentant dans des œuvres la plus haute compréhension qu'ils ont à ce moment du monde, que les hommes peuvent se reconnaître en elle, puis en déceler l'insuffisance et la dépasser. Au lieu d'opposer le sublime au beau, il s'agirait peut-être de rendre au beau la dimension inassimilable du sublime et d'effacer à nouveau la distinction entre beau et sublime.

Il serait cependant absurde de prétendre que l'art puisse à lui seul bouleverser l'ordre établi. Néanmoins, en dénonçant l'insupportable et en plongeant l'individu au cœur d'une expérience au sein de laquelle peuvent être réveillées ou activées d'insoupçonnables aspirations à la liberté, l'art pourrait représenter le but ultime de toute révolution libertaire. Il s'agirait peut-être alors de restaurer une contemplation analogue à ce qu'appelaient les œuvres d'art d'avant la modernité. Une contemplation qui dans le domaine de la musique, « ouvrirait les oreilles » au lieu de produire une régression de l'écoute, dans le domaine de la poésie, délierait l'intelligence au lieu de l'aliéner, et dans le domaine des œuvres visuelles, ouvrirait les yeux au lieu de rendre aveugle.

Conscient des pressions qui tendent à exploiter l'art comme instrument de justification de la domination - l'art étant dès lors dépossédé de sa propre nature et transformé en bien de consommation – Adorno pense qu'au sein de la société administrée et bien qu'en retrait, l'œuvre d'art doit rentrer en résistance active, dénoncer ses insupportables irrationalités et absurdité, et se rebeller contre la fausseté du vécu.

Dans son roman/essai l'*Esthétique de la résistance*, Peter Weiss analysait avec force des œuvres significatives et traçait les contours d'une esthétique de la résistance. À la fois roman et fresque qui raconte l'épopée de la gauche révolutionnaire et sa lutte désespérée dans la première moitié du XXème siècle, cette histoire est celle de l'échec d'une révolution toujours différée. Mais l'ouvrage recèle un formidable espoir, celui de voir l'individu prendre un jour conscience du potentiel subversif contenu dans les grands chefs-d'œuvre du passé et s'approprier toute la densité d'une expérience esthétique monopolisée jusque-là par les détenteurs privilégiés de la « culture légitime ». Peter Weiss laisse entendre que l'art ne saurait en aucun cas constituer un refuge aux espérances déçues et aux fantasmes de libération. L'expérience esthétique vécue par son « héros » doit, pour être authentique, infiltrer en permanence sa vie quotidienne et déterminer sa posture face à la vie de tous les jours.

La création artistique et l'expérience esthétique qu'elle suscite sont liées à la perspective de l'émancipation. L'art en échappant à la rationalité du monde administré et en se situant du côté des vaincus de l'histoire, ne sauvegarde-t-il pas la perspective de la liberté et du bonheur ?

Thierry

Groupe la Révolte

ART, ANARCHIE ET ÉMANCIPATION

"L'art ne peut pas changer le monde mais il peut contribuer à changer la conscience et les pulsions des hommes et des femmes qui pourraient le changer"

Herbert Marcuse

Don Quijote de José Guadalupe Posada

À l'heure où la misère symbolique règne au cœur de notre ère « hyper industrielle » et que l'expérience esthétique risque d'être liquidée, qu'un art neutre témoigne d'une parfaite adaptation au fonctionnement du libéralisme démocratique, en quel sens les œuvres artistiques peuvent-elles encore prétendre participer à un processus d'émancipation individuelle et collective ? À l'heure aussi où l'uniformisation des produits culturels détruit l'originalité de l'art et assèche l'expérience esthétique, et où la production massive des biens culturels et la volonté de satisfaire les désirs supposés des consommateurs transforment le moment artistique en pur divertissement, comment l'expérience esthétique peut-elle encore être appréhendée en tant qu'expérience libératrice ?

Pourtant, l'œuvre d'art, en échappant aux formalisations de l'ordre rationnel, porte en elle, dans sa constitution même, les possibilités de l'émancipation, car en brisant les contraintes du rationalisme abstrait de la société bourgeoise et en faisant surgir les paysages insolites et merveilleux de réalités ignorées, l'art élabore une pratique théorique libertaire de la révolution totale en permettant aux humains de s 'arracher à l'asservissement.

D'ailleurs, Proudhon lui-même assignait à l'art un rôle a joué dans la grande œuvre révolutionnaire. Dans un essai intitulé : *Du principe de l'art et de sa destination sociale*, il définissait l'artiste comme devant travailler

à l'éducation et à l'exaltation de l'humanité. La mission que Proudhon lui assignait, était de représenter l'humanité dans le but de son perfectionnement. Pour cela, il devait d'ailleurs être libre et ami de la vérité, non de la gloire ni de la fortune.

Cette participation à la vérité et à la connaissance qu'après Kant, Hegel avait accordé à l'art va se conserver dans l'ensemble de la tradition hégélo-marxiste. Marx et Engels vont concevoir l'art comme un moyen pour la transformation sociale. Mais contrairement à Proudhon, pour qui l'art devait être « antidogmatique » et « critique de tout ce qui existe », l'esthétique marxiste orthodoxe accorda ce caractère cognitif d'une manière exclusive au réalisme socialiste en pensant l'art comme une copie d'une réalité qui devait être politiquement transformée. C'est cette conception, théorisée par Lukács, qui va stigmatiser désormais le « grand art » bourgeois comme « idéologique » et « décadent ».

C'est alors que le tournant pris par Adorno va être décisif dans la conceptualisation des rapports entre l'art et la société. Adorno oppose à Lukács le fait que l'art ne peut être une simple photographie du réel. Pour lui, la dimension sociale de l'art s'impose dans l'attitude résolument antagoniste qu'il affirme face à elle au cœur même de son organisation. Pour assumer cette position, l'art doit échapper à l'emprise des normes sociales existantes et, pour s'opposer à leur logique, ne pas être socialement utile. Autrement dit la force critique de l'art dépend de son autonomie. C'est précisément cette autonomie qui lui permet d'infliger au monde capitaliste sa puissance négative.

A la suite d'Adorno, Marcuse placera le potentiel révolutionnaire de l'art dans l'art lui-même. Selon lui, la vérité et la connaissance peuvent être attribuées à l'art tant qu'il consiste à la configuration autonome d'un monde propre plus vrai que le monde réel. Pour Marcuse la réception de l'art pourrait conduire à la « subversion de l'expérience », à la révolution des modes habituels de perception. Même dans sa « négativité », la fonction « affirmative » de l'art consiste pour lui en la mobilisation des humains vers la transformation de la société à travers leur propre transformation.

Dossier

2 Édito
3 Art, anarchie et émancipation
5 Proudhon, Courbet oul'esthétique de la complexité
7 CAMILLE PISSARRO ET LES TURPITUDES SOCIALES
8 Luce, peintre de la condition humaine et militant libertaire.
10 KÄTHE KOLLWITZ,prolétarienne et pacifiste
11 KUPKA, L'Homme et la Terre
12 JOSSOT, EXPRESSIONNISTE DE LA CARICATURE
13 MADELEINE LAMBERET,reporter au pinceau
14 HELIOS GÓMEZ, UN PEINTRE GITAN
15 William Morris (1834-1896) : la beauté comme combat social
17 LUCIE COUSTURIERpeintre engagée
18 HENRI-EDMOND CROSS PEINTRE DU BONHEUR
19 Picasso, anarchiste
21 Arts et anarsLa révolution sociale sera artistique ou ne sera pas
23 Amour, anonymat et anarchie au cœur de Paris"Je suis 100% bénévole et vandale."
25 L'Art : entre subversion et récupération
28 L'art face au racisme systémique
30 L'ART CONTEMPORAIN : GÉNÉALOGIE D'UNE ESCROQUERIE D'ÉTAT (1ère partie)
32 Mondo Dernier Criune Internationale sérigrafike
35 La poésie visuelle et l'art postal deux esthétiques anarchistes
37 Sandro Baguet, art-narchiste : des collages immédiats
39 Appel : école d'Art libertaire à Thiers…
40 Le ML a rendez-vous avec O Lune…
41 Ulric ne m'a pas posé de lapin…
42 VIVA L'ANARCHIE !
43 GUERNICA
44 DOLORES
45 LE VENT DES LIBERTAIRES
46 Silences
48 Du pogo au politico-incorrect
49 Intelligence Artificielle et musique
51 Propagande par le Fa
53 Propagande par le Fa – contrepoINT.
55 De censura carminum gallicorum (1) ou Ces partitions rares et introuvables
58 Coup de projecteur sur Couté : Le Gâs qu'a mal tourné
59 Sur Louis Arti
61 André Robèr ou la perspective intérieure

EDITO

« Je peux pas respirer ! » En anglais ou en français, ces mots résonnent encore à nos oreilles. Comme en écho, des deux côtés de l'Atlantique, on entend ce cri effroyable : « Je peux pas respirer ».

Puis on ne l'entend plus. Une personne est morte, assassinée. Et viennent en contrepoint d'autres mots « Justice pour Adama » qui crient cette terrible histoire, ces policiers débridés, qui se permettent de traquer, de harceler et de tuer, sachant qu'ils le peuvent ; leur impunité. Emeutes aux États-Unis, manifestations en France, indignations partout. Mais l'État et la police ne font qu'un, et le gouvernement ne peut que faire semblant de poser des limites à la violence policière qu'il a lui-même organisée et dont il dépend.

Quand le consentement s'estompe, restent la force, la violence, la peur, parfois la mort.

Malgré tout, le gouvernement aura reculé, et notre victoire s'est déclinée selon trois dimensions.

Tout d'abord dans l'ordre législatif, c'est le retrait de cette loi qui voulait invisibiliser les violences policières en interdisant « la diffusion, par quelque moyen que ce soit et quel qu'en soit le support, de l'image des fonctionnaires de la police nationale, de militaires, de policiers municipaux ou d'agents des douanes » sous peine d'une condamnation à 15 000 euros d'amende et un an de prison.

Puis, dans l'ordre du symbole, c'est une dénomination qui s'est imposée à son tour : « violences policières ». L'interdit symbolique est tombé. Chacun en France aura maintenant intégré que la police frappe, blesse et tue quand elle le souhaite. Que c'est normal, que c'est la norme dans ce monde de l'Etat. Une autre norme toutefois se manifeste dans la proclamation d'un « nouveau » gouvernement dont la principale innovation est la promotion de deux ministres voyous appelés à la soupe. C'est le mépris affiché, assumé, de la souffrance des femmes, l'indifférence. Qu'on les viole ou qu'on les tue.

La troisième victoire enfin est dans l'ordre des corps. C'est cette croissante diversité des manifestants répondant à l'appel du Comité Vérité et Justice pour Adama : âges, genres, lieux de vie, couleur de peau, culture et revenus. Le monde qui se révolte par spasmes depuis 15 ans a trois corps que l'Etat doit garder séparés, immiscibles : banlieues, centres-villes et ronds-points. Les murs se fendillent et s'érodent, et si l'on ne voit pas de convergence des luttes – cette idée est saugrenue –, on assiste bien au rapprochement des lutteurs – hommes et femmes. Les hautes barrières qui séparent les habitants des cités, des centres-villes et des ronds-points, démontrent quelques failles, autorisent la circulation des personnes les plus audacieuses, celles qui s'y collent : black-blanc-jaune, tous masqués, épaule contre épaule. Personne ne meurt « pour rien ». Personne ne meurt pour rien et il n'y a pas de petites actions. Chaque action, chaque désobéissance a le potentiel d'un bouleversement.

Mi-juillet, à Sainte-Foy La Grande, commune la plus pauvre d'Aquitaine, se tenait la huitième édition des Reclusiennes. Le thème : « Bas les masques », le public : des fédéré.e.s de toutes régions, des très dynamiques membres du réseau, des géographes libertaires, des sympathisants de tous poils et surtout de nombreuses personnes à la recherche d'un autre monde, d'une autre façon de s'organiser et de vivre ensemble. Une occasion unique, à l'ombre d'Elysée Reclus, de présenter nos idées, notre vision, de les soumettre à la discussion et la critique, de les affuter. Une occasion aussi de découvrir des initiatives et des points de vue multiples. L'occasion de recevoir le témoignage de l'infinie détresse des 40 000 familles hébergées par le 115 pendant le confinement, confrontées à l'effondrement de l'Etat qui a sans vergogne abandonné les plus démunis, confrontées à la disparition soudaine des grandes associations humanitaires. Biberonnées par l'Etat elles ont servilement _obéi aux consignes_. Où quand Humanitaire rime avec Militaire...

A l'inverse nous avons constaté l'efficacité radicale des invisibles, des associations autonomes, des collectifs informels, quand un Moi qui refuse et désobéit suscite un Nous qui se met à l'œuvre, très efficace et très joyeux. À l'ombre d'Elysée Reclus, nous avons palpé l'extraordinaire efficacité de l'entraide, lorsqu'un peuple s'auto-saisit d'un problème, se mobilise et s'organise pour y répondre. Fabriquer des masques ou des surblouses. Trouver de la nourriture, la cuisiner, et distribuer les repas à ceux qui ont faim, dont les sources d'approvisionnement se sont taries. Cet élan et cette organisation avaient deux ennemis à vaincre, un virus invisible et un Etat ignorant des problèmes qui, incapable de mobiliser les énergies, ne pouvait qu'entraver l'entraide, envoyer sa police fermer les ateliers de fabrication de masques, taxer, condamner ou matraquer celles et ceux qui nourrissaient celui qui a faim. L'efficacité de l'anarchie à l'oeuvre contre la dangerosité d'un État en panne, condamné au repli sur son cœur : la force et la violence.

Patrick.

ANARTISTE

Le Monde libertaire
Le mensuel sans dieu ni maître
de la Fédération anarchiste
Membre de l'Internationale des fédérations anarchistes
https://www.monde-libertaire.fr